

*Collection Harlequin*

**DU RIRE  
AUX LARMES**

Marjorie Lawty



## ***Du rire aux larmes***

Marjorie Lewty

*Dix-huit ans. et seule au Mexique, sans argent, sans amis, sans travail... Sara a eu le tort de faire confiance à son beau-père, de se laisser aller au luxe dont il l'entourait.*

*Le réveil est terrible. Pour l'aider à fuir une situation qui lui répugne, elle n'a d'autre recours que Jason Knight, autoritaire, dominateur, et persuadé que la jeune fille ne vaut guère mieux que son beau-père.*

*Elle devra le fuir aussi. Mais comment ?*

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :

***PRISONER IN PARADISE***

## *Chapitre 1*

De l'endroit où ils étaient assis, non loin de la piscine, ils dominaient la baie d'Acapulco. Une baie qui, sous un ciel d'un bleu profond, était d'une beauté à couper le souffle. Sous le soleil du Mexique, les voiles des bateaux faisaient des taches colorées et brillantes qui tranchaient sur la mer de saphir. Les hors-bord la rayaient de longs traits mouvants; chacun d'eux s'accompagnait d'une silhouette minuscule, traînée par la corde de halage. Les parfums des crèmes et lotions solaires embaumaient cette fin d'après-midi. C'était l'un de ces endroits célèbres qui sont fréquentés exclusivement par la Haute Société.

La sieste, dans les chambres climatisées de ce grand hôtel, était terminée. On commençait à sortir pour nager, faire du ski nautique, du parachute ascensionnel, ou, tout simplement, s'étendre au soleil. Il en serait ainsi jusqu'à l'heure de s'habiller pour le dîner et de choisir un club ou une discothèque pour passer la soirée.

Le jeune homme à la chevelure brune se dressa sur un coude pour observer la jeune fille étendue près de lui sur une chaise longue.

—C'est ainsi que j'imagine le paradis ! Je demande un seul ange et son nom est Sara.

Il parlait d'un ton léger, mais ses yeux bleus brillaient d'une lueur ardente.

—Je ne pense pas être un ange, Tim ! Mais merci tout de même ! Vos propos sont toujours des plus agréables à entendre...

En cet endroit, pourtant peuplé de jolies filles, Sara Tildesley se remarquait par sa beauté. Son corps mince, à peine masqué par un minuscule bikini blanc, était uniformément doré grâce à des mois

de soleil. Ses cheveux, tirés en arrière, avaient l'éclat de l'or. Dans son émouvant et fragile petit visage, les yeux surtout étaient inoubliables : immenses, d'un violet pur et profond, ombragés de longs cils recourbés. La jeune fille venait d'avoir dix-huit ans.

—J'aimerais être poète ! Je pourrais alors inventer les mots les plus doux....

Le garçon se pencha pour prendre une fine main dorée dont il caressa les doigts un par un, jusqu'à ce que Sara la lui retirât en scrutant les abords de l'hôtel.

—Ne craignez rien ! Votre beau-père n'est pas dans les parages, dit Tim Knight. Je l'ai vu avec ce gros magnat du pétrole, au moment où je sortais.

Les sourcils délicatement arqués de Sara se froncèrent légèrement. Son beau-père, Ralph Francis, avait joué aux cartes avec ce Sorano. Il avait probablement perdu de l'argent, car il était devenu plus nerveux, tout en continuant à se montrer charmant et empressé auprès d'elle.

—Il ne semble guère apprécier notre amitié... reprit le jeune homme.

—Pourquoi donc ? Il ne vous connaît pas, répondit Sara un peu trop vite.

—Il m'a paru contrarié lorsqu'il nous a vus revenir ensemble de la plage.

—Vous avez trop d'imagination, Tim !

En fait, il avait raison, elle le savait. Son beau-père avait toujours découragé les jeunes gens qui tournaient autour d'elle. Et ceci depuis le jour où, presque un an auparavant, il était venu la chercher au pensionnat. Il y avait eu Toby Barnes, à Monaco, puis ce jeune et charmant avoué, avec lequel elle avait sympathisé aux Bahamas. Plus quelques autres, qui avaient été éloignés immédiatement.

Dès qu'ils avaient montré leurs sentiments, Ralph les avait mis en garde. Il avait une façon à lui d'obliger les gens à lui céder. Aucun n'avait résisté à sa douce persuasion.

Il avait d'ailleurs utilisé la même méthode avec elle. C'était parce qu'il voulait l'avoir auprès de lui, et elle en avait été amusée et émue.

—Tu ne vas tout de même pas sortir avec ce « gamin », ma douce, lui disait-il avec son sourire plein de ruse et de charme. Je n'ai pas l'intention de te perdre au profit de n'importe quel homme ! Nous nous amusons si bien ensemble...

Elle s'était vraiment amusée. Ralph avait été merveilleux, depuis qu'elle avait atteint dix-sept ans. Car, auparavant, il ne s'était pas encombré d'elle. Après la mort de sa mère, elle avait passé onze ans en pension. Menant une vie mondaine, son beau-père avait volontiers que les enfants n'avaient aucun charme pour lui.

Sara se rappelait le jour où il était venu la chercher dans son collège du Dorset. Ils avaient bavardé dans la chambre qu'elle partageait avec une de ses amies. Il regardait alors, pensif, la jeune fille vêtue d'un chemisier blanc et d'une jupe grise.

—Mon Dieu, Sara ! déclara-t-il soudain. Quelle jolie fille tu es devenue ! Nous allons te sortir de cette école ennuyeuse : ce n'est pas un endroit pour toi !

Un peu plus tard, il avait annoncé à la directrice son intention d'emmener Sara avec lui.

Ses compagnes avaient été surexcitées par la nouvelle.

—J'aimerais avoir un beau-père comme ça !

—Et partir tout droit en vacances à Monaco en laissant les autres se battre avec le baccalauréat !. Il y en a qui ont toutes les chances ! Est-ce un homme d'affaires ou un milliardaire ordinaire ?

Elles avaient toutes éclaté de rire. Or, à présent, presque un an plus tard, Sara était toujours incapable de répondre à cette question. Si les hommes d'affaires avaient des bureaux où ils recevaient des gens importants, Ralph n'en était certainement pas un. Peut-être était-il milliardaire ? De toute façon, durant ces derniers mois, ils étaient allés d'un hôtel luxueux à un autre : Monaco, l'Italie, la Côte d'Azur, la Costa del Sol, les Bahamas, et maintenant, Mexico !

Ralph se liait facilement. Il jouait magnifiquement au golf et au tennis. Il participait aux soirées dans les casinos. Il achetait à Sara de merveilleux vêtements et l'introduisait dans le cercle de ses nouvelles relations.

Elle aimait cette vie. Des hôtels luxueux, des vêtements, somptueux, la liberté, l'admiration générale, tout allait pour le

mieux ! En revanche, ils n'avaient aucun ami véritable. Dès qu'ils commençaient à connaître un peu mieux les gens, Ralph décidait de partir.

—Nous nous en allons aujourd'hui, ma douce, annonçait-il. Cet endroit devient ennuyeux !

Les hommes que son beau-père lui présentait étaient toujours âgés d'une cinquantaine d'années. Mais, qu'un jeune homme lui trouvât quelque intérêt, il était aussitôt écarté. Jusqu'à présent, cela n'avait guère eu d'importance, car elle n'avait jamais été amoureuse.

Avec Tim, c'était différent ! Il allait lui manquer terriblement. Elle en avait été certaine lorsque Ralph lui avait dit :

—Ne penses-tu pas que tu vois trop ce jeune Knight, Sara chérie ? Il est si jeune...

Ses mots s'accompagnaient d'un sourire doux. Cette fois, elle s'était rebellée.

—J'aime bien Tim. Je suis sûre que vous l'apprécieriez aussi si vous le connaissiez. Invitons-le à dîner !

—Désolé, chérie, avait répondu Ralph, avec une nuance de regret dans la voix. J'ai promis de dîner avec Alberto et Carlos Sorano.

—Carlos Sorano ? répéta-t-elle en relevant la tête.

—Qu'as-tu contre Carlos ? Tu ne l'aimes pas ?

—Pas beaucoup, admit-elle d'un air dédaigneux. Je n'aime pas sa façon de me regarder !

—C'est le sang espagnol qui coule en lui, mon chou. Ces gens-là montrent leur admiration d'une façon très appuyée. Et tu es la plus belle fille de cet hôtel !

—Flatteur ! dit-elle en riant à son tour.

Mais son cœur se brisait à la perspective de passer une autre soirée en compagnie de ce magnat du pétrole, lourdement bâti, aux lèvres rouges et humides, aux cheveux rares.

—Ce n'est pas de la flatterie, mon enfant ; c'est la vérité. Et Carlos t'aime beaucoup. Tu lui as fait une très forte impression !

Une lueur de satisfaction brillait dans son regard. Pourquoi était-il aussi content de l'effet qu'elle avait produit sur Carlos Sorano ?...

... Tim l'examinait avec ravissement. Il saisit de nouveau sa main.

—Je... Il faut que je vous dise, Sara...

Il s'interrompit, l'air désespéré.

—Sapristi, ce n'est pas aussi facile que je le pensais... En fait, Sara, je suis tombé amoureux de vous !

Oh, non ! pensa-t-elle immédiatement. Elle ne supportait pas d'être obligée de le blesser. Pas lui ! Il était trop gentil !

—Mais, Tim, plaida-t-elle, nous ne nous connaissons que depuis deux jours !

—Quelle importance ? objecta-t-il. J'ai déjà cru aimer ; c'est pourquoi je suis certain qu'avec vous, c'est différent ! Totalelement différent ! Ce n'est pas simplement à cause de votre beauté ni du plaisir que j'ai à être avec vous !

—Tim ! Je...

—Il faut me croire, Sara ! Je sais bien : je joue un personnage, comme tout le monde ! Dans notre société dorée, nous sommes condamnés à avoir l'air de ne rien prendre au sérieux ! Mais, au fond de moi, je suis malheureux comme les pierres, Sara ! Dans deux jours, je serai parti !

Les grands yeux violets se voilèrent.

—Tim ! je suis vraiment désolée !

—Ne dites rien ! Promettez-moi simplement de me donner des nouvelles lorsque je regagnerai le Dorset.

—Le Dorset ! s'exclama-t-elle. Vous ne m'aviez jamais dit que vous y viviez. Je connais très bien. J'allais au collège non loin de Bournemouth !

—Ce n'est pas vrai ?

Les yeux bleus brillaient d'une passion difficilement contenue.

—Ce n'est pas une coïncidence, poursuivit Tim. C'était écrit !

Loin d'avoir détourné la conversation, elle l'avait rendue plus brûlante. Le jeune homme s'enthousiasmait de plus en plus.

—Écoutez ! Ne pourrions-nous pas nous fiancer ?

Il détourna les yeux devant son air surpris.

—Sans le dire à personne, continua-t-il. Ça resterait entre nous.

—Oh, Tim ! Arrêtez ! dit-elle vivement. Vous m'affolez !

Elle se redressa sur la chaise longue et ramena ses genoux sous son menton.

—Merci de votre proposition, Tim... Mais je ne suis pas amoureuse de vous. Je ne l'ai jamais été de personne. Peut-être parce que je n'ai jamais eu de vrai foyer. Ma mère est morte lorsque j'étais toute petite ; j'ai passé ma vie en pension...

Devant la lueur désespérée de son regard, elle ajouta en riant :

—J'ai peur d'avoir eu une vie trop protégée.

Mais Tim ne riait pas. Son front était creusé de rides anxieuses.

—Vous m'aimez bien, Sara ? Vous ne... Vous n'avez pas un mouvement de recul lorsque je m'approche de vous ?

Elle serra sa main.

—Bien sûr que non...

—Et vous aimez lorsque je vous embrasse ? demanda-t-il d'une voix suppliante.

Elle acquiesça d'un léger hochement de tête. Il se pencha vers elle et posa sa bouche sur la sienne, en un baiser chaste et tendre.

—Merveilleux... dit Sara lorsqu'il se redressa.

Elle eut un pincement au cœur en découvrant qu'il tremblait.

—C'est un très bon point de départ ! décida-t-il. Nous passerons le reste de notre vie ensemble, c'est certain !

Il tourna alors la tête pour observer l'autre extrémité de la piscine.

—Voilà mon grand frère, murmura-t-il entre ses dents. Il va sans doute me renvoyer au travail !

Sara vit en effet Jason Knight s'approcher d'eux. Elle l'avait rencontré deux ou trois fois seulement et l'avait trouvé brusque et arrogant.

Tim lui avait expliqué qu'ils étaient en semi-vacances. Lui-même venait juste de terminer ses études à l'université, et on le présentait comme le plus jeune membre de la firme familiale. Tout cela l'ennuyait, il l'admettait, mais il lui faudrait bien s'y habituer.

Jason Knight les dominait à présent de sa haute taille. Alors que tous les autres hommes étaient en maillot, il portait, lui, un short et une chemise bleue ouverte sur sa large poitrine musclée couverte



d'une toison brune.

La haute stature de cet homme, son arrogance, le pli légèrement cynique de sa bouche, alors qu'il les surveillait, irritaient Sara. Elle le devinait terriblement vaniteux et trop sûr de lui. Elle le détesta d'instinct. C'était d'ailleurs exceptionnel car, en règle générale, elle ne portait pas de jugement hâtif sur les gens. Il ignora complètement sa présence.

—J'ai terminé mon travail, Tīm. Tu peux te mettre aux feuilles de commande. Tous les renseignements sont sur la table de la chambre. Je veux en avoir fini avec ce joli paquet avant, de partir demain matin,

Tim esquissa une grimace à l'adressé de Sara.

—Je dois obéir à la voix du devoir...

En se penchant vers elle, il effleura ses cheveux de ses lèvres.

—N'oubliez pas, murmura-t-il près de son oreille.

Sara espérait que son aîné le suivrait. Au lieu de cela, il s'installa sur la chaise longue laissée libre par Tim.

—J'aimerais vous dire un mot, Miss Tildesley, dit-il de sa voix grave.

Il l'examinait avec une telle insistance que, sans raison valable, le sang afflua à ses joues. Aucune femme à Acapulco ne pouvait raisonnablement envisager de porter autre chose qu'un bikini, mais cet homme laissait courir sur le corps de la jeune fille un regard qui contenait une subtile insulte.

Elle attrapa son immense chapeau mexicain pour se protéger. Elle aurait voulu se redresser pour lui faire face mais la proximité des deux sièges lui interdisait cette position : ses jambes seraient alors entrées en contact avec celles de l'homme. Cette idée, pour une raison inexplicable, lui était parfaitement intolérable.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'il souhaitait lui dire. Son attitude lui laissait simplement pressentir des paroles désagréables.

Dans l'ombre, ses prunelles montraient un curieux mélange de gris et de vert. Des yeux étranges au regard presque hypnotique.

—Vous savez ce que j'ai à vous demander, je pense, dit-il.

—Je n'en ai pas la moindre idée.

—Vraiment ?

Sa large bouche eut une moue sceptique.

—Je veux que vous laissiez mon frère tranquille.

Elle resta bouche bée ; elle pouvait à peine croire ce qu'elle venait d'entendre.

Les larges épaules, sous la chemise bleu pâle, eurent un mouvement d'impatience.

—Ne perdons pas de temps ! J'ai beaucoup de travail à terminer avant ce soir !

—Alors, vous feriez mieux de partir, dit-elle, sentant la colère monter en elle. Cette conversation a suffisamment duré !

Elle fit un mouvement pour se lever. L'homme la saisit au poignet.

—Laissez-moi partir ! haleta-t-elle en jetant un regard autour d'elle vers les gens qui passaient. Ou je vais...

—Vous allez quoi ? Hurler ? demanda-t-il moqueur. Ils penseront que c'est un nouveau jeu : on peut tout se permettre, à Acapulco !

Si elle tremblait intérieurement, sa voix resta ferme.

—Très bien, consentit-elle. Lâchez-moi, et j'écouterai ce que vous tenez tant à me dire !

La colère de la jeune fille n'avait pas échappé à son interlocuteur.

—Ne craignez rien, Miss Tildesley, dit-il avec un léger sourire. Je suis sûr qu'en d'autres circonstances, nous nous serions très bien entendus... Donc, mon jeune et impressionnable frère s'est laissé prendre au piège de vos charmes. Je n'ai absolument pas l'intention de le laisser commettre une erreur !

Elle le fixait, abasourdie.

—Monsieur, vous êtes offensant et injurieux ! Laissez-moi passer !

Les mots semblaient sortis de quelque mélodrame ! Elle s'en rendît compte immédiatement et s'apprêta à le voir rire, de ce rire méchant et méprisant qui était le sien. Mais elle vit seulement une lueur de surprise passer dans ses yeux aux étranges couleurs. Il soupira.

—Oh, mon Dieu ! Vous n'allez pas jouer les innocentes offensées ! Je vous assure, Miss Tildesley, que cela ne marchera pas avec moi.

Cela émeut peut-être l'esprit romantique de Tim, mais pas le mien. J'ai eu le temps d'apprécier la méchanceté du monde... Et je me sens responsable de mon frère !

—Tim est adulte ?

—J'en suis responsable, répéta-t-il d'une voix sévère. Je l'ai amené ici, loin de notre pays. En outre, j'ai veillé sur lui depuis son plus jeune âge et je ne vais pas prendre le risque de voir tous mes efforts anéantis par une jeune écervelée comme vous !

Elle ne voulait pas en entendre davantage. Elle se leva.

—Par amitié pour Tim, dit-elle d'un ton glacial, je m'abstiendrai de vous exprimer le fond de ma pensée. Je dirai simplement que je vous considère comme un grossier personnage qui ne peut m'inspirer qu'un profond dégoût, et...

Elle s'interrompt, les yeux agrandis par la peur. Il s'était levé pour contourner la chaise longue. En raison de la disposition des lieux, il lui coupait toute retraite. Un frisson de terreur la parcourut tandis qu'elle prenait conscience de sa force. Ses bras et ses longues jambes étaient musclés comme ceux d'un travailleur de force. Sa souplesse et sa minceur montraient son excellent état physique.

Une pensée lui traversa l'esprit : une femme n'aurait aucune chance contre un homme comme lui ! Elle se reprit aussitôt. Il ne pouvait pas être dangereux dans un endroit aussi fréquenté.

Il était debout devant elle. Si près qu'elle ne voyait rien d'autre que sa poitrine bronzée dans l'échancrure de sa chemise.

—Laissez-moi passer, répéta-t-elle. Je vais aller sur-le-champ raconter à mon beau-père ce qui s'est passé.

La voix dédaigneuse s'abattit sur elle.

—Cela ne l'intéressera pas... Ou plutôt, il me sera reconnaissant de vous avoir éloignée de Tim. Si mes informations sont exactes, il aurait des projets plus intéressants...

Cet épisode avait eu raison des nerfs de Sara. Elle ne comprenait plus rien à ce qu'il disait. Il recula d'un pas pour sortir un morceau de papier de sa poche.

—J'ai pris la précaution d'apporter ça avec moi, dit-il avec un sourire méprisant. J'ai pensé que cela vous aiderait à retrouver la raison !

Il glissa le papier dans sa main.

—Pour le prix de vos faveurs...

Elle déplia : c'était un chèque !

—Vous... vous... !

Les mots se bousculaient sur ses lèvres. Elle était furieuse ! Les mains tremblantes, elle jeta le chèque après l'avoir déchiré.

—Un peu trop théâtral, peut-être...

Le mépris contenu dans cette phrase fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Elle leva la main et frappa de toutes ses forces la bouche souriante ! Puis elle repoussa l'homme et se précipita vers l'hôtel. Sans attendre l'ascenseur, elle courut jusqu'à sa chambre, au troisième étage. Là, elle se laissa tomber sur son lit en sanglotant.

Elle resta assise un moment, claquant des dents d'énervement et de fureur, le souffle court. De sa vie, elle n'avait été balayée par une telle colère !

Elle revoyait le visage dur et sombre, les yeux étranges; elle entendait la voix méprisante proférer d'horribles insinuations contre Ralph. Contre elle aussi, d'ailleurs. Et enfin, la suprême insulte : lui offrir un chèque comme si elle était une... une...

« Pour le prix de vos faveurs », avait-il dit. D'une amitié heureuse et innocente, il avait essayé de faire une aventure dégradante et mercantile. Des larmes de rage lui montèrent aux yeux !

—J'espère que je lui ai fait mal, murmura-t-elle en tapant du poing sur le lit. Si jamais je le rencontre à nouveau, si jamais j'ai cette chance...

Elle arpenta sa chambre, en proie à une fureur impuissante. Elle ne pouvait rien dire à Tim. Après tout, cet homme était son frère ; elle ne pouvait jeter la discorde entre eux.

Par degrés, sa rage s'apaisa, la laissant sans forces. Elle se rendit à la salle de bains, se rafraîchit les mains et le visage. Un verre d'eau glacée acheva de la calmer. Elle n'allait pas laisser un homme comme ce Jason Knight la rendre malade ! Elle en prenait la résolution.

Qu'est-ce que cet horrible individu raconterait à Tim ? Quelles histoires avait-il inventées ? Elle savait que le jeune homme ne se

laisserait pas intimider, même par une brute comme son frère aîné. Le lendemain, quand Jason serait parti, elle serait particulièrement aimable avec lui. Sans rien lui laisser espérer, malgré tout...

Elle serait aussi particulièrement gentille avec Ralph. Ralph était charmant ; il avait été très généreux pour elle; elle n'allait pas permettre à ce Jason Knight de faire des sous-entendus malveillants. Sans avoir exactement compris la teneur de ses insinuations, elle était certaine qu'elles étaient fausses. Ce ne pouvait être que des calomnies !

Elle ne dirait certainement rien à Ralph. Au contraire, elle porterait pour le dîner la robe qu'il préférerait. Elle essaierait même d'apprécier son ami Carlos Sorano !

Elle décida de rester dans sa chambre jusqu'à l'heure du repas. Elle ne voulait en aucun cas risquer de rencontrer encore le frère de Tim.

Une heure plus tard, Sara, assise devant son miroir, mettait la touche finale à son maquillage, lorsqu'on frappa. Ralph entra. Elle se retourna pour lui adresser un sourire de bienvenue.

—Je pensais que vous jouiez aux cartes.

Après avoir traversé la chambre sans se presser, il s'appuya contre la fenêtre pour l'examiner d'un regard connaisseur.

—J'aime bien cette ombre à paupières.

Elle l'étendit délicatement du bout des doigts. Elle avait cherché dans sa trousse de maquillage ce qui pouvait lui plaire. Elle avait finalement choisi ce « nuit tropicale », un bleu violet, profond, légèrement scintillant. Cela la faisait paraître un peu trop sophistiquée, mais Ralph aimait cet air très « haute couture », comme il disait.

—Nous venions juste de commencer une partie lorsque Carlos a reçu un message... Es-tu bientôt prête ?

—Il reste encore une heure avant le dîner !... Mais vous êtes très séduisant, ce soir.

Effectivement, Ralph était vraiment à son avantage. Ses cheveux clairs, ondulés, coiffés en arrière, dégageaient totalement son front. Elle avait toujours pensé que son visage large, ses traits massifs et sa

profonde fossette au menton lui donnaient un air vaguement théâtral. On aurait pu le prendre pour un acteur.

—Mais pourquoi cette tenue ? ajouta-t-elle.

A Acapulco pour un homme, il n'était pas difficile de s'habiller pour le soir. Il suffisait d'un pantalon léger et d'une chemise à manches longues, plissée, brodée ou imprimée. Le mot d'ordre était : « Ici, tout peut se faire. » Il n'y avait que les maîtres d'hôtel et les nouveaux venus pour porter le smoking. Pourtant, cet après-midi, Ralph portait une veste sombre et une cravate de soie.

—Les plans sont changés. Carlos a été rappelé chez lui, à Mexico.

—Oh !

Elle se retourna vers le miroir pour cacher un soulagement qui devait certainement se lire sur son visage.

—Peux-tu être prête dans un quart d'heure ? Une voiture va venir nous chercher.

—Une voiture ?

—Tout juste. Carlos nous a invités...

—Chez lui ? Jusqu'à Mexico, il y a plus de deux cent cinquante kilomètres : ça va nous prendre des heures...

—Quarante minutes environ, dans l'avion privé de Carlos.

Il avait l'air aussi satisfait que s'il avait étendu à ses pieds un tapis volant. Sa première réaction fut pour dire qu'elle n'irait pas. Elle aurait de beaucoup préféré se faire monter à dîner dans sa chambre, en prétextant une migraine. Puis, le matin, quand elle aurait jugé que ce Jason avait quitté les lieux, elle serait descendue à la piscine pour rencontrer Tim.

—Qui d'autre y aura-t-il ? M. Sorano a-t-il une épouse ?

—Il est veuf, m'a-t-il dit.

Ralph secoua la tête, plein de compassion. Puis son visage s'éclaira à nouveau.

—Ça va être extraordinaire de voir comment vit un vrai milliardaire !

—Quand rentrons-nous ? demanda-t-elle en pensant qu'elle devait absolument voir Tim, avant son départ.

—Demain, je pense, dit Ralph avec un haussement d'épaules. Si Carlos reste là-bas, nous pourrions revenir par la navette. Que vas-tu mettre ? Je pense que le caftan que je t'ai acheté à Nassau ferait l'affaire... J'imagine que, chez Carlos, ce sera plus protocolaire qu'ici. D'où mon déguisement...

Il tortura sa cravate en grimaçant un sourire.

—Sois gentille, dépêche-toi et descends dès que tu seras prête.

Il se dirigea rapidement vers la porte. Avec quelques secondes de retard, elle marcha vers lui.

—Est-ce que je... commença-t-elle.

Mais, quand elle atteignit la porte, l'ascenseur descendait déjà. Elle se mordit les lèvres et rentra dans sa chambre. Elle avait voulu lui demander :

—Dois-je m'habiller pour le dîner dès maintenant ou dois-je mettre un costume de voyage ?

Elle avait l'habitude de demander l'avis de Ralph au sujet de ses vêtements, car elle n'avait pas encore acquis une grande confiance en elle; elle avait du mal à s'adapter aux situations. Il suffisait de voir de quelle façon elle avait réagi en face du détestable Jason Knight.

Elle rassembla ses affaires de toilette. Dans sa garde-robe, les merveilleux vêtements de soie bruissaient sous ses doigts : il y avait tant de belles choses !

—Quel intérêt y aurait-il à avoir pour fille une belle jeune femme, si ce n'était pour la montrer ? avait demandé Ralph lorsqu'elle s'était récriée devant les dépenses.

Dès le début, il avait choisi ses vêtements dans chacune des boutiques qu'ils avaient visitées durant leurs voyages. Une fois ou deux, la vendeuse avait émis un doute :

—Monsieur ne pense-t-il pas qu'il vaudrait mieux quelque chose d'un peu plus jeune, un peu plus délicat pour mademoiselle ?

Son idée avait toujours prévalu. Sara n'était pas mécontente de le sentir fier d'elle, lorsqu'il la présentait à ses nouvelles relations.

Après avoir porté l'uniforme de l'école pendant des années, c'était merveilleux de jouir de vêtements aussi élégants. De bijoux aussi,

même si ce n'étaient que de splendides imitations.

Elle mit le caftan que Ralph avait souhaité ; la soie naturelle se moulait sur son corps et tourbillonnait autour d'elle à chacun de ses mouvements. C'était un vêtement exotique aux couleurs chaudes et au décolleté provocant.

Lorsqu'elle fut prête, elle tourna sur elle-même devant le grand miroir. Ralph serait content ! L'image qu'elle voyait était celle d'une jeune femme soignée, portant des vêtements élégants et sophistiqués, une coiffure classique, des chaussures espagnoles à talons aiguilles, de grands anneaux d'oreilles : tout ce qui faisait d'elle la jolie belle-fille de Ralph Francis. Une jolie belle-fille qu'il avait façonnée à partir d'une petite écolière de dix-sept ans !

Pour la première fois, elle ressentit le désir de jeter tout cela. Une simple robe de cotonnade lui aurait suffi pour courir jusqu'à la piscine, avec la main de Tim dans la sienne.

Elle était ingrate. Cette invitation revêtait de toute évidence une grande importance pour Ralph ; elle lui prêterait donc son appui. Elle aurait le temps de voir Tim le lendemain.

Elle prépara rapidement son léger bagage à main.. Puis, après un dernier examen critique, elle se dirigea vers l'ascenseur.

Le salon de l'hôtel servait de lieu de rendez-vous habituel. Comme à l'ordinaire, à cette heure, il était relativement plein. Des gens avaient pris place dans les fauteuils ; ils parlaient, riaient, sirotaient des boissons. Sara repéra immédiatement Ralph. Il était debout près de la silhouette épaisse de Carlos Sorano.

Elle se faufila entre les tables. Bien qu'elle n'en eût pas conscience, elle attirait le regard de tous les hommes sur son passage. Visiblement satisfait, Carlos se saisit de sa main et y pressa ses lèvres humides.

—Vous êtes si belle ! murmura-t-il. Je suis très honoré ! Pouvons-nous partir ?

Serrant son coude, il la conduisit vers la sortie. Ralph les suivit. Sara avait posé un sourire figé sur son visage. Elle se laissa mener vers la voiture qui les attendait dans la cour d'entrée.

Ils étaient presque arrivés lorsqu'elle vit Tim approcher. Derrière lui se profilait son frère Jason. Il tourna la tête. Dès que Tim la vit, il



esquissa quelques pas dans sa direction.

—Sara ! Vous voilà... Je me demandais...

Elle ne pouvait donner aucune explication. Il s'arrêta et rougit en découvrant qu'elle était en compagnie. Ne pouvant lui fournir d'éclaircissements, elle se contenta de lui sourire. Elle souhaitait lui faire comprendre que ce n'était pas de son plein gré si elle était conduite, avec autant d'attention, par un homme assez vieux pour être son grand-père !

Tim resta immobile à la regarder, Ses bonnes manières habituelles s'étaient envolées. Lorsqu'elle passa près du jeune homme, le gros Mexicain, lui tenant toujours le bras, se pencha vers elle d'un geste possessif. L'espace d'une seconde, elle s'arrêta. Ce ne fut qu'un bref éclair dans lequel toute la scène lui apparut figée, comme sur une photographié. Carlos Sorano et elle-même ; Ralph de l'autre côté, se tournant pour parler à un ami ; Tim, immobile au même endroit, si jeune, si vulnérable ; derrière lui, son frère Jason, dominant étrangement toute l'image. Il ne s'était pas encore changé. En short, avec sa chemise de coton bleue largement ouverte et sa chevelure tout ébouriffée, il avait l'air d'un bandit de grands chemins. On le devinait capable de s'attaquer, sans lui laisser de chance, à quiconque le provoquerait. Lui aussi regardait Sara, mais il n'y avait aucune épouvante dans son visage. Il n'y avait pas trace de surprise non plus ! Il affichait un insupportable air sardonique ! L'air d'un homme qui voyait se vérifier l'opinion qu'il s'était forgée.

Cet instantané disparut presque avant d'avoir existé. Sara rencontra, les yeux à l'étrange couleur de Jason Knight. Ils lui donnèrent un choc qui se répercuta à travers tout son corps. Elle en eut le souffle coupé !

Jason Knight glissa son bras sous celui de son frère. Ils continuèrent leur chemin, comme s'ils ne s'étaient jamais immobilisés. Le chauffeur ouvrait déjà la portière de la luxueuse voiture. Carlos installa Sara avec sollicitude avant de prendre place à son côté. Ralph s'assit sur le strapontin en face d'eux. Ils démarrèrent en direction de l'aéroport.

—Êtes-vous confortablement installée, ma chère Sara ? demanda Carlos d'une voix douce.

Elle tourna la tête.

—Quoi ?... Oh, oui ! Merci, très confortablement...

Elle savait qu'elle ne serait pas à l'aise tant qu'elle n'aurait pas la certitude du départ de ce Jason Knight. Elle voulait être certaine de ne jamais revoir ces yeux étranges qui la troublaient tant !

## *Chapitre 2*

Le « palais » de Carlos Sorano, perché sur une colline boisée, dominait la ville de Mexico. Sara avait entendu parler de l'accueil amical des Mexicains, mais Carlos lui semblait malgré tout trop familier. Il se penchait trop souvent sur elle pour lui montrer les endroits intéressants.

—La Zocala, la Cathédrale, la Zona Rosa...

Là, il posa sa main grasse, ornée de bagues, sur son genou recouvert de la soie du caftan.

—Le quartier des boutiques où vous, dames ravissantes, achetez vos beaux vêtements.

Il n'enlevait pas sa main. Très embarrassée, Sara s'absorbait dans la contemplation de la ville.

Sara était étourdie. Selon les dires de cet homme, au Mexique, tout était, plus grand, plus beau et mieux que partout ailleurs dans l'univers. Il parlait comme s'il possédait tout cela.

Sa maison, qui, perdue au milieu des arbres, dominait la ville, donnait une impression d'écrasement. Sara trouva qu'elle ressemblait à une immense pâtisserie. Elle éclatait de blancheur au milieu d'un jardin luxuriant. Lorsqu'ils y pénétrèrent, Ralph trahit son excitation. Il se répandit en louanges, tandis qu'ils visitaient.

Sara, elle, pensait que l'affaire, dont Ralph ne lui avait pas parlé, devait être importante. Les railleries insultantes de ce Jason Knight au sujet de son beau-père, qui avait « quelque chose de plus important en vue », faisaient certainement référence à cette association avec le milliardaire. L'évocation du mépris exprimé par le visage dur et sombre l'incita à décider d'être aussi charmante que

possible avec Carlos. Elle ressentait en outre un obscur désir de se révolter contre cet homme détestable, ce Jason Knight !

Il ne semblait pas y avoir de femmes dans la maison. Carlos lui-même escorta Sara jusqu'à sa chambre. Il lui porta sa valise. Il ouvrit la porte d'une chambre dominée par un immense lit carré recouvert d'un satin couleur pêche.

—Je vais vous laisser vous reposer, maintenant, *señorita*. Nous dînerons à huit heures ; auparavant, je dois discuter de différentes choses avec votre beau-père...

—Faites... lui répondit Sara, soulagée d'être seule un moment.

Il s'attarda sur le seuil. Sara pensa qu'il était vraiment trop gros pour ce climat. Des gouttes de sueur perlaient sur son visage. Il sortit un grand mouchoir blanc pour les essuyer.

—Vous serez confortablement installée, ici.

—J'en suis certaine, admit-elle en évaluant le luxe qui l'entourait.

La voix douce de l'homme devint nostalgique.

—C'était la chambre de ma femme... Elle était très belle !

Derrière ses lunettes à monture d'acier, ses yeux sombres et tristes se tournèrent vers une photographie posée sur une commode de bois verni. Cette photographie, présentée dans un cadre d'argent ciselé, montrait une femme à la peau claire et aux cheveux d'or. Carlos laissa échapper un profond soupir.

—La vie continue ! On doit trouver de nouvelles habitudes, car un homme se sent souvent seul...

Il soupira encore. Après un dernier regard appuyé, il se décida à refermer la porte. Sara resta debout au milieu de la pièce, les sourcils légèrement froncés. Elle supposait qu'elle aurait dû se sentir pleine de compassion pour cet homme isolé dans ce château prétentieux. Mais ça ne lui était pas possible. Elle se sentirait heureuse lorsque cette visite serait terminée.

Le dîner fut servi dans une vaste pièce donnant sur le jardin. Des plantes vertes, ressemblant à des palmiers, descendaient en cascades le long des murs. Des sculptures de bronze ornaient des tables de marbre. Des peintures modernes faisaient de grandes taches de couleurs sur toute la longueur d'un mur. Des meubles sculptés étaient disposés comme des pièces de collection. Ils

n'étaient visiblement pas destinés à être utilisés. L'autre extrémité de la pièce était meublée de divans profonds, accompagnés de tables basses aux lourds piétements d'argent.

Ils dînèrent près des portes ouvertes sur le jardin, bercés par le doux murmure des fontaines. Des maîtres d'hôtels noirs assuraient le service.

Sara fut déçue de constater qu'ils n'étaient que quatre à table. Elle aurait préféré une grande réception qui lui aurait permis de rester dans l'ombre. Mais, cette fois, il n'y avait aucune échappatoire. Carlos Sorarto la traitait en invitée d'honneur.

Le quatrième convive était un petit homme, avec une pointe de cheveux noirs sur le front et une peau semblable à du cuir brun. Carlos le présenta comme son secrétaire, José Gomez. Il ne cessa de parler avec Ralph.

La nourriture était étrange. La plupart du temps, Sara ne parvenait pas à discerner ce qu'elle mangeait. Elle supposait pourtant que ce devait être ce qu'il y avait de mieux !

—Pour ma part, dit Carlos en se penchant vers elle sur le mode de la confidence, je préfère nos vrais plats mexicains. Je suppose que l'ardeur des Chillis aurait brûlé vos jolies lèvres : c'est pourquoi j'ai dit à mon chef de ne point trop assaisonner.

Il lui lança un regard amusé auquel elle répondit par un sourire poli.

Le repas terminé, Carlos la conduisit vers l'un des profonds sofas. Il versa une liqueur sombre dans un verre de cristal qu'il lui tendit, avec un sourire radieux.

—Je... Je pense que j'ai assez bu, objecta-t-elle.

—Juste une petite gorgée, *señorita*, insista-t-il.

Il s'assit tout près d'elle ; Ralph prit place en face d'eux. Sara but son café; par politesse, elle avala une goutte de la liqueur brûlante. Leur hôte se tourna vers elle avec sollicitude.

—Vous ne vous sentez pas mal, j'espère ?

Elle posa sa main sur ses joues brûlantes.

—Non, je vous remercie : j'ai seulement un peu chaud !

—Notre terrible climat ! Allons au jardin, il fera plus frais. J'en

profiterai pour vous montrer quelques-unes de mes merveilles.

Elle estima que ce serait un soulagement de sortir. Elle jeta un regard vers son beau-père, affalé dans un fauteuil, tirant avec plaisir sur un énorme cigare. Le secrétaire s'était éclipsé après le dîner.

—N'aimeriez-vous pas voir le jardin, Ralph ? demanda Sara, souhaitant de toutes ses forces qu'il vînt.

—Je suis trop bien ici ! Excusez-moi, Carlos. Je verrai votre merveilleux jardin un autre jour.

—Mais certainement, *mi amigo* ! Mettez-vous à l'aise.

Il tendit le bras vers Sara. Elle lança un regard implorant à Ralph. Rejeté dans son fauteuil, les yeux clos, il était l'image même du contentement. Il n'y avait rien d'autre à faire que de sortir avec le gros Mexicain.

Il faisait effectivement plus frais à l'extérieur, mais la nuit restait chaude. Il n'y avait pas de lune ; à la lumière des étoiles, le jardin apparaissait comme une masse de formes sombres entrecoupées des taches claires des allées. Un parfum presque accablant s'exhalait des massifs de fleurs.

—L'air vous fait du bien ? demanda Carlos en se penchant vers la jeune fille.

—Oui, merci ! murmurait-elle poliment tout en se demandant si elle pouvait déjà demander à rentrer sans paraître trop mal élevée.

—Je vais vous montrer quelque chose de très original...

Il lui serra le bras un peu plus. Elle sentit la chaleur moite de son corps à travers le tissu de sa veste légère.

A l'extrémité d'une longue allée, ils débouchèrent dans une petite clairière entourée de hauts buissons touffus. La clarté des étoiles permit seulement à Sara de distinguer une étrange et sombre construction au centre de la clairière. Elle se dessinait au-dessus d'eux, le dôme vaguement coloré.

—C'est mon petit temple, dit Carlos fièrement. Il a été fait selon mes directives, afin que je me sente heureux dans ma maison. A l'intérieur de l'une des grandes pyramides que l'on m'a emmené visiter, lorsque j'étais enfant, il y a un temple secret qui contient un jaguar. Ce temple a fait une très forte impression sur moi. Ceci n'en est pas une copie, mais juste un souvenir. C'est ce que, dans votre

pays, vous appelleriez une « folie ».

Il se pencha vers la base de la construction. Immédiatement, la clairière fut inondée d'une froide lumière blanche. Sara découvrit un animal terrifiant aux mâchoires grandes ouvertes, aux longs crocs et aux grands yeux d'un vert vitreux qui la fixait.

—Mon petit jaguar ! Mes ancêtres adoraient autrefois le dieu Jaguar ! Il est très beau, n'est-ce pas ?

Sara frissonna.

—Il me terrifie !

—Mais non, il est pratiquement apprivoisé. Il ne blesserait personne. Nous ne sommes plus cruels comme autrefois ! Dans les temps anciens, il y avait un puits sacré dans le véritable temple. Les Anciens couvraient les belles vierges de bijoux et les jetaient dans le puits en sacrifice à Chac, le dieu de la pluie.

Sa grosse main chaude lui caressa le bras.

—Nous ne sacrifions plus nos vierges, dit-il avec un petit rire. Allons rejoindre votre beau-père.

—Oui, s'il vous plaît... Je ne me sens pas très bien. J'aimerais aller me coucher ! Si ça ne vous semble pas trop incorrect, dit-elle en se souvenant qu'elle était là pour aider Ralph dans ses affaires.

Ce vieux et gros Mexicain lui semblait maintenant pathétique.

—Bien sûr, répondit-il immédiatement. Je suis sincèrement désolé. Un médecin, peut-être ? J'ai un ami qui...

—Non, inutile, répliqua-t-elle vivement. C'est seulement la chaleur, j'en suis sûre. J'irai parfaitement bien demain matin.

Elle pressa le pas en direction de la maison. Ralph était toujours assis dans la même position. Sara se planta devant lui en serrant son caftan contre elle.

—Je ne me sens pas très bien, dit-elle. Je monte me coucher.

Son beau-père se redressa. Il fronça les sourcils en jetant un regard inquiet à Carlos qui arrivait en cherchant son souffle.

—La *señorita* Sara a le mal de l'altitude. Cela arrive souvent aux touristes ! Je pense que le repos sera le meilleur des remèdes.

Le pli qui barrait le front de Ralph disparut. Il semblait soulagé.

—Oui, bien sûr ! Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ?

—Non, merci. Je vais monter. Bonne nuit.

Son sourire aux deux hommes fut à peine esquissé. Elle monta le large escalier de marbre jusqu'à sa chambre. Il lui fallut un long moment pour retrouver son calme. Elle se trouva stupide de s'imaginer ainsi menacée.

S'en aller s'avéra plus facile qu'elle ne l'avait espéré. Le lendemain matin, Ralph lui révéla que Carlos avait été appelé à une réunion d'affaires au Texas. Il était déjà parti, en la priant de bien vouloir l'excuser. Après le déjeuner, une voiture les conduisit à l'aéroport où ils prirent l'avion.

Ralph, contrairement à son habitude, fut très réservé pendant le voyage de retour. Mais, lorsqu'il eut déposé le sac de Sara dans sa chambre, il fit éclater la bombe qui bouleverserait toute la vie de la jeune fille !

Il s'installa dans un fauteuil de rotin et alluma une cigarette. Il avait l'air d'un homme parfaitement heureux de vivre.

—Cette visite fut décidément un succès ! Quel homme ! Il doit être plusieurs fois milliardaire !

Il souffla négligemment sa fumée, leva les yeux vers le plafond avant de revenir à Sara qui était assise sur le bord du lit.

Elle ne répondit pas. Elle se demandait où était Tim. A quel moment pourrait-elle le rencontrer ? Après son expérience avec Carlos Sorano, elle avait besoin de la fraîcheur de Tim. Surtout que sa brute de frère devait être parti, maintenant.

Ralph continuait à parler.

—Nous avons eu une longue conversation ensemble, la nuit dernière, après ton départ. C'est l'un de ces hommes qui ont gagné beaucoup d'argent, au moment où le Mexique a commencé à bouger.

Sara reporta ses pensées vers lui en essayant de montrer quelque intérêt.

—Vous n'avez rien à voir avec la mécanique ?

—Non, pourquoi ?



—Je pensais que c'était peut-être la raison pour laquelle M. Sorano vous avait invité.

Il y eut un silence. Ralph, croisa les jambes. Puis il leva les yeux pour parler sur le ton de la confiance :

—Lorsque je t'ai vue au pensionnat, j'ai pensé : cette fille est une beauté ! J'ai vu que tu étais intelligente et j'ai deviné que tu prendrais plaisir à m'accompagner. Je savais que nous verrions les choses de la même façon. Et c'est ce qui est arrivé.

—Ou... Oui... Oui, bien sûr !

—J'ai pensé, voilà une fille qui restera fidèle à un homme sans le laisser tomber. Une fille qui voudra rendre ce que l'on aura dépensé, s'il arrivait une période difficile. Je sais maintenant que ma première impression fut la bonne. Tu es douce, gentille et loyale.

—Mais vous ne traversez pas une période difficile ? dit-elle en désignant la chambre luxueuse.

Un sourire rusé plissa ses lèvres.

—Au début, tu m'as porté bonheur, Sara, mais on ne peut pas toujours gagner...

Il écrasa sa cigarette en prenant tout son temps.

—Le fait est que je n'ai plus d'argent, plus d'argent du tout ! Tu tiens mon sort entre tes mains, mon enfant.

Il étendit les mains dans un geste éloquent de supplication.

—J'ai besoin de ton aide.

—Bien sûr ! répondit-elle immédiatement. Je travaillerai. Dans un hôtel ou ailleurs ! Nous nous en sortirons ensemble. Si nous rentrons en Angleterre, je pourrai apprendre un métier...

Les mots passionnés moururent sur ses lèvres lorsqu'elle vit son visage.

—Travailler ? Tu n'as quand même pas pensé que je parlais de travailler ?

—Alors ? Que puis-je faire ?

—N'as-tu pas compris pourquoi Carlos nous avait invités chez lui ? Ne me dis pas que tu es aussi naïve !

—Naïve... Pourquoi ?

—Ma chère enfant, la raison, c'était toi !

—Moi ? répéta-t-elle sans comprendre.

—Oui, toi ! Carlos veut t'épouser ! Je me demande quel effet ça fait d'avoir décroché le gros lot ?

—M'épouser... Quelle horreur ! Que vais-je bien pouvoir lui répondre ?

—Ce que toute fille sensée lui répondrait : « Oui, monsieur, avec plaisir... »

—Vous... Vous n'êtes pas sérieux ?

Il devait plaisanter. Il le fallait... Tout à l'heure, ils en riraient ensemble. Parce que c'était drôle. C'était la chose la plus drôle qui fût arrivée depuis qu'ils voyageaient ensemble. Épouser Carlos Sorano ! Elle essaya de rire, mais sa bouche était comme paralysée. L'angoisse s'insinuait dans tout son corps.

Sur le visage de Ralph, elle remarqua alors ce qu'elle n'avait jamais vu : il avait l'air calculateur et froid !

—Je suis désespérément sérieux. Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie, dit-il.

—Mais je ne peux pas... C'est impossible. C'est...

Elle chercha dans son esprit un mot qui rendrait compréhensible la totale impossibilité de ce qu'il suggérerait.

—C'est... indécent !

—Allons, allons, ma chère. Ce n'est pas aussi horrible que ça. Carlos' est ce que l'on a l'habitude d'appeler un bel homme.

—Il est... gros... et abominable ! Je ne peux supporter sa présence près de moi ! Et... il est VIEUX !

Elle essaya de se lever, mais ses jambes ne la portaient plus.

—Il a soixante-deux ans ! Ce n'est pas encore la vieillesse !

—Mais j'en ai dix-huit ! Vous ne pouvez pas vouloir ça ! Vous ne pouvez pas ! Vous ne pouvez pas m'obliger à l'épouser ! Vous ne pouvez pas m'obliger à épouser qui que ce soit ! Nous ne sommes plus au Moyen Age !

Sa voix devint suraiguë. Elle aurait dû lui parler raisonnablement pour lui démontrer la stupidité de sa suggestion. Elle avait peur de

fondre en larmes. Elle les sentait prêtes à couler.

Ralph se leva. Parvenu près du lit, il posa sa main sur la soie de ses cheveux pâles.

—Bien sûr, je ne peux pas t'obliger, dit-il d'une voix douce. Mais les inconvénients les plus immédiats sont que je n'ai plus un sou. L'hôtel ne me fera plus confiance si je ne leur dis pas que tu es fiancée au *señor* Sorano !

Il s'assit près d'elle.

—Tu vois, reprit-il avec douceur. J'ai peur d'être obligé de te laisser te débrouiller. Personnellement, je redescendrai les échelons, comme cela m'est déjà arrivé.

Sara l'écoutait avec un sentiment d'horreur grandissant.

—Je ne pourrai pas t'emmener, j'en ai peur. Il ne te sera pas facile de trouver du travail, dans la mesure où tu ne parles pas la langue du pays. D'ailleurs, tu n'as pas de métier ! Il est aussi évident que je ne pourrai te laisser d'argent, puisque j'en suis totalement démuné.

Des larmes qu'elle était impuissante à retenir coulaient maintenant sur ses joues. Elle était incapable de prononcer un mot. Ralph se leva.

—Réfléchis bien. La surprise a été complète, mais, avec la réflexion, tu admettras, j'en suis sûr, qu'il n'y a pas beaucoup de solutions. Il faut être raisonnable : mets ta plus jolie robe pour accueillir Carlos qui va revenir pour le dîner.

Il se dirigea vers la porte.

—Je reviendrai dans une heure, lorsque tu auras eu le temps de prendre une décision.

La main sur le bouton de la porte, il émit ce petit rire étouffé qu'il avait si souvent eu lorsque quelque chose l'amusait.

—Tu feras une bien jolie et bien riche veuve, dit-il en sortant enfin de la chambre.

Elle devait partir ! La porte était fermée à clé ; elle la secoua sans succès. Elle traversa la pièce pour regarder par la fenêtre. Sa chambre donnait sur les garages. Une ou deux personnes se déplaçaient entre les voitures. Elles étaient trop éloignées pour qu'elle pût les alerter.

Elle était transie. Comment avait-elle pu être aussi aveugle, ces derniers mois, pour ne pas voir Ralph tel qu'il était ? Jamais elle n'aurait pu imaginer qu'une telle chose fût possible ! Il n'avait évidemment pas eu beaucoup de mal à abuser une enfant de dix-sept ans. Maintenant qu'il était acculé, il ferait n'importe quoi pour, la contraindre. Il userait de toutes les pressions.

Il fallait s'en aller ! Comment et où, elle l'ignorait, mais tout serait préférable à cette attente. Ravalant un sanglot, elle se tourna vers le téléphone. La standardiste parlait sûrement anglais !

Son estomac devint douloureux lorsqu'elle posa la main sur le récepteur. A cet instant précis, la sonnerie se fit entendre !

—Allô !

—Bonjour, Sara, dit la voix de Tim. Je vous ai vue rentrer et j'attends que vous sortiez.

—Tim, je...

Mais sa voix fut étouffée par les sanglots.

—Sara ! Que se passe-t-il ? Vous pleurez ?

Elle réussit à se ressaisir.

—Tim, ne posez pas de questions ! Je suis enfermée : il faut absolument que je sorte !

Il y eut un bref silence ; puis la voix de Tim reprit :

—Tenez bon, j'arrive.

Elle se tint derrière la porte sans oser respirer. Lorsqu'elle entendit le bruit de l'ascenseur, puis le grattement de la clé dans la serrure, elle crut qu'elle allait s'évanouir.

Ce fut heureusement Tim qui ouvrit la porte. Au premier regard, son visage changea. Lorsqu'il eut repoussé la porte avec son pied, il conduisit Sara vers le canapé. Il s'assit près d'elle.

—Maintenant, dit-il .doucement, racontez-moi tout.

Se mordant les lèvres, elle secoua négativement la tête.

—Il ne faut pas vous mêler de ça ! Maintenant que la porte est ouverte, je vais...

—Racontez-moi, ou c'est moi qui vais vous retenir !

Elle découvrit alors dans son beau visage franc les signes d'une

détermination qu'elle n'avait jamais notée.

—C'est Ralph, dit-elle à voix basse. Il veut m'obliger à épouser Carlos Sorano !

—Ce gros goujat !

Elle posa sa main sur son bras en signe d'avertissement. Elle regarda attentivement autour d'elle pour déceler un éventuel auditeur.

—C'est absolument grotesque, dit Tim en baissant la voix. Personne ne peut vous contraindre à vous marier contre votre gré ! Votre beau-père n'a aucun pouvoir sur vous.

—D'une certaine façon, si...

Tim représentait sa seule chance. Elle lui en avait trop dit pour ne pas continuer en lui demandant son aide. Elle lui raconta ce que Ralph venait de lui dire. Les bras du jeune homme se resserrèrent autour d'elle, comme pour la protéger.

—Je le connais seulement depuis quelques mois. Il est venu me chercher à l'école pour me donner un foyer... Il était gentil. Il m'achetait de beaux vêtements ; il m'emmenait dans des endroits extraordinaires. Mais, pendant tout ce temps, il me considérait comme une sorte d'assurance ! J'étais aussi naïve qu'il le disait !

Elle se raidit.

—Ce n'est pas votre problème, Tim ! Seulement, si vous pouviez me prêter un peu d'argent pour fuir ? A Mexico, c'est si grand qu'il ne me retrouvera pas ! Une fois que je lui aurai échappé, je pourrai... je pourrai...

Tim la regardait tendrement.

—Ma pauvre petite... Que pourriez-vous faire ?

—J'irai au Consulat ou à l'Ambassade, ou n'importe où, et je leur demanderai...

—C'est justement là qu'il ira vous chercher. Et vous imaginez ce qu'il racontera ? Une belle-fille hystérique ! Une déplorable histoire d'amour... Votre beau-père a de trop gros intérêts en jeu pour abandonner aisément !

—Alors, je...

Tim posa amicalement sa main sur sa bouche.

—Taisez-vous. Il est dommage que vous soyez bouleversée par tout ça ; mais, moi, je ne peux pas être désolé. Car, maintenant, c'est moi qui vais veiller sur vous ! D'abord, je vais vous emmener loin de cet inqualifiable individu ! Avez-vous vos papiers ?

—Ils sont dans mon sac. Ralph disait toujours qu'il valait mieux que je les aie sur moi, au cas où nous serions séparés... Il a toujours envisagé la possibilité de m'abandonner si les choses tournaient mal !

—Mettez dans votre sac à main le strict nécessaire. Pas de valise, ça paraîtrait étrange !

Elle hésita. Son regard parcourut toute la chambre.

—Ne devrais-je pas laisser un mot ? S'il découvre ma disparition, il est capable de lancer la police à ma poursuite !

Tim réfléchit un instant. Puis il sortit son agenda et son crayon. Il écrivit rapidement quelques mots sur une page qu'il déchira et déposa au milieu du lit. Elle se pencha pour lire. De son écriture ronde et un peu scolaire, il disait : « J'emmène Sara. Ne cherchez pas à nous retrouver. Elle ne vous sera plus d'aucune utilité puisqu'elle va m'épouser. T. Knight. »

Elle leva les yeux vers lui. Il la dominait de sa haute taille.

—Mais, Tim, je vous ai dit que je ne pouvais pas...

—C'était hier ! Les choses ont changé..; Vous allez m'épouser, n'est-ce pas ?

Il y avait beaucoup à dire, beaucoup de raisons de refuser, mais aucune ne lui venait à l'esprit.

—N'est-ce pas ? répéta-t-il doucement.

—Oh, Tim, murmura-t-elle les yeux noyés de larmes. Je le ferai pour vous plaire. Je jure que je le ferai !

C'était une bien étrange façon d'accepter une demande en mariage. Elle aurait souhaité pouvoir lui crier qu'elle l'aimait, mais elle ne le pouvait pas. Elle n'était toujours pas amoureuse : elle espérait que, lorsque cela arriverait, ce serait de Tim !

—A vous entendre, on croirait que je vous fais une faveur, alors que je suis l'homme le plus heureux du monde !

Il fixait d'un air émerveillé les immenses yeux violets encore

pleins de larmes.

—Maintenant, venez ! Il faut nous dépêcher de sortir. Vous allez attendre dans ma chambre, pendant que je préparerai ma valise. Puis, j'irai reconnaître les lieux pour être certain de ne pas faire de mauvaise rencontre. Après cela, nous nous, précipiterons à l'aéroport...

Sara avait l'impression d'être emportée par un tourbillon. Elle lui sourit d'un air admiratif.

—Vous pensez à tout, dit-elle.

Vingt-quatre heures plus tard, dans une petite chambre d'hôtel beaucoup plus modeste, elle n'avait pas changé d'avis.

—Vous avez été absolument merveilleux. Je ne peux encore croire que tout cela soit vraiment arrivé.

—Nous avons eu la chance avec nous. La chance d'avoir des places d'avion. Là chance aussi qu'il soit incroyablement facile de se marier au Mexique !

Ils étaient debout, main dans la main, devant la fenêtre. Des alliances brillaient, à leurs doigts. Sara était nerveuse à l'idée de revenir dans cette ville. Elle avait l'impression que Carlos pouvait surgir à chaque coin de rue. Tim se riait de ses frayeurs.

—Comment voulez-vous qu'il nous retrouve ? Cette ville de huit millions d'habitants est comme une botte de foin où vous seriez l'aiguille !

Malgré tout, lorsqu'ils quittèrent le bureau de l'État Civil après la brève cérémonie de mariage, Sara insista pour rentrer à l'hôtel. Après avoir déjeuné, ils firent des projets. Où plutôt, Tim fit des plans tandis que Sara, émergeant péniblement de son horrible cauchemar, acquiesçait à toutes ses suggestions.

—Il me reste encore deux jours de vacances : partons en lune de miel...

Il rougit.

—Je sais que vous ne m'aimez pas, mais...

—Oh, Tim !

Sara était de nouveau au bord des larmes. Durant ces deux derniers jours, il en avait été souvent ainsi.

—Tim... Nous passerons une lune de miel merveilleuse !

Il la regarda avec adoration, comme si elle lui apportait le firmament sur un plateau. Il se précipita dehors pour préparer le départ. Il revint moins d'une heure plus tard.

—A l'agence de voyage, ils m'ont proposé d'aller voir, de l'autre côté, le golfe du Mexique ! Nous pourrons y passer deux jours tout en étant rentrés à temps pour accueillir Jason qui est actuellement au Yucatan... Nous allons lui faire une drôle de surprise !

—Une surprise ? Après ce qu'il m'a dit, j'ai bien peur que ce ne soit un choc terrible !

La situation avait considérablement évolué, depuis leur rencontre. Elle était désormais la femme de Tim. D'autre part, elle devait reconnaître que ses accusations n'étaient pas dépourvues de tout fondement. Il devait en savoir beaucoup sur les exploits de Ralph. Il avait dû croire qu'elle était d'accord avec son beau-père !

C'était, bien sûr, pardonnable, mais, même lorsqu'il lui aurait présenté ses excuses, elle ne pourrait oublier la façon dont il l'avait traitée, il était arrogant, tyrannique, imbu de sa personne ! Il y avait en lui quelque chose de dur qu'elle trouvait effrayant.

—J'ai bien peur de n'avoir pas fait bonne impression sur votre frère.

Tim redressa le menton.

—Il devra réviser son opinion ! Mais j'ignorais que vous vous connaissiez. Que vous a-t-il dit ?

Il semblait si inquiet que Sara devina la vérité : ils avaient dû se disputer à son sujet.

—Oh, pas grand-chose, répondit-elle. J'ai seulement eu le sentiment qu'il n'approuvait pas notre amitié. Mais je me suis peut-être trompée.

Les poings du jeune homme se crispèrent.

—Il n'avait pas le droit ! Jason devient par trop autoritaire ! Il croit pouvoir conduire ma vie ! Il va devoir se rendre compte que je suis un homme ! Et un homme marié, ce qui n'est pas son cas.

—Il n'est pas marié ? s'étonna-t-elle.

—Pas le moins du monde. Il aime trop la liberté : toutes les filles



sont à ses pieds. Il n'a qu'à choisir.

Il demeura un long moment pensif, avant d'aller plus loin dans son idée.

—Ce n'est pas facile d'être le jeune frère. Surtout lorsque vos parents sont morts depuis, longtemps. Le grand frère devient vite celui qui a le droit de donner des ordres... Mais c'est terminé ! Timothy Knight sera désormais un partenaire à part entière dans la société Knight et fils, Chantiers navals, Dorset, Angleterre. La première chose que je vais faire sera de vous ramener à la maison. Je vous présenterai à tante Vera. Ensuite, nous trouverons un endroit pour nous deux ! Une petite maison au bord de la mer : ce sera le paradis !

Bien longtemps après, elle devait se souvenir de son regard lorsqu'il prononçait ces mots. Son visage était illuminé par la perspective du bonheur qui l'attendait.

—Ce sera merveilleux, dit Sara.

En cet instant, elle aurait échangé toutes les plages à la mode contre la douce chaleur du Dorset, contre le vent dans ses cheveux et la pluie légère sur ses joues.

—Je n'ai pas vraiment envie de faire ce que je vais faire, reconnut Tim. Je dois m'habituer à tenir mon rôle d'adulte responsable : je vais mettre Jason au courant.

Il sortit un carnet de sa poche.

—Il m'a donné son numéro de téléphone, à Mérida, au cas où j'aurais besoin de le joindre.

L'air déterminé, sans trembler, il décrocha le combiné.

—*Quiero poner una conferencia a Mérida. Si. Mérida.*

Sara haussa les sourcils. Elle admirait son aisance. Elle s'assit près de lui, comme si elle avait besoin de protection. Il lui sourit.

—J'ai suivi un cours de langue accéléré avant notre départ : à votre avis, je m'en sors comment ? .

—Je suis terriblement impressionnée, répondit-elle en lui rendant son sourire. Surtout que je n'ai pas réussi à apprendre trois mots !

L'attente fut longue. Puis, soudain, Tim se raidit.

—Hôte ! Mérida ? *Quiero hablar con el Señor Knight, per favor.*

*Si. Su hermano.*

Il se tourna vers Sara.

—Ils sont partis le chercher...

Côte à côte, ils restaient silencieux; Sara évaluait l'appréhension de Tim à la façon dont il étreignait sa main. Sa gorge était sèche ; elle se surprit à retenir son souffle. Il n'y avait pourtant aucune raison d'être effrayée par le frère de Tim. Elle devait surmonter cette angoisse stupide.

—Jason ? demanda à nouveau Tim. Comment cela se passe-t-il pour toi ?

La liaison n'était pas excellente. La voix qui répondait à l'autre bout de la ligne n'était qu'un murmure.

—J'ai une surprise pour toi, reprit Tim. Un événement que tu devrais deviner : n'ai-je pas l'air d'être merveilleusement heureux ? Je viens de me marier !

Le silence qui suivit fut presque palpable. Tim laissa s'écouler quelques secondes.

—Je ne peux pas l'expliquer maintenant, Jason. Il faudra attendre ton retour. Nous sommes à Mexico, dans un petit hôtel. Nous prenons, le train de huit pour Vera Cruz dans quelques minutes. Qui ? Mais Sara, bien sûr ! Sara Tildesley. Elle est là, près de moi : veux-tu lui dire un mot ? Jason... Jason !

Il se tourna vers Sara avec un haussement d'épaules.

—Nous avons dû être coupés.

Il reposa le combiné.

—Ça n'a pas d'importance ; il aura tout le temps de vous présenter ses vœux lorsque nous le verrons, mardi prochain.

—Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Sara d'une pauvre petite voix.

Tim haussa à nouveau les épaules.

—Rien, en fait... Allons à la gare : nous avons juste le temps d'attraper notre train.

## *Chapitre 3*

—C'est joliment confortable !

Tim sautait allègrement sur le matelas tandis que le train pullman prenait de la vitesse. Ils venaient de quitter la gare de Buenavista.

—Vous savez, Sara, je pense que ça a été une trouvaille de voyager par le train. Votre beau-père n'aura jamais l'idée de vous chercher là-dedans.

Sara se laissa glisser près de lui avec un soupir de soulagement. Le bruit régulier des roues sur les rails la rassurait. Mexico disparaissait dans la brume du soir.

—C'est merveilleux de partir de plus en plus loin de Ralph et... de tout...

Elle se mordit la lèvre. Maintenant qu'elle était mariée, Ralph ne pouvait plus menacer sa vie. Le cauchemar des deux jours précédents s'estompait lentement.

—Peut-être rirons-nous de tout cela, un jour. La saga de Sara et du gros Mexicain ! Pauvre vieux Carlos : il était finalement pathétique. Mais Ralph était...

Un frisson la parcourut à l'évocation de ses souvenirs. Tim la serra contre lui.

—Vous sentez-vous en sécurité, maintenant ? Me faites-vous confiance ?

Elle mit sa main dans la sienne pour dire d'un ton solennel :

—Je vous fais confiance.

—Nous réussirons, promit-il. Nous montrerons à Jason... Vous voyez comme il m'a appris à avoir besoin de son approbation ! Mais

je n'ai pas l'intention de le laisser intervenir dans nos affaires ! C'est notre lune de miel, et je ne me soucie pas de savoir s'il approuve, du moment que vous m'aimez juste un petit peu...

Elle leva les yeux vers lui. Et soudain, elle oublia ses propres sentiments pour ne plus voir que les siens: l'espoir, le doute, l'impatience... D'un geste irraisonné, elle se jeta à son cou !

—Oh ! Tim, dit-elle d'une voix altérée, vous êtes merveilleux ! Je vous aime mieux que « bien ». Je vous aime, Tim. Je vous aime vraiment !

Il eut l'air tellement ébranlé que, pendant un instant, elle crut qu'il allait pleurer.

—Vous semblez fatiguée, réussit-il enfin à dire. Je ne vais pas vous presser, mais il faut que nous célébrions cet événement : il nous faut une bouteille de vin pour le dîner !

Il fit claquer sa langue contre son palais.

—Que préférez-vous, un repas léger ou un repas complet ?

—Juste un repas léger : j'ai plus soif que faim...

Il se leva.

—Je vais voir ce que je peux trouver.

A la porte du compartiment, il se tourna vers elle pour lui sourire très tendrement.

—Attendez-moi...

Il disparut derrière la porte qui se referma. Sara se mit debout pour regarder par la fenêtre. Elle commençait presque à se sentir heureuse. Elle savait qu'elle avait eu une chance inouïe. Sans Tim, sa situation aurait été sans issue. Seule dans un pays étranger dont elle ne parlait pas la langue, seule sans argent, elle n'aurait pu s'échapper.

Un certain malaise demeurerait pourtant. Il avait été si bon de l'épouser, alors qu'elle se savait trop jeune pour se marier. Elle espérait simplement que, comme dans les contes des vieilles femmes, l'amour viendrait après le mariage. Même si Tim n'était pas pour elle ce Prince Charmant dont rêve toute jeune fille, elle le rendrait heureux : c'était le plus important à ses yeux. Quand elle avait menti, elle avait été heureuse du bonheur que son mensonge

avait procuré.

La lumière avait baissé. Le train continuait à fendre l'obscurité. Elle se détourna de la fenêtre pour ouvrir son sac à main. En sortant son peigne et sa trousse de maquillage, elle aperçut l'enveloppe en plastique bleu qui contenait son passeport et ses autres papiers. Son certificat de mariage, flambant neuf, était là aussi. Elle le sortit pour le relire encore une fois. Timothy Knight et Sara Tildesley : elle soupira en les remettant dans la pochette.

Il faisait très chaud, dans le compartiment. De toute évidence, le train n'avait pas l'air conditionné. Et Tim qui ne revenait pas. Cette solitude l'effrayait à nouveau.

Le train roulait à très vive allure, tanguant légèrement. Puis, soudain, le tangage s'intensifia jusqu'à devenir terrifiant. Le cahotement la précipita contre une paroi.

Elle tomba à terre. La tête lui tournait, assourdie par l'insupportable crissement du métal contre le métal. Puis, dans le déchirement d'un bruit apocalyptique et la violence d'un choc effroyable, tout cessa.

Dans le calme et le silence inquiétant qui suivit, elle perçut un hurlement étouffé. Elle ne sut pas que ce cri était sorti de sa gorge. Une masse énorme descendait vers elle : elle ferma les yeux et perdit connaissance.

Le temps cessa d'exister pour Sara. Des réveils hébétés succédaient à des plongeons dans le néant. Des voix faisaient des bruits qui n'avaient pas de sens. Des lumières défilaient derrière ses paupières closes. Parfois, elle percevait une pulsation ou un battement dans sa tête ; à d'autres moments, celle-ci semblait un bloc solide qui n'aurait pas fait partie de son corps.

Enfin, elle se réveilla complètement. Un joli visage au teint foncé lui souriait de toutes ses dents bien blanches. Une voix douce marmonna :

—*Muy bien ?*

« *Bien* » doit vouloir dire bien, pensa-t-elle vaguement.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, la fois suivante, elle prit conscience de ce qui l'entourait. Elle était étendue dans un lit placé au centre d'une

petite chambre aux murs crème ; le soleil se glissait entre les rideaux bleus. Une infirmière était assise près du lit. La mémoire lui revint, douloureuse : le train, le noir chaos, Tim ! Mon Dieu ! Tim !

—Mon mari ! Est-ce qu'il va bien ? murmura-t-elle.

—Mari ? répéta l'infirmière en se penchant vers elle, le front plissé.

—Oui... mari. Mon mari !

Comment cela se disait-il en espagnol ? Avec effort, elle montra son alliance.

—Mari !

Le visage de la jeune infirmière s'éclaira :

—*Ah, si, si, mari, su marido.*

Elle se leva, sourit encore en désignant la porte. Les mots qu'elle ajouta restèrent incompréhensibles.

Sara ferma les yeux. Tim était sain et sauf ; il fallait qu'il le fût. L'infirmière était partie le chercher. Elle sombra de nouveau dans le sommeil. Il lui sembla qu'un court instant seulement s'était écoulé avant qu'un bras vint doucement la secouer.

—*Señora Knight, señora, su marido esta acquia.*

Une nouvelle infirmière se tenait à côté du lit. C'était une femme plus âgée. Sara la regarda avec désespoir : pourquoi ne pouvait-elle la comprendre ? Elle leva les mains en signe d'impuissance.

—Ah !... *Entiendo...* Je parle *inglés*. Votre mari, *el señor Knight*, il attend.

Elle agita sa main vigoureuse en direction de la porte.

—Vous le voyez... *Si* ?

—Oh, oui, oui ! S'il vous plaît ! soupira Sara avec ferveur.

La sœur — car ce devait être une religieuse — se dirigea vers la porte.

La sœur traversa la chambre dans l'autre sens. Sara la suivit des yeux car elle ne pouvait bouger la tête sans douleur. Il lui sembla apercevoir la haute silhouette de Tim derrière elle.

—Votre mari, sourit la sœur en s'écartant.

—Tim, murmura Sara dans un souffle. Oh, Tim ! Vous êtes là.

Le sourire se figea sur ses lèvres. Dans le silence qui suivit ses paroles, elle entendit la porte se refermer sur la religieuse. Saisie d'un terrifiant pressentiment, Sara fit l'effort de lever les yeux. Elle découvrit le visage dur et sombre de Jason Knight !

—Tim ! hasarda-t-elle.

Les étranges yeux étaient fixés sur son visage. Elle sentit la terreur monter en elle.

—S'il vous plaît... tenta-t-elle de dire.

D'une voix blanche qui n'avait plus rien d'humain, il annonça la terrible nouvelle :

—Tim est mort... Que ressent la responsable ?

—Non ! s'étrangla-t-elle.

—Si ! confirma la voix âpre et accusatrice. Tim est mort, et vous êtes vivante !

Sara vécut des jours si sombres, si misérables, qu'il n'y avait jamais de lumière au bout du tunnel. Elle savait vaguement que tous étaient gentils, mais, la plupart du temps, elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient. Tout lui était égal ! Pour les tests comme pour les examens, elle n'avait montré aucun intérêt.

Ils ne pouvaient la faire manger. Peut-être, si elle s'abstenait complètement de se nourrir, réussirait-elle à mourir. Disparaître doucement dans le néant lui semblait la meilleure solution.

Puis, un soir, quand l'infirmière eut remporté le plateau auquel elle n'avait pas touché, une voix anglaise retentit.

—Bonjour, Sara.

Surprise, elle ouvrit les yeux. Une grande jeune femme en blouse blanche était là. Elle la considérait en souriant. Elle avait des cheveux roux et des taches de rousseur.

—Alors, allez-vous vous décider à rester parmi nous ? s'enquit-elle avec entrain. D'après ce que j'ai entendu, il n'est que temps !

Le plaisir d'entendre une voix anglaise ne fut pas suffisant pour lui donner le désir de revenir à la vie. Elle voulait mourir : elle referma les yeux et tourna la tête.

—Allons, voyons ! l'exhorta la voix. Rien n'est aussi dramatique qu'on l'imagine.

Comment osait-elle être aussi gaie ? Elle ne savait certainement pas ! D'ailleurs, comment aurait-elle su ? Pour la première fois, Sara ressentit de la colère.

—Ne pouvez-vous me laisser seule ? demanda-t-elle d'une voix étouffée par l'oreiller.

—Voilà qui est mieux ! Si vous vous mettiez encore plus en colère, ce serait parfait !

A contrecœur, Sara sortit sa tête de l'oreiller et considéra sa visiteuse qui s'installait le plus tranquillement du monde.

—Je suis Mary Mac Nab, docteur Mary Mac Nab, mais pas docteur en médecine. Je fais des recherches en biologie. Je suis ici pour un projet spécial, mais ils m'ont demandé de les aider. Ils pensent qu'une compatriote pourrait être plus efficace.

Elle grimaça avant d'ajouter :

—Si vous acceptez une Ecossaise comme compatriote ? Alors, Sara, que se passe-t-il ? Votre refus de manger ne va rien arranger. Au contraire ! Ils m'ont dit que, physiquement, vous n'avez plus rien. Il n'y a aucune raison pour que vous ne quittiez pas l'hôpital dans un jour ou deux, si vous réagissez.

Sara ouvrit de grands yeux.

—M'en aller ! Mais je ne peux pas ! Je n'ai nulle part où aller !

Les yeux bruns et lumineux rencontrèrent ceux de la jeune fille.

—Nous y reviendrons plus tard. Voyons, Sara, y a-t-il quelque chose dont vous vouliez parler ? Quelque chose que vous voudriez demander ? On m'a raconté votre histoire. Je sais que vous avez perdu votre mari dans cet accident de chemin de fer. J'imagine parfaitement ce que vous ressentez : un accident d'avion m'a apporté la même épreuve !

Le Dr Mac Nab regardait par la fenêtre.

—C'est l'enfer pendant un moment...

Puis elle se retourna.

—Vous pouvez ne pas me croire pour l'instant, mon petit, mais la vie vaut vraiment d'être vécue.

Contre sa volonté, Sara commençait à ressentir un léger intérêt. Ces mots simples et courants la tiraient de son apathie.



—Vous avez reçu un grand choc, continua le Dr Mac Nab, qui s'est aggravé de la méprise faite à propos de votre beau-frère. Les noms étaient les mêmes, l'employé de la réception a mal compris. Ce fut très douloureux pour vous, et cela n'aurait pas dû être. Ils s'en excusent. M. Knight en est lui-même désolé, j'en suis sûre. Il a souvent téléphoné ; ils ont pensé qu'il était préférable de lui interdire les visites, jusqu'à ce que vous vous sentiez capable de lui parler.

Sara eut un geste de recul.

—Je ne veux pas le voir ! Il me hait ! Il me reproche ce qui est arrivé à Tim !

Le visage bienveillant eut l'air choqué.

—Oh, non ! Je suis certaine que vous vous trompez. C'est le pire accident de chemin depuis des années. Vous auriez tout aussi bien pu être tuée ! Vous avez été l'une des rares personnes à avoir de la chance !

—Moi, de la chance ? demanda Sara d'une voix blanche.

La doctoresse aux cheveux roux lui prit la main.

—Je vous promets que vous le croirez un jour, dit-elle. Voyez, je vous donne mon adresse à Edimbourg. Dans un an jour pour jour, venez me dire que j'avais raison !

Elle griffonna rapidement une adresse qu'elle laissa sur la table de chevet. Elle se leva.

—M. Knight attend. Puis-je lui demander d'entrer ?

—Il est là ? Renvoyez-le ! S'il vous plaît... Il me fait peur, admit-elle, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

Le Dr Mac Nab se rassit.

—Je pense que cela pourrait en partie expliquer votre trouble. Pour avoir rencontré M. Knight, je dois admettre qu'il est plutôt sévère. Mais vous ne devez pas vous laisser écraser par les gens ! Vous êtes un être humain à part entière, qui a beaucoup d'atouts dans son jeu. Jolie comme vous êtes, vous n'avez vraiment pas besoin de vous inquiéter de l'opinion des autres !

Une lueur amusée traversa son regard.

—Surtout lorsqu'il s'agit d'hommes, ajouta-t-elle. N'oubliez pas

que vous avez besoin de tenir votre place. Ne laissez pas M. Knight vous malmener.

En regardant ce visage, Sara eut la sensation d'apercevoir la lumière au bout du tunnel. C'était extraordinaire ! C'était comme si, soudain, la vie lui revenait. « Je suis moi-même », pensa-t-elle. Ces mots agirent sur elle comme les bulles d'un verre de Champagne.

Elle reconnaissait que, toute sa vie, elle s'en était remise aux autres. A l'école, pendant les voyages avec Ralph, même quand Tim était entré dans sa vie et l'avait prise en charge. Elle n'avait jamais pris de décision elle-même.

Elle se redressa dans le lit. Pour la première fois, elle se rendit compte qu'elle ne souffrait pas lorsqu'elle bougeait.

—Vous avez raison, reconnut-elle..Vous avez raison pour tout ! Merci d'être venue me voir... Et faites entrer mon beau-frère, s'il vous plaît.

Dès que Jason Knight pénétra dans la salle, les conversations cessèrent. Les yeux de toutes les femmes se tournèrent vers cet homme grand, aux larges épaules, qui arborait une virile nonchalance. Il était vêtu d'un très sobre pantalon sombre et d'une chemise blanche. Il portait même une cravate. Cet homme était odieusement conscient de son charme lorsqu'il balaya lentement la chambre de son regard.

Les malades et leurs visiteurs baissèrent les yeux ; ils reprirent leurs conversations avec une vivacité accrue. Sara attendait qu'il s'approchât de son lit, en essayant de maîtriser la tension qui étreignait tout son corps. La jolie infirmière avança la chaise que le Dr Mac Nab avait remise contre le mur. Elle se retira, tandis qu'il s'installait en tournant vers Sara un visage glacé.

—On m'a dit que vous vous étiez assise dans votre lit, aujourd'hui ?

—C'est exact.

Elle se força à le regarder dans les yeux; elle eut l'impression de descendre dans un puits profond. Elle se raccrocha désespérément à ce que le Dr Mac Nab lui avait dit : « *Vous ne devez pas vous laisser écraser !* »

—C'est très gentil à vous de venir me voir, réussit-elle à ajouter.

La bouche de l'homme eut un rictus.

—Je suis sûr que vous n'en pensez pas un mot. Vous devriez savoir, que la gentillesse n'est pas l'une de mes faiblesses, en ce qui vous concerne.

Il détourna son regard, comme s'il ne pouvait plus supporter la vue de Sara.

—Franchement, rien ne me plairait plus que de me désintéresser complètement de votre sort, mais je me rends compte que c'est impossible. Vous avez épousé mon frère, ce qui sous-entend que j'ai une responsabilité envers vous, que cela me plaise ou non ! J'ai bien l'intention de me décharger le plus vite possible de cette responsabilité afin que vous sortiez définitivement de ma vie.

Elle réussit à garder les yeux sur lui. Elle pensa que ce serait plus facile, si elle pouvait l'imaginer comme un étranger : un directeur de banque ou un homme de loi. Un avocat conseil, peut-être ? Oui, c'était ça ! Un homme dont elle n'aurait à attendre aucune compréhension, aucune sympathie, aucune gentillesse. Un homme qui tiendrait pour acquise sa culpabilité.

—Oui, dit-elle d'une voix atone. Je connais ce souhait.

Son regard revint rapidement vers elle ; ses sourcils bruns se levèrent une fraction de seconde.

—Alors, j'en arrive au vif du sujet. Il sera peut-être inutile de nous rencontrer à nouveau, ce qui, j'en suis sûr, sera préférable pour nous deux.

—Cela me convient parfaitement !

Il sortit une carte de son portefeuille.

—Voici mon adresse en Angleterre. Jusqu'à ce que je rentre et consulte mon notaire, je n'aurai pas la moindre idée de la situation légale.

—La situation légale ?

Il fit la moue.

—Ne perdez pas votre temps à prétendre que cette pensée n'a pas effleuré votre petit cerveau cupide, dit-il avec mépris. Mais j'ai peur de ne pouvoir satisfaire votre curiosité en ce moment. J'ignore même si Tim a laissé ses dernières volontés. En tant que veuve,

j'imagine que vous voulez faire valoir vos droits sur sa fortune.

—Je ne sais rien de ses volontés... Ni de ces choses que vous évoquez... dit-elle d'une voix éteinte.

—Non ? Vous me surprenez ! Mais si vous, vous ne savez pas, je suis sûr qu'aucun détail n'aura échappé à votre beau-père, continuait-il en ignorant son sursaut. Je vous suggère de m'accorder trois semaines à partir d'aujourd'hui. Votre beau-père pourra alors prendre contact avec mon notaire, qui lui donnera toutes les informations qu'il souhaitera.

Il se leva.

—J'espère que vous serez bientôt rétablie, ajouta-t-il avec indifférence, en s'éloignant.

—S'il vous plaît !... S'il vous plaît, ne partez pas.

L'esprit de Sara tournait dans le vide; les mots sortaient sans qu'elle se rendît compte que cet homme était tout ce qui la reliait à une situation à laquelle elle ne voulait plus penser. Il se retourna.

—Je ne crois pas qu'il y ait autre chose à dire.

—J'ai besoin d'argent...

—Je pensais bien que cela arriverait ! Mais vous n'aurez pas un centime avant que les biens de mon frère aient été évalués. Vous devez vous en remettre à votre beau-père, pour l'instant !

Par un terrible effort, elle se ressaisit.

—Il est évident que vous me haïssez, dit-elle, mais vous êtes le frère de Tim. Je ne pense pas que vous seriez homme à laisser une jeune femme toute seule dans un pays étranger, sans amis, sans parents, sans argent. D'autant moins que je ne parle pas la langue du pays !

—Est-ce la vérité ?

—Oui.

Pendant ce qui lui sembla durer des heures, il étudia son visage.

—Des yeux pareils à des violettes mouillées de rosée, observa-t-il d'un ton sec. Est-ce de cette façon que vous avez regardé mon frère pour le pousser à vous épouser ? Je ne doute pas que vous puissiez laisser couler vos larmes à la demande, en bonne petite actrice !

« Ne le laisse pas t'écraser », pensa-t-elle avec désespoir.

—Devez-vous vraiment être aussi brutal avec moi ? demanda-t-elle à voix basse.

—Je reviens des funérailles de Tim !

Sara enfouit son visage dans ses mains pour sangloter.

Ses larmes ne cessèrent pas tout de suite. Sara n'avait pas pleuré depuis la mort de Tim. Rien ne pouvait l'arrêter. Elle était étendue sur son lit, le visage contre l'oreiller. Son corps tout entier se soulevait, convulsé par les sanglots.

Lorsque enfin le tumulte se calma en elle, elle sentit le bras de la religieuse qui la maintenait fermement. Elle lui fit boire un calmant.

—Vous avez pleuré, vous serez mieux, maintenant.

—Mon... M. Knight est parti ?

—Si. Il a dit qu'il reviendrait demain.

Pour la blesser et la tourmenter encore ? Cela n'aurait-il jamais de fin ?

Avant de s'endormir, cette nuit-là, Sara but un bol de soupe chaude. Les infirmières furent ravies de la voir manger à nouveau. Elle-même fut surprise de trouver cette soupe délicieuse. Le lendemain matin, elle dégusta son petit déjeuner avec un égal plaisir. Ensuite, pour la première fois, elle marcha pour se rendre à la salle de bains.

Peu de temps après, elle reçut le spécialiste. Il arriva entouré de ses assistants.

—Comment vous sentez-vous, aujourd'hui ? demanda-t-il dans un anglais très correct.

—Mieux, beaucoup mieux...

Sara était surprise de découvrir à quel point c'était vrai. La veille, elle avait subi un grave traumatisme, mais il semblait lui avoir donné une nouvelle volonté de vivre.

—*Muy bien*. Puis-je examiner ces ecchymoses, maintenant ?

L'examen terminé, il y eut un échange de propos avec la religieuse. Les mots « *el señor Knight* » lui semblèrent revenir fréquemment. Elle aurait aimé comprendre ce qu'ils disaient.

Le spécialiste se tourna vers elle.

—Vous avez eu de la chance. Il n'y a rien de grave ! Nous n'avons pas besoin de vous garder plus longtemps.

Sara lut la sympathie dans les tristes yeux bruns. Il savait, pour Tim, mais elle n'avait aucune raison de lui expliquer qu'elle n'avait plus de vie normale vers laquelle se retourner.

—La sœur m'a dit que votre beau-frère est en rapport avec l'hôpital et que, désormais, c'est lui qui veillera sur vous. Dans ce cas, il n'y a aucune raison pour que vous ne puissiez quitter l'hôpital dès demain.

Jason Knight fit son apparition un peu plus tard, alors que Sara était assise au bord de son lit. Il tira une chaise.

—Nous allons, je suppose, reprendre notre conversation au point où nous l'avons laissée ?

—Très bien, répondit-elle froidement. Mais je ne me rappelle pas où nous en étions restés.

—Vous étiez en train de me dire, d'une façon très touchante, que vous étiez seule au monde, sans foyer et sans un sou. Mon cœur était supposé fondre de pitié !

—Pas du tout ! Je n'attendais aucune pitié de votre part !

—C'est parfait, grinça-t-il. Qu'attendiez-vous donc exactement ?

Sara baissa les yeux vers ses mains qui reposaient sur la robe de chambre qu'on lui avait prêtée. Elle fut contente de voir qu'elles ne tremblaient pas.

—J'attends le traitement que vous réserveriez à toute personne de votre famille se trouvant seule, sans ressources, dans un pays étranger.

—C'est-à-dire ? demanda-t-il toujours impassible.

—Il me répugne de vous demander quoi que ce soit. S'il y avait quelqu'un d'autre vers qui je puisse me tourner, je le ferais. Mais je n'ai plus personne.

Ils se regardèrent longuement avec hostilité.

—Où est votre beau-père ?

—Je ne sais pas ! Pas plus que je ne sais où il allait quand il a quitté l'hôtel d'Acapulco. Je... Je ne le reverrai plus jamais !

—Jusqu'à ce que vous ayez amassé suffisamment d'argent,

ironisa-t-il.

—Je ne le reverrai plus jamais, répéta-t-elle d'une voix ferme. Comme je vous l'ai dit, je suis complètement seule. Si je pouvais regagner l'Angleterre, je trouverais peut-être quelqu'un pour m'aider. Mon ancien professeur...

Oui, pensa-t-elle avec une lueur d'espoir, Miss Glyn, l'aiderait à apprendre un métier. Elle avait désapprouvé le projet de Ralph, lorsqu'il lui avait fait quitter l'école, l'année du baccalauréat.

Sara avait tout juste dix-sept ans. Éblouie par la vie facile qui lui était promise, elle s'était désintéressée de l'examen. Ce ne serait pas facile de retourner à l'école pour demander de l'aide. Elle ferait n'importe quoi, plutôt que d'être la débitrice de Jason Knight.

—Si vous me prêtez de l'argent pour acheter quelques vêtements et payer mon voyage de retour, je vous promets de vous rembourser le plus vite possible.

Jason Knight la regardait à travers ses paupières mi-closes.

—Vous savez, en dépit de tout, vous m'intéressez. Je ne crois pas un mot de votre histoire. Je cours le risque uniquement parce que Tim vous a épousée... Pourtant, je n'aime pas que l'on se moque de moi : si vous et votre précieux beau-père essayez de me jouer un tour, vous vous retrouverez du côté des perdants !

Sara était comme clouée au sol par ce regard, comme si Jason l'avait maintenue de ses mains d'acier.

—Dois-je déduire que vous n'avez pas de vêtements avec vous ? demanda-t-il.

—Seulement ceux que... que je portais, dit-elle très bas.

Cela lui rappelait d'une façon insupportable ce que Tim disait : « Nous vous en achèterons de jolis à Vera Cruz. » Sa bouche commença de trembler.

—Oh ! Pour l'amour de Dieu, ne recommencez pas à pleurer ! dit le frère de Tim. Cela me rend malade !... Il semble que vous puissiez partir d'ici dès demain. Je vous apporterai quelques vêtements que je laisserai à la réception. Vous attendrez que je vienne. Quelle taille pour les chaussures ?

Elle le lui dit.

—Le reste, je crois pouvoir imaginer tout seul... J'ai malheureusement un très vif souvenir de vos charmes si généreusement dispensés à Acapulco.

La façon dont il la regarda en se levant lui donna le frisson. Elle aurait pu être une esclave vendue sur le marché de Rome, et lui, un patricien dédaigneux, la jaugeant.

Les vêtements neufs arrivèrent le lendemain matin. L'aimable religieuse, qui parlait un peu l'anglais, apporta les nombreux paquets aux couleurs chatoyantes.

—*El señor Knight*, il les a apportés. Il revient *a las diez de la mañana*. Vous mettez les vêtements, *si* ?

—*Las diez* ?

—Dix heures du matin. Vous vous dépêchez, *señora*. *El señor Knight* dit qu'il ne veut pas attendre.

Sara fit la moue. Elle se demandait si elle oserait le faire attendre pour lui prouver qu'elle ne le craignait pas, Mais le défier serait-il de quelque utilité ? Elle décida que non.

Elle soupira en commençant à défaire les emballages. Elle appréhendait de découvrir des vêtements en forme de sacs !

Le contenu des paquets lui causa une vive surprise. Rien ne pouvait être plus éloigné des sacs imaginés que l'exquise petite robe de coton blanc à la large ceinture de daim rouge foncé. Il y avait des sandales à hauts talons rouges et un sac assorti. Enveloppés dans du papier de soie, elle trouva un slip et un soutien-gorge blancs; une sélection de collants, une chemise de nuit de soie noire avec le déshabillé assorti. Il y avait aussi des mouchoirs brodés de rouge et de noir.

Les autres femmes de la chambre laissaient échapper des cris admiratifs à chaque nouvelle pièce sortie des paquets. Lorsque Sara fut habillée, elles la contemplèrent avec une fierté presque maternelle. Sara se demanda dans quelle mesure elles connaissaient son histoire. Pas beaucoup, vraisemblablement, car, les infirmières étaient trop occupées pour perdre leur temps en bavardages, et la différence de langage avait heureusement dressé une barrière entre elles.

Elle se coiffa. Ses cheveux avaient été lavés sans qu'elle y prît



garde. Ils sentaient vaguement l'antiseptique, mais elle n'allait pas laisser ce détail l'inquiéter. Cela ne dégraderait certainement pas l'image, que Jason Knight avait d'elle. L'abîme existant entre eux ne pouvait être plus grand. Sa trousse de maquillage était aussi dans son sac à main ; elle s'abstint pourtant de se maquiller. Elle était nette et propre, c'était tout ce que l'on pouvait attendre d'elle.

Elle espérait avec ferveur qu'il avait pu retenir une place dans l'avion du jour.. Il l'avait probablement fait. Son air particulier d'autorité avait dû balayer les difficultés. Cette autorité qui l'avait certainement transformé en grand frère insupportable. Elle ne s'étonnait plus que Tim eût ressenti un tel besoin de s'affirmer !

La sœur fit signe à Sara depuis la porte. D'un geste, elle salua ses compagnes de chambre. Elle essaya un maladroit «*Adios !*». Elle pensa, en voyant leurs sourires, qu'il y avait encore de braves gens, mais qu'elle-même allait rejoindre un individu qui. était tout, sauf gentil.

Il l'attendait derrière la porte. Pantalon et chemise bleus, il dominait de toute sa taille la sœur, qui était pourtant loin d'être petite. Elle riait de ce qu'il venait de dire; lui souriait. Ce sourire fit un choc à Sara : il donnait un air presque humain à cet homme ! Mais, lorsqu'il la vit, son sourire s'effaça.

—Vous êtes prête, Sara ?

L'air désinvolte avec lequel il prononça son prénom pour la première fois la fit tressaillir intérieurement. Une extraordinaire pensée lui traversa l'esprit: si seulement les choses s'étaient passées autrement... Elle repoussa aussitôt cette idée. Cet homme ne serait jamais son ami, même dans des millions d'années !

—Je suis tout à fait prête, dit-elle en se retournant pour remercier la sœur de sa gentillesse.

Elle aurait souhaité pouvoir lui laisser un cadeau pour la remercier de sa sollicitude. Elle remarqua alors que l'infirmière portait une grande boîte entourée d'un ruban de satin.

—*Muchas gracias*, les remercia-t-elle, rayonnante de joie. C'est très gentil.

Puis le visage reprit son sérieux, pour dire quelques mots en espagnol à Jason Knight.

—Qu'a-t-elle dit ? demanda Sara alors qu'ils marchaient dans le long couloir qui conduisait à la sortie.

Il la regarda bien en face, avec une insoutenable expression de dureté.

—Elle nous a exprimé sa sympathie pour la perte cruelle que nous avons subie. Elle a ajouté que Dieu guérit toutes les blessures...

Ils conservèrent un silence tendu jusqu'à la porte du bâtiment.

—Une voiture nous attend, dit-il, en la saisissant par le bras pour la mener à travers la cour.

Elle se demanda s'il connaissait sa force et s'il avait vraiment eu l'intention de lui faire mal. Grimaçant de douleur, elle eut l'impression d'être une prisonnière que l'on transférerait sous bonne garde.

Lorsqu'ils arrivèrent à la voiture, il la fit monter sans cérémonie, avant de s'installer auprès d'elle. Il dit au chauffeur quelques paroles qu'elle ne comprit pas. Il lui sembla seulement reconnaître le mot : *aeroporto*. Elle espéra qu'il n'allait pas la mettre ainsi dans un avion pour l'Angleterre. Si c'était la période la plus chaude au Mexique, il n'en était pas de même dans son pays. La légère robe de cotonnade blanche serait insuffisante pour le mois de février !

Elle jeta un coup d'œil au visage impassible de l'homme assis à son côté.

—Merci pour les vêtements, dit-elle, mais j'ai peur de ne pouvoir partir ainsi. Pour débarquer dans notre hiver, j'aurais préféré des habits plus chauds...

Il balaya sa réflexion d'un haussement d'épaules :

—Ce problème se règlera de lui-même, décida-t-il en se penchant pour s'adresser au chauffeur.

Sara n'insista pas. Elle ne s'étonnait pas qu'il ne prît pas son confort en considération; de toute façon, il n'était pas question qu'elle insistât. Elle pensait qu'il lui donnerait un peu d'argent avant de la mettre dans l'avion. Elle se rendrait dans le premier magasin venu, dès son arrivée. Elle espérait simplement qu'il ne neigerait ni ne gèlerait à Londres.

L'aéroport était immense, plein de bruit et de confusion. Bien qu'elle eût l'habitude des aéroports, elle ne s'était jamais préoccupée

des démarches. Ralph s'en chargeait ! Cette fois, c'était Jason Knight ! Elle le suivit sans poser de question, sans porter attention à ses initiatives. Elle en était certaine, il n'avait qu'une idée en tête : se débarrasser d'elle.

—Nous n'attendrons pas longtemps, dit-il. Voulez-vous une tasse de thé ?

—Non, merci, répondit Sara, alors qu'il se dirigeait vers la salle d'embarquement.

Elle refusa le siège qu'il lui désignait. Nerveuse et tendue, elle ne rêvait que de l'instant qui l'éloignerait de cet homme intimidant. Il était debout près d'elle, silencieux, suivant des yeux les mouvements de la foule anonyme. L'écho du haut-parleur leur parvint.

—Ah, nous partons ! Venez ! dit Jason Knight en lui ouvrant largement la porte d'embarquement.

Sara marqua un temps.

—Je n'ai pas d'argent du tout... lança-t-elle.

Une fois de l'autre côté de la barrière, elle serait seule. Il n'était pas possible de débarquer en Angleterre sans un sou. Lorsqu'elle était avec Ralph, elle n'avait jamais eu d'argent. Il lui donnait seulement de quoi s'offrir un café.

—Vous n'en aurez pas besoin pour l'instant, dit Jason Knight d'une voix impatiente. Venez ! Nous n'allons pas rester ici !

Ce fut alors qu'elle devina la vérité. Il n'avait jamais eu l'intention de la renvoyer seule !

Après avoir passé la barrière, ils descendirent une longue passerelle. Jason Knight était toujours là ; dans la foule des passagers, elle ne pouvait espérer lui échapper. D'ailleurs, sa main l'avait de nouveau agrippée; son bras commençait à lui faire mal, là où ses doigts s'enfonçaient.

—Où allons-nous ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Il la poussa sans répondre. Elle se laissa faire tout en haussant les épaules. Qu'aurait pu lui conseiller le Dr. Mac Nab. puisque, n'ayant toujours pas d'argent, elle demeurerait très vulnérable.

L'avion décolla sans qu'ils aient échangé d'autres paroles. La cabine était pleine. L'homme assis à côté d'elle était occupé à

examiner des papiers qu'il avait sortis de sa serviette.

—Suis-je autorisée, demanda-t-elle, à vous demander où vous m'emmenez ?

Il continua de parcourir ses papiers comme s'il cherchait un détail important. Ayant trouvé ce qui le préoccupait, il classa avec un soin exagéré ses feuilles. Il n'avait pas daigné se tourner vers elle.

—Certainement, dit-il enfin. Nous volons vers le Yucatan, Vers Cancan Island. Au cas où vous ne le sauriez pas, c'est l'une des stations balnéaires les plus récentes. J'y ai du travail. J'y allais lorsque mon voyage dut... être différé !

—Je croyais rentrer en Angleterre, dit-elle dans un souffle.

—Je n'ai jamais rien dit de tel !

Il eut un sourire sarcastique.

—J'ai l'intention de vous garder avec moi. Je veux avoir un œil sur vous jusqu'à mon retour en Angleterre. Car, je le suppose, votre beau père vous a déjà arrangé un rendez-vous !

—Je vous l'ai déjà dit ! Je ne le reverrai plus... Jamais !

—Je ne vous crois pas, dit-il sur le ton de la conversation.

Par un terrible effort de volonté, elle se retint de le frapper, comme elle l'avait fait à Acapulco. Personne d'autre au monde n'avait réussi à la plonger dans une pareille colère. Il lui fallut plusieurs minutes pour retrouver son contrôle.

—Il me semble que vous auriez dû me prévenir !

—Vous, auriez versé des larmes, fait une crise d'hystérie : d'une façon très convaincante, j'en suis certain. Vous excellez dans cet art !

—Je pense, dit-elle, le souffle court, que vous êtes l'homme le plus haïssable et le plus méprisable que j'aie jamais connu !

—Vraiment ? Mais excusez-moi si je travaille pendant le vol ; votre conversation m'ennuie.

Il fouilla dans sa serviette pour en sortir un magazine illustré.

—Pour vous distraire !

## *Chapitre 4*

L'hôtel de Cancun Island fut une surprise pour Sara. Elle s'était attendu à un immense gratte-ciel blanc, avec vue sur la mer, comme à Acapulco. Celui-ci ressemblait à un immeuble d'affaires, au centre d'une cité moderne.

Le hall était meublé de cuir confortable. Mais pas de marbre blanc ni de fontaines jaillissantes. Pas de vacanciers en bikini ; seulement des hommes discutant sérieusement.

—Voici Ciudad de Cacûn, dit Jason alors qu'ils entraient. Ici, les architectes ont construit des appartements et des bureaux modernes. D'après ce que j'ai entendu dire, il doit être assez difficile de gérer un endroit pareil.

—Vous n'êtes jamais venu avant ?

—Je sais seulement que l'on m'a promis de gros contrats pour ma société. J'ai rendez-vous avec l'un des promoteurs dans l'après-midi : beaucoup de choses dépendent de cette entrevue. Je vais être obligé de vous laisser.

—Ça ira, dit-elle, soulagée par cet abandon.

Après lui avoir jeté un regard soupçonneux, il alla chercher les clés. Ils prirent l'ascenseur pour gagner le second étage. Sara détailla la petite chambre simplement meublée. Le lit pour deux personnes était recouvert d'un couvre-lit décoré de dessins mayas. La chambre semblait propre et confortable. Par la fenêtre, elle apercevait la rue. Dans la chaleur de ce début d'après-midi, elle était assoupie. Un gros chien était étendu dans l'ombre relative d'un porche.

—J'ai peur que le standing de cet hôtel, remarqua Jason d'un ton

ironique, ne soit pas celui du Plaza Internationale. J'espère que Madame sera malgré tout convenablement installée. Le ventilateur remplace l'air conditionné.

Quand il le brancha, une brise légère envahit la chambre.

—Parfait : j'ai si chaud...

Vaincue par la fatigue, elle s'étendit sur le lit. Les heures écoulées depuis son départ de l'hôtel n'avaient été ni calmes ni tranquilles.

—J'aimerais dormir un peu, si cela ne vous dérange pas.

Il haussa les épaules.

—Comme vous voulez; mais n'aimeriez-vous pas déjeuner ?

—Non, merci.

Elle se laissa aller sur l'oreiller. Ses paupières étaient si lourdes qu'elle pouvait à peine garder les yeux ouverts. Elle souhaitait qu'il partit, afin de pouvoir glisser dans l'oubli.

Il hésitait. Son regard glissait sur la robe de coton qui couvrait son corps mince.

—Vous allez vous déshydrater, dit-il avec plus de brusquerie que d'ironie. Vous n'avez rien pris, depuis ce café dans l'avion. Je vais vous apporter une bouteille de quelque chose.

Elle dormait presque lorsqu'il revint.

—Buvez, déclara-t-il en lui tendant un verre.

Elle fit un effort pour s'asseoir, prit le verre et renversa un peu de liquide sur sa robe.

—Donnez-moi ça, ordonna Jason.

Il lui prit le verre et lui glissa une main derrière la nuque. La chaleur de cette main lui procura la plus extraordinaire sensation imaginable. Sa peau frissonna sous la pression de ses doigts. Dans son état d'extrême fatigue, c'était un étrange magnétisme qui passait du corps de Jason dans le sien.

C'était son ennemi ! Elle ne l'oubliait pas : son contact aurait dû lui faire horreur. Pourtant, lorsque, après lui avoir fait boire sa limonade, il enleva sa main, elle eut envie de pleurer.

La bouche de l'homme qui la dominait semblait presque aimable. Si seulement il avait bien voulu la traiter comme un être humain !

Tout aurait alors été si facile à supporter. Peut-être qu'avec du temps et de la patience, il finirait par la considérer d'une façon plus raisonnable.

—Jason, murmura-t-elle... Ne pourrions-nous être amis ?

A travers les larmes qui brouillaient sa vue, elle parvint à voir son brutal changement d'expression.

—Mais quelle sorte de femme êtes-vous donc !

Il sortit en claquant violemment la porte derrière lui, Sara enfouit sa tête dans l'oreiller. Il n'était décidément pas près de lui pardonner. C'était monstrueux de la rendre responsable de la mort de Tim. Elle devait pourtant en prendre son parti. Tant qu'il ne lui aurait pas rendu sa liberté en Angleterre, il en serait ainsi.

Elle était trop fatiguée pour avoir la force de s'inquiéter. Ses yeux se fermèrent ; elle sombra dans le sommeil.

Lorsqu'elle se réveilla, elle avait l'esprit clair et se sentait beaucoup mieux. Le ventilateur tournait toujours au plafond, sans parvenir à chasser la chaleur. Il était presque six heures.

En se levant, elle découvrit son image dans un miroir. Sa robe blanche n'était plus présentable. Dans un soudain jaillissement de colère, elle décida que Jason Knight n'aurait qu'à lui en acheter une autre. S'il voulait sortir avec elle, pour ne pas la perdre de vue, il devrait payer ce prix !

La chaleur qui l'accablait lui donna l'envie de prendre une douche. Elle ignorait, hélas, où pouvait se trouver la salle de bains. Il lui faudrait se contenter du lavabo.

Elle enleva sa robe pour se passer de l'eau froide sur le visage et sur les bras. Elle étala le vêtement défraîchi sur le lit, dans l'espoir de le défriper un peu. Elle s'assit devant la glace pour se coiffer. Pour la première fois depuis longtemps, elle examina son reflet avec attention : elle pensa qu'elle avait l'air d'une épave.

Elle avait faim, aussi. Elle ne savait comment se procurer à manger et, après son refus, Jason Knight risquait de la laisser attendre jusqu'à l'heure du dîner. Dîner qui, dans ce pays, pouvait intervenir très tardivement.

Elle décida en attendant d'essayer de retrouver un visage humain. Elle sortit sa boîte de maquillage. Elle commença par redonner un

peu de forme à ses cheveux, bien qu'elle sût qu'ils ne retrouveraient pas bonne apparence sans un passage chez le coiffeur. Elle vaporisa un peu d'eau de toilette pour dissimuler l'odeur d'antiseptique.

Son bronzage avait pâli, durant son séjour à l'hôpital. Sa peau, probablement sous l'effet du choc qu'elle avait subi, avait perdu de son élasticité. Elle pouvait seulement essayer de remédier à l'aspect de son visage, Elle mit de la crème sur ses joues. Elle renonça au rouge pour ne s'accorder qu'une touche d'ombre à paupières et un peu de mascara sur les longs cils qui ombrageaient ses grands yeux violets.

—Tu as l'air d'un fantôme, dit-elle à haute voix avec un air de dégoût.

—Ou d'une sirène, dit la voix sèche de Jason Knight, de l'autre côté de la pièce.

Elle sursauta. Il était debout sur le pas de la porte, appuyé nonchalamment contre le chambranle. Il la regardait sans le moindre sourire. Depuis combien de temps était-il là ? Le ronronnement du ventilateur avait masqué le bruit de son arrivée.

Sa tenue déshabillée la mettait très mal à l'aise. Son cœur cognait à tout rompre dans sa poitrine.

—Vous auriez, au moins pu frapper ! s'exclama-t-elle, en se saisissant de sa robe.

—Je n'ai pas l'habitude de frapper à la porte de ma propre chambre, objecta-t-il calmement.

—Votre chambre ! s'étonna Sara.

Elle parcourut la pièce du regard, comme si elle craignait d'y découvrir un animal dangereux. Elle vit un petit tas de bagages appuyé contre le mur. Elle ne l'avait pas remarqué, alors qu'il devait être là depuis leur arrivée.

—Pourquoi êtes-vous ici ? reprit-il en la parodiant. Pourquoi avez-vous dormi dans mon lit ? C'est tout simple : il y a eu un petit problème à la réception.

Il ne souriait pas. La façon dont il observait la jeune femme communiqua à celle-ci un frisson de terreur. Si elle n'avait su combien il la haïssait, elle aurait eu vraiment peur.

—Peut-être pourriez-vous me conduire à ma chambre, alors ?



demanda-t-elle. Et pourrais-je avoir une robe ?

Il lui prit celle qu'elle tenait et la jeta sur le lit.

—Vous n'en aurez plus besoin. La vendeuse de Mexico l'avait choisie. Moi, je n'aurais pas eu l'idée de vous habiller d'une robe à la blancheur virginale !... Je suis sûr que vous vous sentirez plus à l'aise avec ça !

Il alla ramasser un sac resté près de la porte. Il en tira une robe de mousseline écarlate bordée de sequins étincelants.

—Ravissant, n'est-ce pas ?

Il secoua la robe en la tenant par les fragiles bretelles.

—J'ai dans l'idée que les hommes vont m'envier une femme aussi attirante. Pas un homme ne restera insensible, ma belle charmeuse...

Sara se blottit sur la chaise, en croisant les bras sur sa poitrine pour échapper à son regard.

—Je... Je ne veux pas venir avec vous. Ne puis-je manger ici pendant que vous dînez en ville ?

Il s'appuya contre la porte en laissant flotter un léger sourire sur ses lèvres. Il lui barrait le chemin, comme s'il s'attendait à la voir se sauver.

—Vous ne me refuserez certainement pas le plaisir de votre présence ! Je suis sûr que nous avons beaucoup de sujets de discussion en commun, maintenant que nous sommes de proches parents...

Des larmes de colère montèrent aux yeux de la blonde jeune fille.

—Pourquoi faut-il que vous soyez ainsi ! s'étouffa-t-elle. Pourquoi ne me renvoyez-vous pas en Angleterre ? Vous n'auriez plus à vous soucier de moi ! Quel plaisir pouvez-vous trouver à ce jeu du chat et de la souris ?

Les étranges yeux gris vert semblèrent s'assombrir. Il continua de l'observer, mais elle eut le sentiment que ce n'était pas elle qu'il voyait. Pour la première fois, elle lut sur son visage, non plus la colère, mais la douleur profonde. Il balaya cette impression d'un haussement d'épaules.

—Je pourrais me servir de vous comme d'une drogue, dit-il avec

indifférence. Une drogue qui ferait oublier la douleur !

L'angoisse l'envahit. Sa mémoire la reporta sur les bords de la piscine d'Acapulco, lorsqu'il avait pour la première fois critiqué son amitié pour Tim. Elle se rappela de quelle façon il la dominait de toute sa taille. Elle revit ses muscles puissants, sa poitrine bronzée. Cette fois-là, sa force avait eu raison d'elle. Dans cet hôtel, entourée de clients, elle courait plus de risques. Elle était seule avec lui dans une chambre : elle était à sa merci ! Une véritable terreur s'empara d'elle lorsque son regard glissa vers le lit !

Elle pensa qu'il lui fallait garder la tête froide. Avant tout, elle ne devait pas montrer combien il l'effrayait. Son premier mouvement l'avait poussée à le combattre de toutes ses forces. Elle l'avait vu, cela ne servait à rien. Ses misérables forces n'étaient d'aucun secours contre la puissance de ses muscles. Elle ne serait qu'un jouet entre ses mains !

Il était debout devant elle. Dans son imagination enfiévrée, le regard gris vert eut une lueur étrange. Cet homme la faisait penser à un grand chat sauvage, très calme en apparence, tous les sens en alerte, savourant une victoire qui ne pouvait lui échapper. Il s'approcha en tendant la robe écarlate.

Elle fixait avec horreur ce léger bout de mousseline qu'il avait décidé de lui faire porter.

—Je ne mettrai pas ça ! Je ne sortirai pas avec vous pour que l'on me prenne pour...

—Une courtisane ! dit-il avec un rire sans joie. Votre rencontre ne m'a guère apporté de satisfaction... C'est pourquoi vous porterez cette robe et viendrez avec moi !

Avant qu'elle n'eût compris son intention, il l'avait soulevée de sa chaise... La robe rouge passa sur sa tête, comme si elle avait été un cheval rétif auquel on mettait des œillères ! L'affolement s'empara d'elle et se gonfla de tout ce qu'elle avait supporté depuis des jours. Elle se débattit, agita bras et jambes en tous sens. Les plis rouge sombre lui emprisonnaient la tête, lui faisaient un bâillon.

L'horreur disparut aussi vite qu'elle était venue. Les genoux de Jason immobilisèrent ses jambes, pendant qu'il se saisissait des mains qui battaient l'air. Il les maintint de sa main gauche, tandis que la droite tirait sur la robe. Le visage retrouva la lumière du jour.

Comme elle avait cessé de se débattre, il la lâcha. Elle se retint au pied du lit. Elle était sans forces; elle avait l'impression de ne plus pouvoir tenir debout.

Il lissa la robe sur son corps. Ses mains entrèrent en contact avec la peau nue de son dos. Elle détourna la tête en se mordant les lèvres pour tenter de maîtriser les frissons qu'il éveillait dans tout son corps.

—Voilà.

Il recula enfin.

—Très joli ! Cancun est vraiment un endroit plein d'avenir. Beaucoup de petites boutiques se sont ouvertes pour attirer les touristes.

Il s'interrompit, alors qu'elle s'appuyait aux barreaux du lit.

—Que se passe-t-il ? Vous êtes souffrante ?

Il leva la main. Instinctivement, comme un petit animal effrayé, elle recula.

—Non... S'il vous plaît... Non... gémit-elle.

—Non, quoi ? demanda-t-il d'une voix rauque.

—Ne me faites pas de mal ! S'il vous plaît, non ! Je ne peux plus le supporter... Je vais...

—Vous faire du mal ?

La surprise que trahissait sa voix avait l'air sincère.

—Qu'est-ce qui a bien pu vous donner cette idée ? Je suis loin d'être un monstre ! J'ai un comportement parfaitement normal...

Dans le silence qui suivit, elle se força à lever la tête. Elle découvrit qu'il souriait d'un sourire sarcastique. De l'ironie, du mépris, mais pas un soupçon d'humour. Elle se consola en remarquant que ce n'était pas un sourire cruel. Elle poussa un soupir de soulagement

—Vous voyez, ajouta-t-il, vous n'avez pas besoin de commencer à avoir des regrets.

Elle se demanda de quels regrets il pouvait bien vouloir parler. Elle s'abstint de le lui demander, pour ne pas se couvrir à nouveau de ridicule.

—Venez, maintenant, dit-il vivement. Cessons ce mélodrame : je suis affamé, si vous ne l'êtes pas. Finissez de faire ce que vous aviez commencé avant mon arrivée. Je vais en profiter pour me changer !

Il posa l'un des légers sacs de voyage sur le lit. Il enleva la chemise de coton qu'il portait et dégrafa la ceinture de son pantalon qu'il laissa glisser jusqu'au sol.

Sara tomba lourdement sur sa chaise devant la glace. Elle détourna les yeux du spectacle de l'homme en maillot de bain. Consternée par l'effolement de son cœur, elle se dit qu'il était stupide de se laisser ainsi troubler par ce corps musclé et bronzé. Elle avait vu bien d'autres hommes dans cette tenue, sur les plages ensoleillées, sans jamais éprouver ce même trouble.

Elle saisit son tube de rouge à lèvres de ses doigts tremblants. En se penchant vers le miroir, elle découvrit l'image de Jason Knight. Elle parla pour créer une diversion.

—Avez-vous découvert où se situe ma chambre ? Je pourrais y aller dès maintenant...

Leurs yeux se rencontrèrent dans la glace ; elle était douloureusement consciente de la rougeur de ses joues.

—Non, dit-il, je n'y ai pas pensé : j'avais d'autres préoccupations avec mes affaires !

Elle vit ses yeux se rétrécir, tandis que sa bouche laissait apparaître un pli moqueur.

—Vous n'allez quand même pas prétendre que vous êtes gênée ! Je ne suis tout de même pas le premier homme que vous voyez !

—Et pourtant, si ! Mais comme de toute façon vous avez décidé de ne pas me croire, il en sera certainement de même cette fois-ci.

Il eut un sourire sinistre.

—Effectivement, je ne vous crois pas !

Il se désintéressa immédiatement du sujet.

—Dieu, qu'il fait chaud ! Je vais prendre une douche... Il y a une salle de bains un peu plus loin, au cas où vous ne l'auriez pas trouvée !

Il se saisit d'une serviette. Avant de franchir la porte, il s'arrêta.

—J' imagine que vous trouvez cet endroit un peu rustique ? Il a été

conçu pour des hommes d'affaires, non pour des touristes ! Lorsque j'ai réservé, j'ignorais que j'aurais une dame à distraire...

Il sortit en la laissant sur cette curieuse repartie. Elle resta assise sans bouger devant son miroir. Elle se regardait, de ses grands yeux effrayés dont le violet profond se retrouvait dans les cernes qui les soulignaient.

Jason Knight imaginait qu'elle était une... Comment appeler ça ? Une aventurière. Il la jugeait superficielle et pleine de l'expérience de la vie.

Elle comprenait aussi qu'il avait perdu quelqu'un de très proche. Parce qu'il la rendait responsable de la disparition d'un jeune frère tendrement aimé, il avait l'intention de lui faire payer sa douleur.

Elle essaya désespérément de mettre de l'ordre dans ses idées. Elle devait le convaincre de son erreur. Il fallait lui prouver que l'image qu'il avait d'elle était fausse. Il devrait admettre qu'elle était jeune, innocente et naïve ! De quelque façon que ce fût, il faudrait l'obliger à l'écouter. Pour cela, il était primordial qu'elle restât maîtresse d'elle-même. Plus de mélodrame ! Elle serait calme, réservée et raisonnable. Comme le Dr Mac Nab le lui avait recommandé, elle éviterait de se laisser faire. Elle réagirait !

Elle ajouta de la couleur sur ses joues, en prenant soin de remonter jusqu'à ses yeux pour dissimuler ses cernes. Lorsque Jason revint, elle était assise bien droite. Elle mettait la touche finale à sa coiffure.

Elle ne regarderait pas dans le miroir !

—Êtes-vous prête ? demanda-t-il.

Elle acquiesça, en conservant la même rigidité. Elle évita de trahir son émotion par le son de sa voix.

—Vous avez oublié d'agrafer votre robe, remarqua-t-il en arrivant derrière elle. Il y a une petite fermeture à glissière, ici. Ne bougez pas, je vais le faire !

Elle ne broncha pas lorsqu'elle sentit le contact de ses mains sur son dos.

—Voilà, c'est parfait...

Il y eut un silence, pendant lequel il ne bougea plus.

—Vraiment parfait... ajouta-t-il.

Sara retenait sa respiration. Le regard fixe, elle demeurait parfaitement immobile. Il pencha la tête. Sa bouche se glissa sous la masse des cheveux blonds. Ses lèvres étaient chaudes et douces. Lorsqu'elles glissèrent sur sa peau, Sara sentit avec horreur un frisson la parcourir. Il n'était pas possible qu'il lui eût échappé !

Lorsque enfin il la laissa, leurs regards se rencontrèrent dans la glace. Celui de Sara exprimait la plus violente réprobation; celui de Jason était moqueur.

Il s'éloigna pour enfiler une chemise habillée de couleur crème. Elle surveilla son reflet jusqu'à ce qu'il eût fini de la boutonner. Elle se retourna alors vers lui.

—Je dois absolument vous expliquer quelque chose, lança-t-elle en retrouvant sa voix. Je devine ce que vous pensez de moi, mais je ne suis pas celle que vous croyez ! Je suis...

—Ce que je pense de vous, l'interrompit-il d'une voix rauque. Vous n'êtes pas la jeune fille que les hommes penseraient ! Regardez-vous donc !

D'un mouvement rapide, il traversa la chambre. D'un geste violent, il la tourna sur sa chaise pour qu'elle fît face à son miroir.

—Regardez-vous, ma petite ! Des cheveux couleur de soleil, des yeux semblables à des violettes, une peau pareille à des pétales de fleurs, une bouche...

Ses yeux s'attachèrent avec une expression qui en disait plus long que n'importe quel discours.

—Vous l'avez bien cherché ! dit-il avec un brutal mépris. Quel homme normalement constitué pourrait vous résister ? Mon pauvre Tim n'y est pas parvenu ! Mais lui vous a offert le mariage, alors que l'ami de votre beau-père, Sorano, ne l'avait pas fait ! C'est ainsi que ça s'est passé, n'est-ce pas ?

Il était penché au-dessus d'elle ; lui labourant les épaules de ses mains.

—Non ! Non... Ce n'est pas du tout ça ! Vous inventez !

—Je n'invente rien. Je l'ai vu de mes propres yeux : j'étais là, lorsque vous êtes partie chez Sorano. Vous étiez habillée pour la mise à mort ; votre beau-père se pouléchait déjà, à l'idée d'avoir un

gendre milliardaire.

—Ce n'était pas ça ! Vous n'avez vraiment rien compris...

—Mais Carlos n'a pas voulu s'engager ! Il était trop rusé pour se laisser prendre au piège. Et ce qu'il offrait pour prix de vos faveurs ne suffisait pas à payer les dettes de votre beau-père.

Trouvant des forces dans sa colère, elle s'arracha à son emprise pour mettre le lit entre eux. A l'abri de cette protection imaginaire, elle se défendit.

—Comment osez-vous ? Vous ne savez rien de moi, ni de Ralph !

Debout, les mains sur les hanches, il la regardait droit dans les yeux.

—Croyez-vous ? répliqua-t-il calmement.

—Non, vous ne savez pas !

—Figurez-vous qu'un de mes très bons amis a été victime de ce Ralph. Il s'en est fallu de peu qu'il ne fût impliqué dans un acte criminel. Il a quand même été mis en faillite ! Le véritable coupable n'était autre que cet être répugnant qui est votre beau-père ! Nous l'avons, hélas, compris trop tard : M. Ralph Francis avait eu le temps de disparaître dans la nature.

Sara se rappelait combien Ralph tenait à se déplacer. Si seulement elle avait imaginé... Comment l'aurai t-elle pu ?

—Il opérait seul, à cette époque, poursuivait la voix impitoyable. Une soi-disant belle-fille à marier ! Vous imaginez ma joie en voyant avec qui mon pauvre frère s'était lié !

Comment pourrait-elle jamais lui expliquer ? Une partie de ce qu'il disait était tellement proche de la vérité !

—Vous n'avez pas forcément raison sur tout, plaida-t-elle. Laissez-moi au moins m'expliquer.

Hors de lui, Jason traversa la pièce en quelques enjambées pour la rejoindre.

—Il n'y a qu'une chose que vous pouvez me dire ! Une seule qui compte vraiment : étiez-vous amoureuse de Tim lorsqu'il vous a épousée ?

Il lui prit le menton pour lever son visage vers le sien.

—Jurez-moi que vous étiez amoureuse ! Je saurai si vous dites la

vérité !

Elle le regarda dans les yeux; une étrange et pâle lueur semblait y briller.

—Je... Je... balbutia-t-elle.

Qu'aurait-elle pu dire ? La vérité était si insaisissable... D'un air dégoûté, il la repoussa. Elle se couvrit le visage de ses mains, tandis qu'elle tombait sur le lit. Un long moment de silence, à peine troublé par le bourdonnement du ventilateur et des voix montant de la rue. Il revint vers elle. Elle était recroquevillée sur le lit comme une fragile fleur écarlate. Ils étaient loin, les conseils du DrMacNab.

—Pour l'amour du ciel, dit-il d'une voix lasse, oublions le mélodrame. Assumons la situation ! Pour cela, j'ai décidé de garder un œil sur vous jusqu'à ce que tout soit réglé.

—Quoi, tout ?

—Vous verrez bien... Venez ! Nous avons assez perdu de temps, allons dîner !

Sara soupira. Les regrets l'envahissaient, à présent. Rien de ce qu'elle pourrait faire désormais n'effacerait le passé. Rien de ce qu'elle pourrait dire à cet homme implacable ne le convaincrerait que sa version des faits était la bonne.

—Venez, Sara !

Encore une fois, entendre son prénom sortir de ses lèvres lui donna un étrange frisson. Pour la première fois de sa vie, elle saisit un éclair de vérité : les propos durs échangés par un homme et une femme créaient entre eux une sorte d'intimité !

Elle attrapa les sandales rouges qu'il lui avait achetées à Mexico.

—J'arrive, dit-elle.

Jason l'aida courtoisement à monter dans le taxi, avant de s'installer à son côté. Il dit quelques mots au chauffeur à la peau olivâtre et aux moustaches noires.

—Ça va ? s'enquit-il, en observant Sara avec un sourire plein de sollicitude.

—Merci, répondit-elle avec raideur.

Hors de la chambre, il avait de toute évidence décidé de la traiter comme son invitée. Elle pensa avec un certain malaise qu'elle aurait



préféré le voir rester son ennemi, car il était encore plus dangereux lorsqu'il était charmant.

Elle lui lança un regard. Il était renversé sur le dossier, ses longues jambes étendues, les mains croisées derrière la tête. Elle se demanda avec angoisse quels seraient les événements qui marqueraient cette nuit. Jusqu'à quel point entendait-il la « faire payer » ? De toute façon, il lui faudrait autant de force que de courage...

—Où allons nous dîner ? demanda-t-elle sur le ton de la conversation.

—Du côté du lagon, répliqua-t-il avec un rien d'ironie. Là où l'on trouve le côté rutilant... C'est l'endroit où les devises coulent à flots. Ce n'est pas pour rien que les Mayas ont appelé cet endroit Cancûn, « le pot d'or ». D'ailleurs, moi-même, je ne suis pas là pour une autre raison. J'espère ramasser un peu de cet or !

—En vendant des bateaux ? s'enquit Sara.

Tim ne lui avait jamais rien dit d'autre des entreprises familiales. Il n'avait pas donné non plus les raisons de leur voyage au Mexique.

Jason lui lança un regard incisif.

—Des bateaux... Et des équipements, dit-il. J'avais pensé que vous n'ignoriez plus rien de nos activités et de notre situation financière.

—Il n'en est rien ! Je ne vois pas pourquoi il en aurait été autrement. .

Il se contenta de la dévisager sans répondre, avant de hausser les épaules.

—Aucune importance ! Nous arrivons dans le quartier animé.

En dépit de tout, Sara se sentait mieux. Tout étincelait de lumière, en ce début de soirée. Les hôtels luxueux, les jardins luxuriants, la plage de sable blanc, les palmiers et, au-delà, l'incroyable bleu du lagon. Bien qu'il fût moins chaud que dans la journée, il faisait encore très bon.

—C'est ravissant, dit-elle en se retournant en souriant vers Jason.

—Ravissant, admit-il, mais ses yeux ne la quittaient pas.

Il se pencha légèrement ; sa main se posa sur le genou de la jeune fille. Elle sentit un flot brûlant parcourir son corps. Elle pensa que

ce geste trahissait plus un compliment qu'une privauté. Elle détourna les yeux du paysage. Il la regardait avec une attention qui l'électrisa. Toute l'éducation qu'elle avait reçue au collège lui disait qu'elle ne devait pas permettre un tel geste. D'autre part, elle ne voulait pas rejeter ce qui, pour lui, n'était peut-être qu'un mouvement amical. Elle ne pouvait se permettre d'étouffer dans l'œuf une manifestation dépourvue d'agressivité. En outre, elle ressentait une faiblesse étrange et délicieuse... Elle était incapable de bouger ! Elle avala péniblement sa salive.

—Avez-vous... changé d'idée à mon sujet ?

Il prit un air énigmatique et exaspérant en haussant un sourcil.

—Laissons cela ! J'ai peut-être été un peu hâtif.

Sara ne trouva pas cette réponse particulièrement encourageante. Lorsque le taxi s'arrêta, elle remarqua que Jason ne semblait plus en colère. Elle commença à envisager que la soirée pût se dérouler d'une façon agréable.. Il la conduisit vers le restaurant. Sa main lui tenait fermement le coude. Pour la première fois depuis bien longtemps, elle commença de se détendre.

L'allée qui conduisait au restaurant traversait un jardin qui ressemblait à une jungle. Ici et là, de petites tables étaient installées dans des clairières. De chaque côté de l'entrée du patio étaient disposés des pots. Une odeur aromatique et musquée en sortait.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Sara, oubliant qui l'accompagnait.

D'un geste irréfléchi, elle posa sa main sur le bras de Jason pour l'arrêter.

—C'est de l'encens, dit-il d'une voix douce, en mettant sa main sur la sienne... C'est garanti par les Mayas, pour l'éveil des sens. Il n'y a pas encore si longtemps, c'était la jungle, ici. Qui sait quels secrets effroyables ont été découverts quand on a civilisé ? Ils avaient des façons de traiter les jeunes vierges qui étaient loin d'être agréables. Mais les organisateurs de voyages ne s'appesantissent pas sur cet aspect de la vie locale !

Il eut un rire de gorge lorsqu'elle frissonna.

—Entrons, dit-elle.

Il rit plus fort, pour se moquer d'elle.

—Ne laissez pas votre imagination vous entraîner. Vous êtes tout à fait en sécurité avec moi..

Elle se demanda si elle l'était réellement. A la façon dont il la regardait, elle n'aurait pas été surprise autrement de découvrir qu'il avait l'intention de la sacrifier à un quelconque dieu Jaguar. Elle pénétra d'autorité dans le restaurant.

A l'intérieur, il faisait frais, les tables étaient installées dans de petites alcôves recouvertes de chaume.

—Encore une imitation de village maya, observa-t-il sèchement. Ils savent monnayer la couleur locale avec beaucoup de goût.

Ils furent conduits à leur table par un garçon qui semblait connaître Jason.

—Je devrai féliciter mon ami Ramon Mendez. C'était avec lui que j'avais rendez-vous. En tant que propriétaire de cet endroit, il m'a conseillé d'y dîner.

Sara regarda autour d'elle, à la lumière des bougies posées sur chaque table. D'autres pots étaient posés sur des étagères, le long des murs. Les tentures reprenaient des décorations empruntées aux Mayas. Au milieu de l'un des panneaux était accroché un masque de bois travaillé, orné de dents et d'yeux terrifiants. L'énorme rose rouge posée au sommet fit rire Jason.

—J'aime le sens de l'humour des Mexicains, dit-il. Il va avec leur sens du passé... Je crois que les homards sont l'une de leurs spécialités. Cela vous convient-il ?

—Merci, dit Sara.

Cela aurait été merveilleux, si elle avait pu se sentir à l'aise avec Jason, si elle avait pu soupirer : « Du homard ? Merveilleux... Je meurs littéralement de faim ! »

Tout le temps, elle sentait ses yeux l'épier. Elle devait rester sur ses gardes. Il ne fallait rien dire ni faire qui pût mettre en danger la relative cordialité avec laquelle il la traitait.

Il commanda le repas en espagnol.

—*X Tabentun*, dit-il en lui épelant le mot. C'est une boisson Maya traditionnelle.

Cela avait un goût d'anis. Après deux gorgées, Sara découvrit

qu'elle aimait cela. Les minuscules tantales farcis au poulet étaient délicieux. Mais ce n'était rien, à côté des homards qui suivirent.

Jason semblait apprécier. Elle était ravie qu'il n'essayât pas de lui faire la conversation, pendant qu'ils mangeaient. Il se contenta d'attirer son attention sur les divers ingrédients qui composaient les différents plats. Il n'omit pas de remplir son verre de tequila. Bientôt, elle commença de se sentir rassasiée, réchauffée et pas du tout grise.

Lorsqu'on apporta un plat de fruits rafraîchis, elle se sentit presque heureuse. Étrangement heureuse ! Jason était assis, le dos appuyé contre sa chaise, sirotant son cognac.

—Tentation ! dit-il d'une voix si basse que les sons semblaient résonner dans sa tête.

—Quoi ? s'inquiéta-t-elle.

—Vous, bien sûr ! Vous êtes la tentation personnifiée, dans votre robe écarlate dont les sequins étincellent. Vous avez attiré le regard de tous les hommes qui sont entrés. Et ne me dites pas que vous ne vous en êtes pas aperçue !

Elle n'avait rien remarqué. Jason avait monopolisé son attention. Elle découvrit seulement que toutes les autres tables étaient occupées. Quelque part, dans l'ombre, jouait une guitare. La lumière tamisée, le parfum d'encens, tout cela créait une atmosphère romantique. Jason Knight n'y était pas indifférent.

Sara sentait la tête lui tourner. Que s'était-il passé pour susciter ce brusque changement. Pourquoi avait-il changé d'attitude ? Elle aurait voulu avoir l'esprit moins embrouillé par le vin pour comprendre.

Elle le savait, elle aurait dû rester sur ses gardes, mais elle n'était consciente que des yeux ombragés de cils noirs qui plongeaient dans les siens. Cet homme était dangereux ! Il la fascinait !

Elle fut dispensée de répondre à sa remarque provocante par l'arrivée d'un homme. Il était grand, très impressionnant. Ses cheveux bouclés et argentés retombaient sur son large front basané.

Les deux hommes se serrèrent la main. Le nouveau venu la dévisagea. Il lança un coup d'œil interrogateur à Jason qui lui répondit par quelques mots espagnols.

—Voici le *señor* Mendez, ajouta-t-il à l'attention de la jeune fille.

Le *señor* Mendez prit la main qu'on lui tendait. Il la porta courtoisement à ses lèvres.

—Comment allez-vous, *señora* Knight ?

Lorsque les deux hommes eurent terminé leur conversation en espagnol, le *señor* Mendez quitta Sara en lui adressant un large sourire.

—C'est un homme très hospitalier. Il insiste pour que nous passions la nuit chez lui : il estime que notre hôtel n'est pas assez bien pour une dame comme vous.

Il eut de nouveau un sourire moqueur.

—Il est parti chercher sa femme pour qu'elle veille sur vous, pendant que je retournerai à l'hôtel. Ensuite, Ramon nous montrera son spectacle avant de nous conduire chez lui.

—Ce sera merveilleux ! s'exclama Sara

Elle était soulagée de n'avoir pas à retourner dans cette chambre d'hôtel. D'autant plus qu'elle était certaine que Jason n'avait jamais eu l'intention de demander une autre chambre !

Arrivée à cette idée, elle ressentit un véritable affolement. Pourtant, tout allait mieux. Ils séjourneraient chez un ami dont la bonne volonté était significative. Aussi longtemps qu'ils seraient chez Ramon Mendez, elle n'aurait pas à s'inquiéter.

Le *señor* Mendez revint vers leur table avec son épouse, une jolie femme vêtue d'une élégante robe noire. Elle portait un chignon retenu par un peigne orné d'un minuscule bouton de rose rouge. Elle arborait un large sourire amical.

—*Mucho gusto en conocerle, señora Knight*, dit-elle en prenant les mains de Sara dans les siennes.

Elle se lança dans un discours en espagnol, que son mari ne put arrêter qu'en lui désignant l'expression déconcertée de la jeune fille.

Lorsque les hommes les eurent quittées, elle conduisit Sara vers un coin tranquille du patio. Un orchestre, dissimulé par des plantes grimpantes, jouait. Des couples dansaient ou buvaient un verre. D'autres sortaient sans arrêt de la salle à manger. Les vêtements des femmes allaient du simple exotisme à l'extravagance la plus

complète. Sur un signe de la *señora* Mendez, un garçon apporta des boissons délicieusement fraîches. Sara but avec plaisir. Elle avait l'impression de participer à un jeu dont personne ne lui aurait appris les règles.

Au retour des hommes, on apporta d'autres boissons. Le spectacle commençait ; la musique devint stridente ; des danseurs de flamenco apparurent. Tout commença à se fondre en broyant les sens de Sara.

A la fin du spectacle, la voix de Jason résonna à son oreille.

—Venez danser.

Il l'attira tout contre lui. Il n'essayait pas de faire des pas, se contentant de suivre le rythme de la musique.

Sachant à peine ce qu'elle faisait, elle se pelotonna contre lui, posant sa tête contre la soie douce de sa chemise.. Elle percevait le battement de son cœur comme une note rassurante. Il posa sa joue sur ses cheveux. Elle ferma les yeux. Elle oubliait que c'était Jason Knight qui la tenait. Elle oubliait tout sauf cet étonnant sentiment de paix et de sécurité qu'elle ressentait pour la première fois depuis des jours.

La joue rugueuse de Jason glissa contre sa joue douce. Puis il pencha la tête doucement jusqu'à poser délibérément sa bouche sur celle de Sara.

De nouvelles et étranges sensations se firent jour en elle. A demi inconsciente, elle posa sa main sur sa nuque, appuyant sa bouche plus fortement.

Soudain, elle se rendit compte que la musique avait cessé, et que Jason l'avait lâchée. Il la reconduisit à leur table. La *señora* Mendez eut un sourire indulgent et complice. Sara fut alors envahie par la honte. Que pouvaient penser ces gens, s'ils connaissaient l'histoire de Tim ? L'horreur et le dégoût d'elle-même la submergèrent. Quand elle était dans les bras de Jason, elle avait totalement oublié Tim !

Le sourire de la *señora* s'était encore élargi. Elle dit quelques mots en espagnol à Jason. Il serra Sara plus fort contre lui. Cette fois, elle essaya de se dégager.

—Qu'a-t-elle dit ? demanda-t-elle. Que doit-elle penser ?

Le masque de l'ironie était revenu sur le visage de l'homme.

—Elle disait combien il était touchant de contempler le bonheur de deux jeunes mariés ! Il semble en effet qu'il y ait un léger malentendu !

Le choc n'aurait pas été plus violent si elle avait plongé dans l'eau glacée.

—Mais... balbutia-t-elle dans un murmure. Vous devez leur faire comprendre... Leur dire, plutôt !

—Trop compliqué, objecta-t-il avec nonchalance. Vous, vous pouvez leur expliquer si ça vous chante...

La colère la dégrisa. Le sentiment de sécurité qu'elle avait ressenti lorsqu'elle était dans ses bras n'avait été qu'un rêve. Ramon Mendez venait de se lever. Il parla à Jason qui prit Sara par le bras.

—Venez, *señora* Knight,. dit-il avec une nuance amusée dans la voix. Nous partons sans que vous puissiez rien faire d'autre qu'une scène stupide qui ne mènera à rien.

Elle haïssait ce visage satisfait penché vers elle. Il avait entièrement raison. Elle était sa prisonnière, aussi sûrement que s'il lui avait passé les menottes et l'avait enchaînée à lui.

—Mais vous verrez, Jason Knight, pensa-t-elle, plus qu'elle le dit, un de ces jours, vous regretterez la façon dont vous m'avez traitée. Un de ces jours, vous regretterez les horribles soupçons que vous avez conçus à mon égard.

Ce jour-là n'arriverait jamais assez vite. Car, en attendant, elle devait vivre la prochaine nuit !

## Chapitre 5

Elle avait de plus en plus le sentiment de participer à une pièce de théâtre absolument folle. Ou plutôt, une super production d'Hollywood, car elle était entourée d'un luxe incroyable. La maison des Mendez n'échappait pas à la règle.

Sara, sur l'invitation de la *señora* Mendez, prit place sur un divan recouvert de satin. Un maître d'hôtel apporta du café sur un plateau d'argent.

—*Negro ? Con crema ?* demanda doucement l'hôtesse.

Sara lança un coup d'œil vers Jason, qui admirait un tableau à l'autre bout de la pièce. Comme il ne s'intéressait pas à elle, elle se risqua à faire confiance à ce qu'elle avait cru comprendre.

—*Negro, per favor*, essaya-t-elle timidement.

Son interlocutrice émit un petit rire en lui passant une tasse décorée de motifs mexicains. Sara eut un léger sentiment de triomphe. Non seulement elle ne s'était pas trompée, mais en plus, le café noir l'aiderait à garder les idées claires. Elle tenta de nouveau sa chance :

—*Muchos gracias, señora.*

La *señora* Mendez hocha la tête avec tant d'énergie que la petite rose rouge de ses cheveux vacilla. Les deux hommes revinrent vers elles. Jason s'installa tout près de Sara. Il passa son bras derrière sa tête. Il se pencha vers elle avec un sourire énigmatique.

—Quelle intelligente petite fille ! Elle a compris quelques mots.

—Je vous hais, murmura-t-elle, le nez dans sa tasse.

Si seulement elle avait pu faire quelque chose ! Si seulement il lui



avait été possible de communiquer avec la *señora* Mendez : elle lui aurait dit qu'elle désirait une chambre pour elle seule !

N'importe comment, elle n'aurait pas trouvé de raison pour expliquer sa requête. L'or neuf de son alliance brillait à son doigt. C'était sans espoir ! Fatiguée, elle appuya sa tête contre le dossier. Elle sentit les doigts de Jason soulever ses cheveux pour explorer la douceur de son cou. Son tressaillement lui fit renverser du café dans sa soucoupe. Il lui ôta la tasse des mains.

—*Querida* ! dit-il d'une voix nonchalante.

Se penchant vers elle, il ajouta :

—Au fait, *querida* signifie « chérie » !

Il passa une nouvelle tasse de café à Sara.

—Notre hôtesse pense que vous semblez lasse. Elle demande si vous désirez aller vous coucher. J'ai dit que la suggestion me semblait excellente. Elle vous montrera notre chambre lorsque vous aurez bu votre café. Je vous rejoindrai dès que j'aurai pris un dernier verre avec Ramon.

Il se leva pour aller retrouver son hôte. La *señora* Mendez vint prendre sa place. Elle mit gentiment son bras autour des épaules de Sara. Les mots espagnols qu'elle prononça devaient être destinés à manifester sa sympathie.

La chambre qu'elle lui présenta ensuite était vaste et fraîche. Mais Sara ne remarqua qu'une chose : un lit pour deux personnes !

—*El cuarto de bano* ! dit-elle en faisant glisser la porte de la salle de bains. *La toalla el jabon...*

Elle lui désigna une serviette et un savon. Sara se força à entrer dans le jeu, répétant les mots que lui disait son hôtesse. Pourtant, elle n'avait absolument pas envie de jouer ! Lorsqu'elles revinrent dans la chambre, la *señora* Mendez tapota le lit en murmurant avec un large sourire :

—*La cama... la cama matrimonia.*

Cette fois, les mots refusèrent de sortir de la bouche. La bonne dame se dirigea vers la porte après avoir embrassé Sara sur la joue.

—*Buenas noches* !

Elle regarda encore depuis le seuil. Ses yeux noirs se voilèrent.

—*Muy guapa*, murmura-t-elle.

Sara lui rendit son sourire. Bien que n'ayant pas compris le sens des mots, elle était certaine de leur gentillesse.

—*Muchas gracias*, répondit-elle pour la plus grande joie de la *señora* Mendez.

Restée seule, Sara examina la grande chambre. Son regard était attiré par le lit : *la cama matrimonia*, le lit nuptial ! Mais elle n'était pas mariée à l'homme qui viendrait la rejoindre !

Elle sortit sur l'étroit balcon. La maison était entourée de jardins. A travers les arbres, elle apercevait les lumières des hôtels. En bas, les étoiles se reflétaient dans l'eau de la piscine. Elle discernait à peine le dallage rouge qui l'entourait.

Elle agrippa la grille du balcon, tandis qu'une folle idée lui traversait la tête ! Si elle sautait dans l'eau qui amortirait sa chute, elle n'aurait aucun mal à atteindre le boulevard ! Si elle pouvait arrêter une voiture transportant des Américains...

Elle prit une profonde inspiration. Elle posa son pied sur l'une des volutes du balcon ; elle se souleva légèrement...

—Vous pensiez vous échapper par là ? demanda la voix grave de Jason derrière elle. Si j'étais vous, j'hésiterais. Si vous ne vous fracassez pas la tête, vous finirez la nuit au poste de police. Et j'aurais un mal fou à vous en extraire ! Vous feriez mieux d'attendre que votre cher Ralph réussisse à vous retrouver !

Elle respirait avec difficulté. Il la tira à l'intérieur. Il la projeta sur les coussins du divan. Elle découvrit qu'une bouteille et deux verres étaient posés sur la table basse. Il servit un liquide brun clair.

—Je vais me préparer, dit-il après lui avoir tendu un verre. C'est de la Noctezuma, l'une des célèbres bières du Mexique, Désolé de n'avoir pas de Champagne !

Elle se recroquevilla sur un coin du divan. Son cœur battait la chamade ! Il vida son verre d'un trait. Sa main se tendit vers elle, tandis qu'elle reculait encore. Le silence s'installa pour un long moment. Le regard de Jason la parcourait avec une lenteur délibérée.

—Ne jouez pas ce jeu, dit-il enfin. Il est un peu tard pour ces manières !

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire, balbutia-t-elle.

Il éclata d'un rire déplaisant.

—Vous n'ignoriez certainement pas ce que vous faisiez lorsque vous vous êtes offerte, tout à l'heure ! Vous étiez étendue sur ce lit d'hôtel, à me regarder de vos yeux violets : « Jason, ne pourrions-nous être amis ? » Pour des filles comme vous, je ne connais qu'une sorte d'amitié !

Il posa ses mains sur ses épaules et la plaqua contre le divan.

—Au début, vous me dégoûtiez, dit-il. Et puis, j'ai fini par me dire : « Pourquoi pas ! » Même si cela ne suffit jamais à compenser la perte que j'ai subie...

Les lèvres de Sara tremblaient convulsivement.

—Je ne me suis pas offerte ! Être amis, seulement ! S'il vous plaît !

Elle se souvint seulement du verre qu'elle tenait lorsqu'il tomba sur le sol en lui éclaboussant les jambes.

Jason avait dû être mouillé aussi, car il se reprit. La moquerie réapparut.

—Vous jetez vos verres, maintenant ?

Il le ramassa et le posa sur la table. Il but, après avoir rempli son propre verre. Il le posa ensuite sur les lèvres de Sara. Elle but une gorgée. C'était frais, dans sa bouche desséchée.

—Mon Dieu, jeune fille, vous êtes trempée ! Enlevons cette robe !

Avant qu'elle ait eu le temps de comprendre, il avait descendu la fermeture à glissière de la robe de mousseline écarlate. Le vêtement glissa facilement jusqu'à ses hanches ! Il la souleva d'un mouvement rapide ; la robe tomba sur ses chevilles !

—Comment osez vous ! Vous me traitez comme une simple poupée !

Il eut un rire sardonique.

—Mais n'est-ce pas justement ce que vous êtes ? Une poupée !

Ses yeux glissèrent le long du corps mince et doré, debout devant lui. Elle cherchait désespérément un moyen de s'échapper lorsqu'elle aperçut la porte de la salle de bains. Si seulement elle pouvait disposer d'un peu de temps pour rassembler ses idées. Elle trouverait peut-être un moyen de faire face. Elle parla avec le

maximum de dignité possible.

—Puisque l'odeur de bière vous importune, je vais prendre une douche.

Elle ramassa sa robe et se précipita dans la salle de bains avant qu'il n'ait pu la toucher. Elle referma prestement la porte coulissante. Elle s'y appuya, le cœur battant, le souffle court. Elle s'attendait presque à ce qu'il essayât de l'enfoncer.

Après quelques minutes d'attente, elle finit de se déshabiller. Elle entra dans la baignoire de jade, fit couler l'eau de la douche.

Sous la cascade chaude, elle tenta de rassembler ses idées. Que faire ? Que dire, pour le ramener à une juste idée de la situation ? Son esprit n'était pas capable de lui fournir une solution efficace.

Jason Knight n'était décidé ni à l'écouter, ni à la croire. Il était passé d'une colère noire, qui l'effrayait, à une sorte d'amusement méprisant. Elle n'était pas sûre de savoir ce qui était le pire !

Passant sa main entre les rideaux de la douche, elle attrapa la robe rouge qu'elle rinça dans l'eau pour faire disparaître l'odeur de bière. Après avoir fermé les robinets, elle posa les pieds sur le tapis de bain blanc. Elle accrocha la robe à la tringle des rideaux pour lui permettre de s'égoutter. Elle remarqua avec satisfaction que, malgré ce traitement, la robe ne serait pas détériorée. Elle ne s'expliquait d'ailleurs pas cette satisfaction, car elle était bien décidée, si elle le pouvait, à ne plus jamais la porter. Jason avait probablement apporté ses vêtements de l'hôtel. Mais, en fait, ce n'était pas grand-chose. Elle pensa qu'il lui faudrait les porter à nouveau demain.

DEMAIN ! Elle se vit dans la glace qui couvrait tout le mur de la salle de bains. Ses yeux étaient agrandis par l'effroi. Que devrait-elle subir, d'ici à ce lendemain !

Elle se sécha à la hâte avec une serviette verte. Elle usa du talc enfermé dans une boîte ravissante.

Après avoir fait subir au reste de ses vêtements le même traitement qu'à sa robe, Sara s'enroula dans un drap de bain. Elle repoussa très légèrement la porte coulissante pour jeter un coup d'œil discret.

Jason avait enlevé sa chemise et son pantalon. Elle se demanda si c'était parce qu'ils avaient été aspergés de bière. Il portait

maintenant une robe de chambre de soie légère, de couleur marron. Il était allongé sur le lit, dans une attitude de détente très masculine, les mains derrière la tête, le regard au plafond. Il tourna la tête en entendant la porte s'ouvrir.

—S'il vous plaît, demanda Sara d'une toute petite voix. Pourriez-vous me passer le reste de mes vêtements ? Ceux que vous avez rapportés de l'hôtel.

Il fit pivoter paresseusement ses longues jambes hors du lit.

—Qu'est-ce qui peut bien vous faire penser que vous aurez besoin de vêtements cette nuit ? s'enquit-il avec un sourire cynique.

Il la regardait, enveloppée dans la grande serviette verte.

—Ah, c'est mieux ! Très séduisante !

Il s'avança vers elle. Elle s'enfuit vers la salle de bains. D'un mouvement de bras puissant, il ouvrit la porte. De l'autre, il la prit par le cou, repoussa les fins cheveux humides.

—Fraîche, murmura-t-il. Fraîche et belle...

Sa voix contenait maintenant une note plus inquiétante.

—Non ! Je vous en prie... Laissez-moi !

Elle essaya de repousser son bras. Ses maigres forces ne réussirent pas à l'écarter. Dans le même temps, il lui fallait retenir sa serviette qui glissait de plus en plus !

Elle n'était vraiment pas préparée à une telle situation. Elle avait trop d'inexpérience ! Le peu qu'elle pouvait connaître provenait de livres ou de films ! C'était vraiment trop peu !

Rien non plus n'aurait pu lui laisser prévoir la façon dont elle réagirait. Elle avait l'impression que son corps était parcouru par de petites flammes qui la réchauffaient et la relaxaient. De petites flammes qui amoindrissaient la résistance dont elle savait devoir faire preuve !

—Jason, il faut m'écouter, dit-elle d'une voix tremblante. Ce que vous voulez... Je ne peux pas ! Vous n'avez pas compris ce que je disais ! Je ne suis pas celle que vous attendez !

—Je sais très, bien à quoi je m'attends !

D'un geste brutal, il arracha la serviette.

—Vous n'allez pas faire marche arrière, maintenant. Certainement

pas !

Il la souleva dans ses bras et l'emporta à travers la chambre ! La serviette verte traînait, abandonnée sur le sol. Après avoir déposé la jeune fille sur le lit, il se laissa tomber à côté d'elle.

—Maintenant, plus de discours, murmura-t-il d'une voix courroucée.

Il posa sa bouche contre la sienne ; elle était dure, furieuse et possessive. D'un de ses genoux reposant sur ses jambes, il la clouait au lit. Il se pressait contre elle !

Sara se sentait perdue. Des sensations, telles qu'elle n'en avait jamais connu auparavant, la parcouraient. Elle mit ses mains sur la nuque de Jason. Ses doigts se glissèrent dans ses cheveux noirs. Sa bouche se fit plus douce. Pourquoi pas ? Pourquoi pas ? semblait dire une voix intérieure. Toute résistance l'abandonnait. Elle vint à penser qu'elle lui devait peut-être réellement cela. Peut-être était-ce vraiment sa faute, si Tim...

Tim !

Ce fut comme si une bombe avait explosé dans sa tête. Elle le repoussa soudain de toutes ses forces.

—Non ! non ! gémit-elle contre la poitrine de Jason. Pas vous ! Ça aurait dû être Tim ! Il aurait dû être le premier !

Elle cessa de lutter. Sa tête retomba sur l'oreiller ; des torrents de larmes coulèrent le long de ses joues.

Elle sentit vaguement le corps de Jason se raidir, comme sous l'effet d'un choc, avant de rouler loin d'elle. D'un geste convulsif, elle saisit le bord du dessus de lit pour recouvrir sa nudité. Elle se retourna en ramenant ses genoux sous son menton ; elle se faisait la plus petite, la plus insignifiante possible. Elle luttait pour retenir ses larmes.

Quand elle eut réussi à se rendre un peu plus maîtresse d'elle-même, elle regarda du côté de Jason. Il était assis au bord du lit, la tête enfouie dans ses mains.

L'affaissement de ses larges épaules donnait une telle impression de détresse qu'elle en fut remuée.

—Je suis désolée, s'entendit-elle murmurer.

Jason ne tourna pas la tête.

—C'est bon, vous gagnez, dit-il d'une voix lasse. Je ne suis pas aussi dur que je pensais... Couvrez-vous et tâchez de dormir : demain, nous partirons pour l'Angleterre!

Sans un mot ni un regard, il s'enferma dans la salle de bains. Sara se sentait malade. Elle avait l'impression qu'elle ne dormirait jamais plus.

Elle avait compté sans la détente qui suit une tension insupportable. Son corps s'amollit ; elle bâilla. Le froid de la nuit était arrivé sans qu'elle eût le courage d'aller chercher une chemise de nuit. Elle s'endormit.

Il faisait jour quand elle rouvrit les yeux. Elle resta un long moment parfaitement immobile. La place à côté d'elle était vide ; l'oreiller ne portait même pas la trace d'un passage.

Elle se redressa avec précaution. L'air frais du matin entra par la fenêtre. Elle remonta les couvertures, tout en jetant un regard circulaire sur la chambre : elle était vide. La robe de chambre de Jason était jetée sur le dossier du divan. Sa valise était ouverte sur une chaise ; ses brosses et son rasoir électrique étaient sur la coiffeuse. La salle de bains était ouverte.

Le sac contenant les vêtements neufs que Jason avait apportés à l'hôpital était posé près de l'armoire. Elle se dressa, se saisit de ce sac et se précipita vers la salle, de bains.

Elle prit une douche rapide. Elle remit, son ensemble blanc, plutôt défraîchi. Avec une indifférence toute masculine, Jason l'avait mis en boule dans le sac. Le fait de demander un fer à repasser lui sembla une entreprise irréalisable. En soupirant, elle défroissa la jupe sur ses jambes. Elle secoua la petite veste après avoir enfilé le corsage : elle devrait bien se faire une raison !

Elle étudia son visage dans la glace. Elle découvrit, avec une agréable surprise, qu'il ne portait pas trace de sa détresse de la nuit. Elle dut même admettre qu'elle semblait aller mieux. Ses yeux étaient plus clairs; ses joues avaient repris un peu de couleur. Elle tira ses cheveux en arrière ; Ralph avait toujours voulu qu'elle se coiffât ainsi.. Il estimait que cela lui donnait un air distingué de ballerine !

Ce souvenir lui leva le cœur ! Elle passa ses doigts dans ses

cheveux, pour les faire retomber sur ses oreilles et ses joues. Elle secoua la tête ; elle les balançait d'un côté et de l'autre. Elle avait l'impression de se libérer ainsi de Ralph.

Tim ! Comme elle aurait voulu le rendre heureux !

Pour l'instant, elle était encore prisonnière. Elle était toujours incapable d'échapper à la fêrule de Jason. La nuit dernière... Mais elle ne voulait pas se laisser aller à penser à cette nuit. Elle ferait comme si rien ne s'était passé. Son instinct lui disait qu'elle n'aurait plus à affronter pareille situation. Elle était certaine que Jason la laisserait tranquille. Oui, elle oublierait cette nuit ; elle ne lui laisserait jamais l'occasion de découvrir l'effet que sa passion avait eu sur elle.

Son esprit pouvait décider d'oublier. Son corps n'obéissait pas. Elle se rappelait le contact des mains de Jason. La brûlante passion éveillée en elle électrisait chacun de ses nerfs. Avec un geste d'impatience, elle s'éloigna du miroir. Ce souvenir s'effacerait ; il le fallait ! Elle ne pouvait pas se permettre d'être amoureuse de ce Jason Knight. C'était absolument impensable !

Elle entendit la porte de la chambre s'ouvrir. Sa voix âpre l'appelait.

—Sara !

Après un instant, elle recommença avec plus d'insistance.

—Sara, où êtes-vous ?

La porte de la salle de bains glissa. Il s'encadra dans la porte. Il semblait encore plus grand dans son léger costume de voyage.

—Ah ! Vous êtes là !

Était-ce la marque du soulagement qui passait sur son visage ? Avait-il craint qu'elle se fût enfuie ?

Cette apparition soudaine avait provoqué d'étranges sensations dans le corps de Sara. Ça ressemblait à de la peur, mais elle se ressaisit immédiatement.

—Bonjour, dit-elle en se dirigeant vers la chambre.

Il ne bougea pas. Les étranges yeux gris vert scrutaient son visage ; il fronça légèrement les sourcils.

—Vous avez changé de coiffure ! Ça vous rajeunit... Au fait, quel



âge avez-vous ?

—J'ai dix-huit ans, répondit Sara froidement.

Il lui sembla lire de l'étonnement, mais elle avait pu se tromper. Il haussa les épaules en dégageant la porte. Le maître d'hôtel entra avec un plateau lourdement, chargé. Il en déplia les pieds avant de l'installer devant le divan.

—Le petit déjeuner, dit Jason vivement.

Il s'assit en lui faisant signe de prendre place à son côté.

—Nous ne devons pas nous attarder, reprit-il. Ramon a très aimablement offert de nous trouver des places dans le vol de Mexico. Sa voiture personnelle nous conduira à l'aéroport... Ce jus d'ananas est très bon !

Sara s'assit sur le divan en prenant soin de laisser de l'espace entre eux. La nuit dernière, il lui en avait fait ironiquement la remarque. Ce matin, il ne semblait pas s'en apercevoir.

—Des œufs ? des tortillas ?

Il poussa les plats vers elle. Ils commencèrent à manger en silence. Ce fut seulement après plusieurs minutes de méfiance que Sara se détendit. Il la considérait un peu comme une jeune sœur. Son attitude désinvolte ressemblait à celle qu'il aurait eue envers une personne ne demandant pas d'égards particuliers. Ce nouveau comportement, pensa Sara, pourrait rendre les choses beaucoup plus faciles. Elle n'avait aucun désir de voir leurs relations se prolonger...

Elle termina son petit déjeuner sans le regarder et sans lui adresser la parole. Aussitôt après, ils quittèrent la maison des Mendez. La *señora*, souffrant d'une migraine, était encore couchée. Son mari était là pointeur dire « *Adios* ». Jason le remercia chaleureusement de son accueil.

Sara lui sourit; elle réussit à émettre un « *Muchas gracias, señor* » qu'elle prit dans son vocabulaire limité. Cela sembla lui faire un immense plaisir, car il l'embrassa sur les deux joues. La remarque flatteuse qu'il fit à Jason lui échappa.

Il se tint debout sur les marches en agitant la main tandis que la grosse voiture s'éloignait.

—Il est charmant, dit Sara.

—Il a dit que vous étiez très belle, très gentille, très douce et très désirable. Il a ajouté que j'étais l'homme le plus heureux du monde d'avoir une femme comme vous. Cela vous, amuse-t-il suffisamment ?

Tout le plaisir de Sara s'évanouit.

—Je pensais simplement qu'il était charmant, dit-elle vivement.

Elle se dit qu'il devait la haïr.

—Une visite satisfaisante, reprit-il. Avec un peu de chance, cela donnera des résultats concrets...

Il se parlait à lui-même. Assise dans son coin, elle étudiait son visage. Les cheveux bruns et ondulés, négligemment coiffés sur le côté ; les étranges yeux gris vert, plus foncés aux abords de l'iris ; le nez et le menton dominateurs ; la grande bouche mobile qui pouvait si facilement se tordre en un rictus de mépris. Mais, pendant un instant, la nuit dernière, ses lèvres s'étaient posées sur les siennes. Elle ferma les yeux, tandis qu'un frisson la parcourait. Dans un éclair éblouissant, elle se rendit compte qu'elle voulait revivre cet instant ! Pas seulement à travers sa mémoire, mais bien dans la réalité.

Horriifiée, elle ouvrit les yeux pour rencontrer son regard fixé sur elle. Une bouffée de chaleur lui monta aux joues. Elle recula instinctivement, bien qu'il n'eût fait aucun geste. Il haussa les épaules.

—Pour l'amour du ciel, Sara, détendez-vous ! On croirait que je suis un monstre ! Vous n'avez pourtant rien à craindre de moi. Je ne séduis pas les femmes non consentantes. La nuit dernière n'était qu'un accident. Mais je ne pense pas que l'on puisse me blâmer d'avoir cru à une invite. J'aurais dû savoir que vous aviez été bien dressée par votre beau-père : vous ne payez pas vos dettes non plus !

Sara avala convulsivement sa salive.

—Je ne vous dois rien !

—Ça, dit-il, c'est une question d'opinion.

Ils se turent, tandis que la voiture s'engageait dans le chemin de l'aéroport. Sara était heureuse qu'une glace les séparât du chauffeur. Non pas que le chauffeur noir, portant l'inévitable chapeau mexicain, pût comprendre leur conversation, mais parce que, dans

son état de nervosité, elle avait l'impression que tout le monde savait ce qui se passait.

—Quoi qu'il en soit, poursuivit Jason, comme s'il n'avait pas cessé de parler, j'ai la ferme intention de rester fidèle à mes décisions. Je vous garderai à l'œil jusqu'à ce que la situation s'éclaircisse. J'espère que nous parviendrons à un arrangement qui permettra une meilleure compréhension.

—Compréhension ! s'exclama Sara avec aigreur. Vous n'avez même pas commencé à comprendre quoi que ce soit !

Il l'ignora.

—Nous devons, continua-t-il calmement, probablement passer un jour ou deux à Mexico avant de pouvoir rentrer en Angleterre. Si nous demeurons à l'hôtel, je veillerai à ce que vous ayez une chambre séparée.

Il lui adressa un regard pénétrant.

—Je ne voudrais pas poser à nouveau la main sur vous !

Cette fois, Sara retint la réponse qui lui venait au lèvres. Elle s'enferma dans un silence plein de raideur, tandis qu'il développait son plan.

—Vous allez devoir supporter ma compagnie, que vous le vouliez ou non. Je suis certain que vous ne la souhaitez pas plus que je ne désire la vôtre. Nous agissons comme si nous étions... des parents éloignés, réunis par une crise familiale. Ils se détestent, mais ont décidé de conclure une trêve pour sauvegarder les convenances. Devant les autres, ils seront aimables, tout en restant dans les sujets impersonnels. Quand ils seront ensemble, moins ils se parleront, mieux cela vaudra.

Il baissa la tête en la regardant d'un air interrogateur.

—Que pensez-vous de ce scénario ?

—C'est précisément ce que j'attendais de vous.

Il sourit avec aigreur.

—Nous nous entendrons donc bien. A Mexico, vous pourrez acheter les vêtements qui vous font défaut. Mais je ne vous donnerai pas d'argent. De retour dans le Dorset, je vous confierai à ma tante Vera, en attendant que votre estimé beau-père se manifeste.

—Il ne le fera pas, dit Sara. Je vous ai dit qu'il ne savait pas ce qui s'était passé, ni où j'étais !

—Non ? Eh bien, nous verrons. Je serais très surpris qu'il ne se manifestât pas rapidement. Quand il le fera, je veux être en position de force. J'imagine qu'il se contentera d'une somme globale, si elle est assez rondelette. Je n'ai pas envie d'engager une bataille de procédure qui priverait la société du moindre centime de la part de Tim.

Sara poussa un soupir. Elle ne voulait pas de l'argent de Tim; elle s'assurait que Ralph n'en ait pas la moindre miette, au cas, plus qu'improbable, ou il reparaitrait.

—Votre tante... Que sait-elle au sujet...

—Seulement les faits bruts.

—Quels faits ? insista-t-elle. Ne croyez-vous pas que vous me mettez dans une situation impossible ? Ne serait-ce que par vos soupçons !

—Elle n'en sait rien.. Elle sait juste que Tim vous avait épousée la veille de l'accident.

Leurs regards se croisèrent. Elle ne pouvait concentrer son attention sur les étranges yeux presque hypnotiques, qui semblaient lire en elle. Pourquoi ne pouvaient-ils voir la vérité ? Pourquoi ?

—Et c'est tout ce que vous lui avez dit ? Rien de plus ?

—Rien. Sa santé n'est pas assez bonne, et elle est suffisamment bouleversée comme ça. Elle n'a pas besoin de connaître des détails plus... sordides ! Elle se fera sa propre opinion sur vous. Je ne doute pas que votre charme puisse la convaincre que vous êtes une jeune fille charmante, douce et innocente. Mais elle ne vous reverra pas, lorsque tout sera réglé. Vous pourrez partir sur la piste d'un plus gros gibier.

—Je pense que vous êtes l'être le plus détestable que j'aie jamais connu.

—Très bien, dit-il.

Il ferma les yeux. Ils ne se dirent plus un mot avant l'aéroport.

## *Chapitre 6*

—Notre train part dans vingt minutes.

Jason revenait du guichet de la gare de Waterloo, à Londres.

—J'aurai juste le temps de téléphoner à tante Vera pour la prévenir.

Il marchait d'un pas vif vers le téléphone.

—Attendez-moi ici, Sara.

Durant ces derniers jours, elle l'avait suivi avec soumission. De Cancûn Island à Mexico, de Mexico à Miami, de Miami à Heathrow, de Heathrow à la gare de Waterloo, elle s'en était remise à lui. Elle avait agréé toutes ses suggestions, l'avait remercié avec politesse lorsqu'il avait respecté sa promesse de lui donner une chambre. Elle avait parlé quand il avait voulu. Elle s'était plongée dans les magazines lorsqu'il l'avait souhaité. Parfois, elle avait surpris son regard intrigué. Il semblait se demander comment elle réussissait à persévérer dans ce qu'il croyait être un rôle.

Ce n'avait pas été un jeu ; cela faisait partie d'un plan. Puisque Jason avait été capable de construire un scénario, elle le pouvait aussi. Elle y avait pensé pendant les heures passées dans les avions ou les salons d'hôtels. Le succès dépendait de Jason. En tout cas, elle avait décidé de rendre ce voyage aussi supportable que possible.

Elle pensait, que, plus tard, quand sa vie lui appartiendrait, quand elle n'aurait plus besoin de se reposer sur lui pour chaque détail, ce serait différent. A ce moment-là, il serait surpris ! Et elle attendait ce moment avec impatience.

Elle portait un tailleur corail qu'il lui avait acheté à Mexico. Rayonnante de beauté, elle attirait le regard de tous les hommes.

Elle semblait observer négligemment ce qui se passait autour d'elle. En réalité, elle regardait du coin de l'œil la haute, silhouette de l'homme en costume gris qui, tenant le combiné contre son oreille, la surveillait pour être sûr qu'elle ne lui échapperait pas.

Pour la centième fois, avec un petit coup au cœur, qui ressemblait à une douleur physique, elle revit la fameuse nuit. Fidèle à sa promesse, Jason avait réservé des chambres séparées dans l'hôtel où ils avaient séjourné. Il arborait un sourire sinistre en pénétrant dans celle de Sara.

—Il y a une porte de communication entre nos deux chambres, dit-il en fermant la porte qui donnait sur le couloir. Vous passerez par la mienne lorsque vous sortirez !

Il glissa ostensiblement la clé dans sa poche.

—Très bien, acquiesça Sara.

Il lui lança un regard soupçonneux.

—Vous me semblez bien souriante. J'espère que vous ne comptez pas mettre un quelconque projet à exécution !

—Pourquoi le ferais-je ? répondit-elle avec un sourire suave. N'est-il pas de mon intérêt de rester avec vous jusqu'à ce que j'aie... Comment avez-vous dit ? Jusqu'à ce que j'aie décroché le gros lot ?

Avec un courage qu'elle ne se connaissait pas, elle ajouta :

—Je ne vois pas d'inconvénient à traverser votre chambre, tant que c'est tout ce que l'on attend de moi !

Pendant un instant, elle avait brisé le masque d'indifférence qu'il s'était forgé. Elle avait vu la colère envahir ces étranges yeux gris vert.

—N'ayez aucune crainte ! Je ne serai pas tenté de tomber une nouvelle fois dans ce piège !

Bien que le croyant, elle n'avait pas dormi de la nuit. Elle était restée immobile, à suivre au plafond les reflets des lumières mouvantes de la circulation incessante. Vers deux heures, il ne lui fut plus possible de rester allongée. Elle s'était levée. Elle avait arpenté sa chambre en revenant sans cesse à cette porte fermée qui la séparait de Jason.

Elle pensa une nouvelle fois que, s'ils avaient pu mettre les choses

au point, il ne l'aurait pas regardée avec ce mépris ! Il lui sembla alors que, si elle trouvait le courage d'aller s'expliquer, il l'aurait écoutée. Son cœur battait très fort lorsqu'elle posa sa main tremblante sur le bouton de la porte.

Elle avait perçu à travers le panneau de bois un faible bruit. Les ressorts du lit craquèrent. Elle eut soudain la vision très nette de Jason allongé là, les cheveux ébouriffés, les yeux moqueurs.

Alors, elle comprit. Lui parler, discuter : qui espérait-elle tromper ? Ce qu'elle souhaitait vraiment, c'était se retrouver dans ses bras. C'était plonger dans un ravissement insouciant, lorsque ses mains se seraient posées sur elle !

Quand elle avait épousé Tim, elle était encore une enfant. Maintenant, elle avait des rêves de femme qui la choquaient.

Honteuse, elle était retournée vers son lit. Elle s'était enfouie sous les couvertures. Elle s'était souvenu de sa folie, le lendemain matin. Elle avait été heureuse d'avoir découvert et maîtrisé sa faiblesse...

Jason avait fini de téléphoner. Cet homme grand portait un costume gris bien coupé. Il marchait d'un pas souple avec une assurance qui incitait les gens à lui laisser le passage.

Sara pensa, avec le plaisir de pouvoir formuler une critique objective, qu'il était dangereux. Ce n'était pas un homme avec lequel on pouvait se lier. Ce n'était pas un homme dont on pouvait tomber amoureuse... Un petit sourire triste, qui disparut dès qu'il arriva, courut sur ses lèvres.

—Voilà qui est fait, annonça-t-il. Vera s'est arrangée pour qu'on vienne nous chercher à Wareham, car elle ne conduit pas elle-même. Et il n'y a personne qui puisse m'amener ma voiture. Ce sera donc un taxi... Venez, notre train est en gare.

Il prit leurs valises pour se diriger vers les wagons de première classe.

—C'est celui-ci.

Il attendit qu'elle montât. Sara leva les yeux vers la portière ouverte devant elle. Avec une exactitude hallucinante, elle se rappela l'autre voyage en train ! Un grand froid l'envahit ; la porte oscilla devant ses yeux ! Elle étendit la main pour se raccrocher au bras de Jason.

—Que se passe-t-il ? s'inquiéta-t-il.

L'impatience de sa voix la ramena brutalement du néant dans lequel elle glissait. Elle cligna des yeux.

—Rien... J'ai juste... Je me suis pris le pied dans...

Elle examina le quai pour trouver une explication.

Finalement, elle envoya promener un paquet de cigarettes vide. Il haussa les épaules.

—Montez !

Elle pensa qu'elle ne pourrait pas ! Il ne lui serait pas possible de monter dans le train ! Elle allait être ridicule. Jason attendait, mais, elle ne pouvait rien lui dire ! Elle ne pouvait lui parler de cette autre fois, avec Tim ! Par un terrible effort sur elle-même, elle réussit quand même à monter. Elle parcourut le couloir d'un pas mal assuré.. Elle se laissa tomber dans son coin de compartiment.

Jason déposa les bagages dans le filet, avant de s'asseoir en face d'elle. Elle lui fut reconnaissante de se plonger immédiatement dans la lecture. Elle ne voulait surtout pas s'évanouir devant lui, car, elle le savait, il penserait qu'elle jouait la comédie.

Lorsque le train démarra, ils étaient toujours seuls dans leur compartiment. Sara appuya la tête contre les coussins, ferma les yeux et se dit que cet horrible sentiment de panique disparaîtrait bientôt.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, les faubourgs de Londres défilaient devant la fenêtre, de la même façon que ceux de Mexico, cet autre jour ! Elle commençait à avoir terriblement froid; ses cheveux sur la nuque la picotaient ; ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes moites ; un goût de sang lui monta à la bouche !

Jason baissa son journal pour la regarder.

—Voulez-vous une tasse de thé ? Je vais voir s'il y en a.

Comme Tim l'avait fait, il se leva. Les yeux de Sara se dilatèrent. Des vagues de terreur vinrent déferler sur son esprit.

—Jason ! N'y allez pas... Ne me laissez pas !

Sans s'en rendre compte, elle s'était jetée sur lui pour l'obliger à se rasseoir. Elle ne vit pas la stupeur envahir son regard. Elle avait seulement vaguement conscience de s'accrocher à lui, et de ses bras



à lui tenant son corps tremblant, tandis qu'il caressait ses cheveux pour la réconforter. Elle n'avait plus dix-huit ans ; elle en avait huit !

—Sara... Mon enfant... Vous êtes en sécurité, maintenant. Je vous protège.

La voix était profonde et bourrue ; elle ne ressemblait pas à la voix désinvolte de Jason.

Enfin, son tremblement cessa. Elle se sentait épuisée. Le visage enfoui contre son épaule, elle percevait sa chaleur. C'était le paradis d'être tenue contre lui. Rentrer à la maison devait être pareil ; quand on avait une maison où rentrer...

Elle ne bougeait pas ; il ne la repoussait pas. Le train roulait dans la campagne. Des arbres défilaient sans qu'elle ressentît la peur. Elle voulait rester là à écouter battre leurs cœurs.

Mais il ne fallait pas ! Il aurait pu lire la vérité dans ses yeux... Oui, lire qu'elle avait envie de l'embrasser ! Elle se redressa et regagna sa place. Elle repoussa les cheveux qui lui tombaient devant les yeux.

—Je suis terriblement désolée, balbutia-t-elle. Ce fut une réaction idiote. Vous devez avoir pensé que je...

—Proposais une autre invite, termina-t-il sèchement. Mais pas cette fois ! Je sais reconnaître la peur quand je la vois ; vous aviez terriblement peur !

Elle acquiesça sans mot dire.

—C'était à cause de ce voyage en train ?

Elle hocha de nouveau la tête.

—Ça n'a rien d'étonnant, dit-il d'un ton désinvolte... Vous avez du sang sur les lèvres. Venez, et laissez-moi faire !

Il sortit un mouchoir blanc de sa poche. Il lui essuya fermement la bouche.

—Merci! dit-elle d'une voix tremblante. Mais j'ai peur d'avoir saigné sur vous.

Il baissa les yeux sur son veston. Là où elle avait posé sa tête, il essuya négligemment une petite tache rouge.

—Cela partira au nettoyage, j'espère, remarqua-t-il d'un air indifférent. Vous sentez-vous mieux, maintenant ?

—Beaucoup mieux...

Beaucoup mieux parce qu'il avait montré qu'il pouvait être compréhensif et sensible. Il n'avait pas été aussi brutal qu'il voulait le paraître. Une minuscule lueur d'espoir s'alluma en elle. Elle pensa qu'un jour, elle serait capable de l'obliger à l'écouter et à la croire !

—Que penseriez-vous d'une tasse de thé, maintenant ? Nous irons ensemble.

Il fit glisser la porte du compartiment. En passant, elle lui dit :

—Vous avez été très gentil, Jason. Merci.

—Je n'aurais pas voulu arriver à la maison avec une femme hystérique sur les bras, répliqua-t-il froidement.

Rien n'était donc changé ! Elle avait été ridicule d'imaginer un instant qu'il aurait pu en être autrement.

Après leur retour du wagon-restaurant, le voyage se déroula sans autre incident notable. Jason reprit son journal. Sara ses magazines. Il lui accorda un seul regard.

—Tout va bien, maintenant ? s'enquit-il avec, un sourire.

—Oui, merci, répondit-elle d'une voix aussi froide.

Elle sombra ensuite dans le sommeil. Elle se réveilla lorsque le train s'arrêta.

—Bournemouth, dit-elle avec une nuance de satisfaction. Alors, nous sommes presque arrivés.

Jason la regarda par-dessus son journal.

—Vous connaissez cette partie du monde ?

—Oh, oui ! J'y allais à l'école !

Ses yeux brillaient. C'était merveilleux d'être dans un environnement familier, après ces jours de cauchemars.

—Oh, vraiment ? nota-t-il poliment en reprenant sa lecture.

Évidemment, elle ne pouvait s'attendre à ce qu'il fût intéressé. Elle sentit des larmes perfides lui monter aux yeux. Tim, lui, lui aurait posé des centaines de questions sur sa vie de ce temps-là. Ils auraient ri de quelques incidents ridicules qu'elle aurait su rendre intéressants. La fois où on l'inscrivit de force dans l'équipe de hockey, parce que les joueuses avaient la grippe ; l'école avait perdu par 10 à 0. La pantomime dans laquelle elle jouait la reine des fées, et qui lui avait valu un gros succès.

Tim n'était pas là. Elle n'avait personne avec qui partager ses souvenirs. Jason la haïssait ; sa tante tirerait probablement les mêmes conclusions quant à sa participation à la tragédie. Elle souffrirait encore d'être seule.

Bientôt, le train entra en gare de Wareham. Sara suivit Jason sur le quai. Ils étaient les premiers à être descendus. Lorsqu'ils débouchèrent par la sortie principale, une jeune fille, qui portait un pantalon noir et un manteau de vison, jaillit hors d'un coupé rouge pour courir vers eux.

—Jason ! Jason Knight ! C'est extraordinaire. Je pensais justement à toi. Je suis venue chercher Oliver : vous ne l'avez pas vu ?

Elle avait des yeux bleus brillants lorsqu'ils fixaient Jason. Mais, soudain, son attitude changea. Elle posa ses deux mains sur l'avant-bras de Jason pour l'embrasser.

—Je suis désolée pour Tim. Oliver a appris en téléphonant au chantier pour son bateau. Tu as été obligé de te débattre, si loin...

—Merci, Diana, mais je n'étais pas seul. Je devais veiller sur la femme de Tim. Sara, je vous présente Diana Forbes. Diana, voici Sara, Ils s'étaient mariés là-bas, voici une semaine.

—Je ne savais pas... Cela a dû être horrible pour vous, ma chère.

Sara murmura quelques vagues paroles. Ces derniers jours, elle avait fini par oublier qu'il avait une vie en Angleterre. Une vie avec sa famille, ses amis, son travail. Une vie qui ne la concernait pas, sauf quand il voulait l'éloigner.

L'homme appelé Oliver fut le dernier à descendre du train. Jason serait parti, si Diana n'avait posé la main sur son bras pour l'arrêter.

—Attendez Oliver.

Elle courut à la rencontre d'un homme grand au teint clair.

—Quel ennui, marmonna Jason.

Présentations, salutations, condoléances, Sara ne prit pas une grande part à tout cela.

—Venez nous voir, conclut Diana, lorsque les choses se seront un peu calmées.

—Oui, venez, dit l'homme. Ma sœur et moi, nous serons ravis de

vous montrer notre nouvelle maison. Il faut que nous vous sortions de vous-mêmes.

Sara le trouva plutôt gentil. Elle estima que c'était un être beaucoup plus aimable que sa sœur.

Oliver et Diana montèrent dans le coupé. Ils quittèrent rapidement la gare, tandis que Jason repérait le taxi qui leur était destiné.

—Pour l'amour de Dieu, rentrons à la maison, dit-il d'une voix lasse.

Il resta silencieux, tandis que le taxi traversait la petite ville industrielle. Il ne parla pas plus, lorsqu'ils roulèrent dans la lande, le long des collines qui menaient à la mer. Sara gardait aussi le silence. Elle imaginait ce qu'il pouvait ressentir. Pour rentrer chez lui, il n'avait qu'elle ! Elle, qui était un constant rappel de ce qu'il avait perdu : un frère, un associé, un compagnon.

Sa longue main brune était posée sur le siège. Elle eut envie de la toucher pour lui offrir le réconfort, comme il l'avait fait, contre toute attente, dans le train. Mais elle était la dernière personne au monde dont il accepterait l'aide. De retour chez lui, il n'avait plus besoin d'elle, même pas comme d'un souffre douleur destiné à lui faire oublier sa peine.

Elle se rappela la façon, dont le regard de Diana Forbes s'était illuminé lorsqu'elle l'avait vu. Il n'y avait aucune erreur possible sur le message qu'avaient communiqué les yeux bleus. Avait-elle une place dans sa vie ? Elle avait détesté Diana dès l'instant de leur rencontre.

Le fait était que la pensée de Diana Forbes, ou de toute autre femme, dans les bras de Jason lut était insupportable. C'était un poison qui pouvait la détruire !

Elle devait se construire une vie loin de cet homme le plus vite possible.

La voiture descendit la colline, traversa un minuscule village, remonta sur une autre colline, prit un chemin, tourna entre deux piliers monumentaux et s'arrêta devant une maison de pierre grise. En descendant de la voiture, Sara vit sur le côté de la maison une étendue de gazon qui allait jusqu'à la lande. Au-delà, une mer couleur d'ardoise, sombre sous des nuages bas, balançait l'écume

blanche de ses vagues. La jeune fille était vraiment contente. Le Dorset était le seul foyer qu'elle ait jamais eu ; elle le retrouvait dans toute sa splendeur. Lorsque le taxi eut disparu, Jason se tourna vers elle.

—Bienvenue à la maison... madame Knight, dit-il avec ironie.

Tout son plaisir enfui, elle le suivit. La tante Vera fut une surprise. Inquiète, Sara s'attendait à se trouver en présence de quelqu'un de rébarbatif. La femme qui vint à leur rencontre était de taille moyenne. Elle avait des cheveux châtons.

Elle embrassa Jason. Elle le tint serré contre elle quelques instants, pour lui exprimer silencieusement sa compassion. Puis, sans attendre les présentations, elle tendit ses bras à Sara. Elle l'étreignit contre son cœur. Sara fut soulagée. Malgré les affirmations de Jason, elle pensait que la tante n'avait pas seulement eu connaissance des faits bruts. Elle s'attendait à de la haine ou de la suspicion.

La vieille dame la lâcha enfin.

—Tu ne me l'avais pas dit !

—Dit quoi ? s'étonna Jason.

Après avoir traversé la pièce, il avait pris la première lettre d'une pile de courrier posée sur un grand bureau d'acajou, près de la fenêtre.

—Que Sara était aussi belle.

—Je ne l'ai pas fait ? J'ai dû oublier.

Son visage avait son expression la plus énigmatique lorsqu'il se tourna pour décacheter l'enveloppe avec un coupe-papier d'ivoire. La tante Vera lui lança un regard appuyé.

—Vous devez être éreintée après ce voyage, dit-elle à Sara. Je vais préparer le thé. Nous dînerons plus tard. Asseyez-vous.

Sara lança un regard en direction de Jason qui lui tournait le dos. Elle se contracta à l'idée de rester seule avec lui.

—Ne puis-je venir avec vous ? J'ai l'impression d'avoir été assise pendant des siècles.

Sa voix était suppliante. Vera Knight avait remarqué la direction de son regard. Elle fronça rapidement les sourcils.

—Bien sûr !

D'une voix ferme, les yeux fixés sur l'homme debout près de la fenêtre, elle ajouta :

—Cette maison est la vôtre, maintenant. Vous pouvez y faire ce que vous voulez.

Dans la grande cuisine confortable, elle remplit et brancha la bouilloire électrique. En attendant que l'eau chauffât, elle s'appuya contre l'évier tout en contemplant Sara.

—Sara, j'ai essayé toute la journée de préparer ce que j'allais vous dire. C'est une situation tellement étrange, tellement difficile, tellement tragique. Maintenant que je vous ai vue, tout ce que j'avais imaginé me semble trop solennel. Parce que je pense, et, surtout, j'espère que nous allons devenir des amies.

—Je le souhaite aussi... Il y a juste une chose...

—Oui ?

—M'en voudriez-vous, questionna Sara péniblement, si je vous demandais ce que Jason a dit de moi ? De moi et de Tim...

L'eau s'était mise à bouillir. Vera la versa dans la grande théière familiale.

—Rien du tout, répondit-elle avec une évidente sincérité. Il m'a simplement précisé que vous n'aviez plus aucune famille, et qu'il vous ramenait.

—Jason ne m'aime pas, laissa-t-elle échapper d'une voix hésitante. Il me tient pour responsable de ce qui est arrivé à Tim.

Vera posa la théière sur la table roulante, avant de la recouvrir d'un couvre-théière brodé à la main.

—C'est vrai ? Eh bien, ça lui passera ! Il peut être aussi déraisonnable que la plupart des hommes ! Mais je ne l'ai jamais vu boudier bien longtemps quand il était enfant. Il finissait toujours par reconnaître qu'il s'était trompé... Cet épouvantable événement nous a tous choqués. Nous ne devons pas nous laisser submerger par des sentiments de culpabilité. La vie continue, nous devons continuer avec elle.

Elle tapota l'épaule de la jeune fille.

—Vous devez me laisser veiller sur vous, en ce moment. Du repos,

une vie saine : dans un mois, vous ne vous reconnaîtrez plus.

Un mois ! Elle ne pourrait supporter de voir chaque jour la haine de Jason. Elle devait mettre son plan à exécution immédiatement. Ce fut ce qu'elle décida ce soir-là dans son lit. Peut-être resterait-elle un petit moment avec la tante de Jason, si gentille, si sympathique. Elle se blottit au fond de son lit douillet. Pour la première fois depuis bien longtemps, elle s'endormit tout de suite.

Pendant près de trois semaines, Sara se laissa dorloter. Elle n'avait pas eu l'intention de rester si longtemps, mais elle était plus épuisée qu'elle n'avait cru. En outre, elle découvrait un plaisir nouveau, celui de la liberté.

Vera l'emmena à Bournemouth, un jour, en autobus. Elle lui acheta ce qu'elle appelait « une tenue de bord de mer ». Pantalon de marin, pull-over à col roulé et caban bleu-roi. Sara put ainsi passer dehors la plupart de ses journées. Elle marchait souvent sur la plage, à la limite des vagues. Parfois, elle gravissait quelque colline qui dominait la mer. Elle restait le visage offert au vent, jusqu'à ce qu'elle eût la sensation que les forces lui revenaient.

Elle rencontrait très rarement Jason. Mais, chaque fois qu'il pénétrait inopinément dans une pièce, son cœur battait plus fort. Il arrivait aussi qu'elle le croisât, lorsqu'il partait pour le chantier naval, à Poole. Il y passait toutes ses journées. La plupart du temps, et c'était pour cela qu'elle le rencontrait aussi peu, il partait avant qu'elle ne fût levée. Il rentrait seulement lorsque Vera et elle avaient fini de dîner. Après un bref coup d'œil dans le salon — par politesse envers sa tante, estimait Sara —, il s'installait seul dans la salle à manger. Il disparaissait ensuite dans son bureau.

— Il ne faut pas vous imaginer qu'il agit ainsi en fonction de votre présence, dit Vera Knight un soir. Il a vraiment beaucoup à faire avec son entreprise. Je sais qu'il, a investi beaucoup d'argent dans cette aventure d'exportation. De plus, ils travaillent tous pour terminer à temps le bateau de croisière d'un jeune homme très riche qui s'est installé récemment dans la région.

— Ne serait-ce pas Oliver quelque chose ?

— C'est ça. Oliver Forbes ! L'avez-vous rencontré ?

— Il était dans le même train que nous... Sa sœur l'attendait à la

gare.

—Ah, oui! La possessive Diana... Les hommes peuvent être parfois si stupides !

Sara ne fit pas de commentaire. Il lui semblait qu'une boule lui obstruait la gorge. Ainsi, elle n'avait pas inventé cet éclair dans les yeux bleus quand ils se posaient sur Jason. Sa tante savait tout aussi.

Sara restait immobile, fixant le feu, dans le salon de la vieille maison grise qu'elle avait appris à aimer. Elle se demandait tristement si Diana épouserait Jason et si elle déciderait d'y vivre. Il n'y avait qu'une chose dont elle était sûre, c'est qu'elle ne resterait pas pour le savoir. Il était temps pour elle de mettre son plan à exécution.

—Oui, je pense que des cours de secrétariat seraient la meilleure chose pour vous, Sara. Il n'y a aucun doute, vous pourrez les suivre chez nous.

Miss Glyn, la directrice du Collège de Jeunes Filles Chetwynd se leva, montrant par là que l'entretien était terminé. Sara se leva aussi; elle la suivit jusqu'à la porte.

—Merci, Miss Glyn.

—Si vous aviez continué jusqu'à votre baccalauréat, vous auriez eu d'autres possibilités...

L'inévitable reproche fait aux jeunes filles ayant quitté trop tôt le collège venait d'être prononcé. Sara se sentit frissonner. Elle était venue avec l'intention de se confier à Miss Glyn. Elle avait l'intention de lui raconter toute son histoire. Mais la directrice était beaucoup trop occupée pour pouvoir perdre son temps à écouter ses confidences. Alors, Sara lui avait simplement dit qu'elle avait rompu avec son beau-père. Elle avait ajouté qu'elle avait l'intention de subvenir elle-même à ses besoins. Elle avait conclu en expliquant qu'elle demeurerait chez des amis et qu'elle avait besoin de reprendre son indépendance.

—Oui, Miss Glyn ! C'était une grossière erreur.

La directrice ouvrit la porte du bureau.

—Je l'ai toujours pensé ! Mais il est inutile de s'appesantir sur nos



erreurs ; mieux vaut en tirer des leçons profitables.

Son regard plongea un instant dans les grands yeux violets. Elle ajouta, plus gentiment :

—Ne vous inquiétez pas, Sara. J'ai votre adresse. Je vais voir ce que je peux faire pour que vous puissiez suivre ces cours. Si vous revenez lorsque j'aurai un peu plus de temps, nous pourrons peut-être parler un peu...

—Oui, Miss Glyn. Merci beaucoup.

La directrice la retint, alors qu'elle allait partir.

—Juste une petite mise au point, Sara. J'espère que vous ne vous sentez pas débitrice de votre beau-père ! Vos cours ici ont été payés par une compagnie d'assurance. Cette assurance avait été souscrite par votre père à votre naissance. Le saviez-vous ?

Sara secoua négativement la tête.

—Je l'ignorais. Merci de me l'avoir appris.

En descendant lentement la longue avenue, puis en attendant l'autobus qui la ramènerait à Bournemouth, elle se sentit réchauffée par l'idée que ce père, qu'elle n'avait jamais connu, ait veillé sur elle. Son père, par quelque étrange pressentiment, avait eu le temps d'étendre sur elle sa protection.

De retour à Bournemouth, elle alla sur le front de mer. Tandis qu'elle regardait en direction de l'île de Wight, le sentiment de sa solitude lui revint. Elle aurait dû être contente d'avoir fait les premiers pas vers un avenir sans Jason.

Elle s'appuya, mince silhouette dans un tailleur corail, contre le parapet longeant la promenade. La brise soufflait dans ses cheveux. Bientôt, la plage et la jetée seraient envahies par les touristes. En ce mois d'avril, seuls quelques résidents profitaient du soleil printanier. Elle essaya de se reconforter en évoquant sa jeunesse, et sa bonne santé. Elle se construirait une nouvelle vie intéressante. Elle rencontrerait un autre homme...

La détresse submergea Sara à la façon d'un nuage noir.

—Eh bien ! Que faites-vous là ? dit une voix d'homme derrière elle.

Son cœur sauta dans sa poitrine lorsqu'elle reconnut la voix de

Jason. Le sang afflua à ses joues, et la vie dans tout son corps.

—Je ne m'enfuis pas, si c'est ce que vous craignez, dit-elle, le souffle court.

Avec une incroyable surprise, elle le vit sourire.

—Je n'y pensais pas vraiment ! Vous n'iriez pas loin, avec l'argent que vous avez en poche.

Elle se sentait stupidement heureuse. Il n'y avait d'autre raison valable que sa présence. D'autre raison que son regard sans colère ni mépris.

—En effet, dit-elle en grimaçant, vous n'avez guère été généreux.

A son arrivée, elle avait trouvé sous la porte une enveloppe qui portait la mention « argent de poche ». Elle contenait un billet de cinq livres.

—Je n'ai pas pris le moindre risque, répliqua-t-il.

Il s'appuya sur le parapet à côté d'elle.

—Vous ne m'avez pas dit ce que vous faisiez à Bournemouth.

—Rien de particulier... Je suis venue avec votre tante. Elle est allée à un cours de broderie. J'avais pensé rentrer seule...

—Inutile. Je rentre après être passé au chantier ; venez.

Assise près de Jason, dans la grande et puissante voiture, elle essaya de trouver quelque chose à dire. Pour une fois, ils ne se querellaient pas. Leur silence, qui embarrassait la jeune fille, n'était même pas hostile.

—Quelle chance que vous m'ayez remarquée, dit-elle nerveusement.

—Pour vous ou pour moi ?

Il ne quittait pas la route des yeux. Un vague sourire releva le coin de sa bouche.

—Pour moi, bien sûr ! Je n'aurai pas besoin de dépenser mon argent de poche pour prendre le bus !

—Ah, bien sûr ! sourit-il.

—Est-ce qu'il est grand, votre chantier ? reprit-elle.

—Pas assez ! J'avais des projets d'agrandissements, mais...

Il laissa tomber sa phrase, tandis que la voiture contournait un rond-point.

Elle cessa d'essayer d'entretenir la conversation. Ils roulèrent en silence jusqu'à ce que la voiture s'arrêta devant une grande construction basse. Sara N'avait aucune idée de l'aspect que pouvait revêtir un chantier naval. Elle fut surprise lorsque Jason, repoussant une lourde porte coulissante, lui montra le chemin. Bien qu'il eût dit que ce n'était pas assez grand, cela lui paraissait immense.

Une dizaine d'hommes travaillaient. Il y avait ce qu'elle supposa être des bateaux aux différents stades de construction. Quelques-uns ressemblaient vraiment à des bateaux ; d'autres n'étaient que des squelettes. Il régnait une forte odeur de résine. Des voix résonnaient étrangement, en couvrant le bourdonnement de l'équipement électrique. A leur gauche, en entrant, se trouvait un grand bateau apparemment presque achevé. Il n'y manquait que le mât et la voile.

—Qu'il est beau ! s'exclama Sara en s'approchant.

Sur la coque bleu pâle à bandes blanches, on pouvait lire son nom qui brillait : DIANA.

—Est-ce le bateau d'Oliver Forbes ? Il est formidable !

—Un jouet d'homme riche ! Je suppose que vous en avez déjà vu beaucoup de semblables ?

Effectivement, durant l'année passée avec Ralph, elle avait navigué en compagnie de riches propriétaires. Elle reporta son attention sur l'atelier bien entretenu.

—C'est immense !

—Plus grand que vous ne l'imaginiez ?

—Je ne m'imaginais rien. Je n'y avais jamais vraiment pensé.

Il la regarda, les yeux mi-clos.

—Non ? Si vous ne l'avez pas fait, il est en tout cas certain que d'autres l'ont fait pour vous.

Ses yeux lancèrent des éclairs ! Elle ne s'était plus sentie aussi furieuse depuis Acapulco !

—Ne pourriez-vous abandonner ce sujet ? siffla-t-elle. Je suis

fatiguée de vos soupçons et de vos insinuations continuelles. Vous ne pouvez vous obstiner à croire que j'ai épousé Tim pour son argent !

Il passa une main légère sur la coque avant d'examiner ses doigts.

—De toute façon, vous n'en auriez pas tiré beaucoup de bénéfice jusqu'à maintenant, dit-il avec douceur. Je crois que nous ne pouvons éviter plus longtemps de faire les comptes.

—Des comptes ? Que voulez-vous dire ?

Les yeux de Jason cherchèrent à lire sur son visage.

—Vous m'avez presque convaincu, dit-il d'une voix traînante.

Il se retourna vivement pour répondre à un appel. Oliver Forbes approchait. Il portait une veste de daim. Un large sourire aimable éclairait son visage.

—Quelle bonne surprise! estima-t-il. Comment allez-vous, Sara ?

—Très bien, merci.

Il la fixa avec une telle insistance qu'elle en fut gênée. Elle détourna les yeux.

—Le travail est fini à temps, dit Jason. Nous le lancerons demain.

—Magnifique ! Pour célébrer ça, nous irons jusqu'en France et...

—Hé, là ! l'interrompit Jason. Il faudra faire les essais avant de le laisser partir ! Sans oublier le travail administratif.

Oliver était aussi désappointé qu'un enfant privé de son jouet.

—Nous pourrons monter quand il sera à flot, au moins ? demanda-t-il.

—Je suppose que oui, admit Jason.

—Splendide !

Oliver était de nouveau heureux.

—Nous nous retrouverons vers six heures et demie. Diana va être folle de joie !

Il jeta un regard en direction de Sara.

—Vous vous couvrirez chaudement, Sara... Vous êtes superbe dans ces vêtements...

Il la dévorait des yeux.

—C'est d'accord, Jason ?

—D'accord, dit-il sèchement.

Pour un homme ayant vendu un bateau d'un tel prix, il manquait terriblement d'enthousiasme. L'un des ouvriers vint lui parler.

—Au revoir, dit-il en tendant la main à Oliver avant de s'éloigner.

Resté seul avec Sara, Oliver ne semblait pas pressé de partir. Il caressa la magnifique coque avec amour.

—Je suis impatient de le voir à l'eau, avoua-t-il. Diana sera émue aussi. Elle et Jason se sont concertés pour les aménagements intérieurs.

Il rit sous cape, d'un air entendu.

—Mais était-ce seulement pour les aménagements ?

Il chercha Jason du regard. Il était en discussion à l'autre bout. Ses gestes rapides et assurés en imposaient à ses deux interlocuteurs. Sara s'entendit alors demander :

—Est-ce que Jason est fiancé à votre sœur ?

—Pas officiellement. Mais il y aura peut-être demain une double célébration... Je suppose que je ne puis vous offrir un café ?

Elle refusa poliment. Il partit avec un regret évident. Elle ressentait un sentiment désespéré de souffrance. Elle n'avait aucun doute sur ce que pourrait être l'autre partie de la cérémonie !

## *Chapitre 7*

Sur le chemin du retour, Jason était encore plus morose.

—Voulez-vous y aller demain ? Je pourrais vous excuser.

Elle n'hésita pas. Ce serait un supplice, mais il fallait qu'elle le vît avec Diana Forbes. Après, elle pourrait être sûre de beaucoup de choses !

—Je pense que ce pourrait être amusant. Oliver était si fier de son bateau ! Il est gentil...

Ils prirent le bac de Sandbanks. Jason put alors cesser de se concentrer sur la route.

—Très gentil, dit-il en l'observant. Et très riche.

—Et, alors ? explosa-t-elle. Vous êtes encore en train de me dénigrer ! Perdez cette habitude !

—Oui, dit-il d'un air pensif, c'est peut-être en train de devenir une habitude...

Le bac avait atteint la rive opposée. Ils reprirent leur route.

Tante Vera était très énervée par cette soirée.

—Qu'allez-vous mettre ? demanda-t-elle à Sara, au dîner. Il fera froid sur le bateau, à cette époque.

—C'est ce qu'Oliver a dit. Il m'a suggéré de mettre l'ensemble que je portais cet après-midi.

—Bonne idée. Cette couleur corail vous va à ravir. N'est-ce pas, Jason ?

Il coupa le dernier quart de sa pomme d'un geste sec.

—Ravissante... dit-il sans lever les yeux.

—Tu veilleras sur Sara, Jason ! Tu veilleras à ce qu'elle n'attrape pas froid. Maintenant qu'elle va mieux, ce n'est pas le moment pour elle d'être victime d'un refroidissement.

—Je suis sûr qu'Oliver veillera sur elle magnifiquement, remarqua-t-il en croquant un morceau de pomme de ses dents éclatantes. Sara semble avoir fait une conquête... Maintenant, excusez-moi, mais j'ai beaucoup de travail !

Sa tasse de café à la main, il les quitta.

—Bien, bien, dit lentement la tante Vera sans s'adresser à qui que ce soit. Pauvre Diana !

Sara faillit éclater de rire. Tante Vera pensait qu'un tendre sentiment naissait entre Jason et elle. Elle croyait que sa grossièreté était due à la jalousie ! Il n'était vraiment pas possible, pensa-t-elle, d'être plus loin de la vérité.

En regardant la femme assise à côté d'elle, Sara mesura une nouvelle fois combien elle était différente de ce qu'elle avait imaginé. Elle était plus jeune. Elle avait des cheveux bruns bouclés et des yeux doux. Des yeux qui ressemblaient à ceux de Tim et qui pouvaient briller de la même lueur malicieuse. Elle était assez gentille pour avoir deviné une grande partie de ce que Sara ne lui avait pas dit.

—Vous avez été si bonne pour moi, depuis que je suis arrivée, vous m'avez acceptée simplement, sans me poser de questions.

—Quand vous voudrez me parler, n'hésitez pas. Le temps n'est sans doute pas encore venu...

—Bientôt, dit Sara.

Le lendemain, le soleil brillait, le vent était chaud. On était plus près d'une journée de juin que d'une journée d'avril. Comme la femme de ménage ne venait pas, Sara insista pour aider au travail de la maison. Elle ne tint pas compte des conseils de Vera qui estimait qu'elle n'était pas encore assez forte.

—Je vais épousseter les chambres, proposa Sara. Cela ne me fera pas de mal...

Et pourtant, cela lui en fit lorsqu'elle pénétra dans la chambre de Jason. Elle frotta, astiqua, comme si cela pouvait atténuer la souffrance. Partout où elle regardait, il était là. Elle le vit se pencher

sur sa table de toilette, se brosser les cheveux, se mettre de la lotion. Il était là, regardant par la fenêtre, pour imaginer les bateaux qu'il construirait peut-être à Diana Forbes. Mais pas à elle, certainement ! Et, si jamais elle occupait ses pensées, il l'en chasserait avec mépris. Cette certitude la rongait comme un acide. Être amoureuse était synonyme de mort lente.

Elle traversa la chambre pour tapoter le couvre-lit marron. Tandis que ses mains s'y attardaient, elle sentit monter un trouble puissant. Elle s'enfuit de la chambre.

Le jour traîna en longueur. Après le déjeuner, pendant que tante Vera se reposait, Sara marcha jusqu'au sommet de la colline. Ses pieds s'enfonçaient dans l'herbe. Ses yeux s'emplissaient du spectacle de la mer immense s'étendant à ses pieds. Elle était d'un bleu profond et étincelait sous le soleil. Des mouettes tournoyaient, puis plongeaient pour se saisir du poisson. Un lièvre se dressa devant elle. Ils s'examinèrent cérémonieusement, avant qu'il disparût dans les fourrés comme un éclair. En riant, elle souhaita demeurer dans cet endroit qu'elle aimait.

Jason ne s'était pas montré de la journée. Il se manifesta comme un cyclone vers six heures. En moins de dix minutes, il était prêt. Les cheveux encore mouillés par l'eau de la douche, il redescendit dans un élégant costume gris.

—Vous êtes prête ?

Il la poussa vers la voiture sans la regarder. Malgré une conduite rapide, ils manquèrent le bac à Sandbanks.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin au chantier naval. Diana et Oliver étaient déjà là.

La voiture de Jason se rangea à côté du coupé rouge des Forbes. Diana en jaillit pour se jeter au cou de Jason.

—N'est-ce pas formidable ? Vous êtes si intelligent d'avoir réussi à terminer notre bateau à temps. Je meurs d'impatience de monter à bord ! dit-elle avec un enthousiasme délirant.

Sara était toujours assise dans la voiture pour l'observer. Diana était une belle jeune fille. Elle portait un pantalon de marin très ajusté, une veste de fourrure blanche et une casquette de marin perchée sur ses cheveux blonds. Sara pensa, avec un coup au cœur, que c'était le genre de fille que Jason épouserait. Cette bonne santé



ferait d'elle la compagne idéale d'un homme vivant au grand air.

—Allons-y ! Je ne peux plus attendre !

—Très maritime, la taquina-t-il en effleurant ses cheveux sous la casquette bleue. Vous êtes prête pour la course autour du monde.

—Oh, Jay ! Quelle pensée charmante ! Mais viendrez-vous avec moi ?

—Au calme sous les tropiques, avec une merveilleuse sirène à bord : qu'est-ce qu'un homme pourrait demander de plus ?

—Personne ne m'a jamais comparée à une sirène !

Ses lèvres rouges entrouvertes n'étaient qu'à quelques centimètres de celles de Jason. Sara ne put en supporter davantage ! Elle se glissa hors de Son siège.

—Hé, vous deux ! Cessez, dit Oliver en la rejoignant. Vous allez bientôt avoir du public !

Dans la rue, les bureaux et les petites boutiques étaient fermés. Quelques enfants jouaient au ballon. Oliver saisit les deux mains de Sara.

—Comment va mon amie ? Puis-je avoir aussi un baiser en guise de bienvenue ?

Ses bras l'entourèrent ; il baissa la tête pour l'embrasser avant qu'elle ne se fût rendu compte de ce qu'il avait l'intention de faire. Son haleine sentait le whisky.

—Êtes-vous prêt ? demanda soudain Jason en s'écartant de Diana. Prenons-nous votre voiture ou la mienne, Oliver ?

—La mienne, mon vieux ! J'ai du Champagne à l'arrière ! Vous deux, les tourtereaux, installez-vous à l'arrière. Sara me tiendra la main pendant que je conduirai.

—Je n'ai jamais fait confiance à quelqu'un qui conduit d'une seule main, dit Jason sans sourire.

—Allons, Jason ! C'était seulement une plaisanterie !

—Le sens de l'humour d'Ollie est positivement CRIMINEL, précisa Diana.

Elle entraîna Jason vers la voiture.

—Nous serons un peu à l'étroit, mais cela ne nous dérange pas...

Le port n'était pas loin. Après avoir rangé la voiture, ils se dirigèrent à pied le long du quai vers le bateau. Sara et Oliver marchaient en tête. Il avait passé l'un de ses bras sur son épaule. De l'autre, il balançait le casier contenant les bouteilles.

—C'est agréable d'avoir quelque chose à célébrer, dit-il.

Et il planta un baiser dans les cheveux de Sara qui n'appréciait guère la façon dont la soirée se présentait. Tout en marchant, pour penser à autre chose, elle examinait le quai. Il était ancien, avec des bureaux, maintenant abandonnés, qui lui donnaient un air mystérieux. Elle pensa que le décor n'avait pas dû changer depuis que les pirates faisaient régner leur loi.

—Ça a l'air si vieux, remarqua-t-elle. On pourrait presque s'attendre à rencontrer un contrebandier en casquette rouge, un bandeau sur l'œil.

Ce n'était pas une remarque à faire. Oliver lui lança un regard halluciné, tout en murmurant contre son oreille :

—Une fois à bord, à moi le bateau et la fille !

—Nous ne l'avons laissé dans le port que pour cette nuit, intervint sèchement Jason. Il sera à son mouillage demain.

—Le voilà, ce chef-d'œuvre, dit Oliver.

Il sauta maladroitement. Il tendit le bras pour aider Sara, mais Jason le devança en la guidant pour descendre l'échelle de fer.

Sur l'eau, le yacht paraissait plus petit que dans le chantier. Diana et Jason se perdirent immédiatement dans une discussion au sujet du treuil électrique, puis de la façon dont s'ouvrait le roof et du nouveau type de compas. Pour Sara, c'était incompréhensible. Elle suivait en compagnie d'Oliver, en essayant de ne pas voir l'autre couple, têtes rapprochées, la brune et la blonde qui portait, perchée, son élégante casquette de marin.

—J'ai bien peur de ne rien savoir des travaux, dit Oliver d'un ton lugubre. C'est Diana l'expert : je me contente de payer... Le bateau était une idée de Diana, et elle obtient toujours ce qu'elle veut.

Il regarda en direction des deux autres, debout l'un près de l'autre. Ils examinaient le poste de pilotage. Le bras de Jason se posa sur l'épaule de Diana. Ils se penchèrent ensemble. Elle tendit sa bouche vers la sienne.

—Vous voyez ce que je veux dire ? précisa Oliver, tandis que Sara détournait les yeux. Ils sont faits l'un pour l'autre !

Elle avait horriblement peur qu'il n'eût raison. Diana était à l'opposé de Sara, qui n'était qu'une enfant. Elle se promit que, dorénavant, elle ne se laisserait plus gouverner. Elle deviendrait son propre maître en s'éloignant de ce Jason qu'elle oublierait.

Ils descendirent dans la cabine merveilleusement décorée.

—C'est *exactement* comme je l'avais imaginé, Jay, dit Diana avec enthousiasme. Vous avez fait des merveilles ! Buons à la santé de ce bateau ! Je ne vais pas gâcher une bouteille pour le baptiser dans les règles ! Mieux vaut la boire !

Après avoir sorti la bouteille, elle entreprit de déballer les verres.

—Oh ! Oliver, tu en as cassé un en sautant sur le pont ! Tant pis, Jay et moi boirons dans le même !

Le bouchon sauta. Le vin moussa jusque sur la moquette. On porta des toasts au nouveau bateau baptisé « Diana ». Jason en porta un à l'autre Diana, qui était à l'origine de tout ceci. Elle rit, il l'embrassa ; ils burent du Champagne dans le même verre.

La nuit tombait. L'ombre envahissait la cabine. Les bouteilles de gaz n'étant pas branchées, il n'était pas possible, selon Jason, de faire de la lumière.

—Il doit y avoir une torche, ajouta-t-il. J'ai dû la laisser dans ce coin.

Il traversa la cuisine pour pénétrer dans le second compartiment couchette. Diana le suivit. On entendit son rire, puis le bruit d'une bousculade, avant le silence. Ils ne revinrent pas.

Oliver avait bu systématiquement. Il attira Sara vers la banquette moelleuse.

—Un peu étroit, j'en ai peur ! Nous n'aurions pas dû leur laisser prendre la meilleure !

Il la serra contre lui. Son haleine prouvait d'une façon éloquente qu'il avait abusé de l'alcool. Elle se recula, dégoûtée.

—Ne soyez pas comme ça, mon petit ! Je sais que vous avez passé de mauvais moments, dit-il entre deux hoquets, mais la vie continue. Il n'est pas bon de vivre dans le passé !

Il s'attaqua aux boutons de son chemisier. Elle le repoussa.

—Non ! S'il vous plaît ! murmura-t-elle avec désespoir.

Elle ne voulait pas faire de scandale, mais la proximité d'Oliver lui répugnait.

—Laissez-moi !

Elle se débattit. Il serra davantage, jusqu'à l'allonger sur la banquette. Quand elle voulut crier, sa bouche se posa sur la sienne.

Soudain, la lumière blanche d'une puissante lampe torche se posa sur eux. La scène resta figée durant plusieurs secondes.

—Ça suffit, dit la voix sans timbre de Jason. Oliver, tu la lâches ; nous partons.

Surpris, Oliver desserra son étreinte. Sara se leva en essayant d'échapper au faisceau lumineux de la torche. Elle n'avait plus qu'une idée : quitter ce bateau et se perdre dans le port.

Oliver se leva pesamment.

—Vous manquez de tact, mon vieux !

—Je pense que nous ferions mieux de rentrer, insista Jason.

—Allons chez nous, s'écria gaiement Diana. Nous mettrons quelques disques et nous trouverons bien quelque chose dans le réfrigérateur !

Tout, en Sara, se révoltait à l'idée de passer le reste de la soirée avec eux. Elle n'attendit pas la réponse de Jason. Elle se lança dans l'escalier qui conduisait sur le pont. Elle voulait s'éloigner de cet Oliver Forbes, de son magnifique bateau et de son infecte sœur ! Elle était presque en larmes lorsqu'elle posa le pied sur le premier échelon de l'échelle de fer. Elle grimpa maladroitement le long du quai humide et couvert d'algues.

Elle n'avait escaladé que deux échelons lorsque son pied glissa. Elle essaya de se retenir d'une main, mais elle ne put assurer sa prise. Elle perdit complètement l'équilibre et poussa un cri !

Tout ce dont elle se souvint, ensuite, c'est qu'elle était recroquevillée sur le pont. Jason était penché au-dessus d'elle.

—Quelle bêtise ! estima-t-il. Pourquoi ne nous avez-vous pas attendus ?

Sa voix était furieuse ; mais ses mains étaient douces tandis qu'il

l'auscultait.

—Avez-vous mal ? Vous êtes-vous cassé quelque chose ?

—Je ne pense pas, dit-elle en s'asseyant avec précaution... Juste ma cheville !

Elle gémit lorsqu'il la toucha. Si elle avait décidé de jouer un rôle, elle devait être convaincante...

—J'ai dû me la fouler... .

Diana regardait aussi.

—Mettez-vous debout et pesez de tout votre poids sur ce pied, dit-elle froidement. Vous saurez alors si vous êtes réellement blessée !

Elle avait l'air ennuyée. Sara pensa avec satisfaction que cela perturbait les plans qu'elle avait imaginés pour cette soirée.

Se cramponnant à la main de Jason, qui avait passé un bras autour de sa taille, elle réussit à se redresser. Sa cheville était un peu raide, mais elle ne ressentait aucune douleur aiguë. Elle poussa malgré tout un petit cri.

—Oh ! J'ai peur que cela ne me fasse vraiment mal !

Elle sentit les bras de Jason l'enlacer plus étroitement pour la soutenir complètement. Elle s'appuya lourdement contre lui. Quel bonheur d'être dans ses bras ! Avec tristesse, elle pensa que la seule façon d'apaiser ce terrible besoin qu'elle avait de lui, était de provoquer une quelconque situation de crise. L'idée aurait été drôle, si elle ne lui avait brisé le cœur.

—Je ferais mieux de vous ramener, décida-t-il.

—Amenez-la plutôt chez nous, protesta Diana. Notre gouvernante s'occupera d'elle.

—Je ne crois pas, répondit Jason d'un ton aimable, mais qui n'admettait pas la discussion. Pouvez-vous grimper sur mon dos, Sara ?

Il la souleva sans aucune difficulté. Elle le tenait par le cou, la tête contre son épaule. Après avoir escaladé facilement l'échelle de fer, il la déposa.

—Légère comme une plume, dit-il en souriant. Je vais chercher la voiture.

—Est-ce qu'Oliver ne pourrait pas la ramener chez vous ? insista

Diana qui les avait rejoints.

—Tante Vera est en visite, objecta Jason. Et je doute qu'Oliver soit en état de conduire qui que ce soit ! Je vous conseille d'ailleurs de prendre vous-même le volant !

Après un instant d'hésitation, Diana renonça à manifester son mécontentement.

—D'accord ! Ce fut merveilleux, dit-elle en regardant Jason avec un sourire sans équivoque. Nous vous verrons demain au chantier, pour les derniers détails.

—D'accord ! cria Jason qui courait déjà le long du quai.

—Voulez-vous que nous restions jusqu'à son retour ? demanda Diana sans amabilité.

—Ne vous dérangez pas pour moi. Et merci pour cette soirée !

—Quelle soirée ? ricana Diana. Allons, viens, toi !

Elle saisit le bras de son frère pour l'entraîner malgré ses protestations. Elle le poussa sur le siège sans cérémonie. De toute évidence, ce n'était pas la première fois qu'elle lui rendait ce genre de service.

Sara avait gâché la soirée de Jason. Pourtant, lorsqu'il revint, il ne lui fit aucun reproche. Il l'aida à s'installer dans la voiture, sans rudesse, mais sans égards particuliers. Elle pensa qu'il découvrirait assez tôt qu'elle n'était absolument pas blessée.

—Êtes-vous confortablement installée ? dit-il avec un soupçon de méchanceté.

—Oui, merci, murmura-t-elle, en bouclant sa ceinture de sécurité.

Ils avaient parcouru quelques kilomètres dans un silence total lorsque Sara comprit qu'ils n'empruntaient pas le chemin habituel.

—Nous ne prenons pas le bac ? demanda-t-elle.

—Nous faisons un détour : c'est une soirée agréable pour conduire.

—Je croyais que vous vouliez me ramener à la maison pour...

—Pour examiner une cheville qui n'a jamais été foulée ?

—Comment avez-vous su ? murmura-t-elle.

—Vous n'avez pas sourcillé, la première fois que je l'ai fait

fonctionner. Vous jouiez la comédie. Pourquoi, Sara ?

—Je ne voulais pas aller chez les Forbes.

Sara avait remarqué qu'il ne semblait pas déçu d'avoir manqué la réunion. Ce détail, qui ne résolvait aucun de ses problèmes, lui apparaissait comme un petit cadeau de peu de prix que lui aurait fait Jason.

Ils traversèrent Wareham et suivirent ensuite la route de Swanage. Au château de Corfe, il décida :

—Passons de l'autre côté des collines. Il y a un panorama magnifique.

Il avait l'intention d'arrêter la voiture pour admirer le paysage... Et quoi d'autre ? Le cœur de Sara commença de s'affoler. Sa nervosité lui fit faire une réflexion sotte.

—Cela fait-il partie de votre plan ? Dois-je donner un pourboire au chauffeur ?

—N'ironisez pas ! Ça ne vous va pas !

Il y avait peu de circulation sur la route étroite. Ils escaladèrent les collines sans croiser de voiture. Au sommet, la route aboutissait à un parking prévu pour une dizaine d'automobiles. En ce mois d'avril, il n'y avait personne.

Jason arrêta la voiture, coupa le contact et éteignit les phares. Un paysage, beau à couper le souffle, s'étendait au-dessous d'eux. Sara pouvait encore distinguer le chenal qui va du port de Poole jusqu'à Wareham. L'eau luisait comme de l'acier poli ; les lumières des maisons ressemblaient à des vers luisants. Des traînées de brume blanchâtre voilaient les champs.

—C'est beau, dit-elle d'une voix mal assurée.

—Oui. Mais je ne vous ai pas amenée ici pour vous faire admirer le paysage. Cet endroit est parfait pour une conversation... Dites-moi exactement pourquoi vous ne vouliez pas aller chez les Forbes ?

—Parce que je ne voulais pas rester avec Oliver. Il était ivre ! Je n'aimais pas la façon dont il se conduisait.

—Vous n'aviez pourtant pas l'air de vous défendre beaucoup lorsque je suis arrivé...

—Les apparences sont peut-être trompeuses, dit-elle d'une voix

froide. Et vous jugez toujours sur les apparences !

—Vous cherchez la querelle ?

Une semaine plus tôt — dans cet autre monde, — elle aurait défailli sous la dureté de sa voix. Elle haussa simplement les épaules.

—Ça m'est égal. Si vous voulez vraiment une querelle, je suis prête.

—Non, dit-il d'une voix étonnamment douce. Vous ne lui faisiez pas d'avances ? Pourtant, il est très riche !

—Assez d'allusions à l'argent ! Vous ne pensez jamais à autre chose ?

—A beaucoup d'autres choses, ironisa-t-il. Mais alors, si vous n'étiez pas séduite, pourquoi n'avez-vous pas fait de scène ? Il fallait hurler !

—Je m'en suis abstenue par égard pour vous, lança-t-elle méchamment. Ce sont vos amis, pas les miens. Je ne voulais pas vous créer d'embarras.

—Oh, ce ne sont pas mes amis, je vous l'assure. Tout simplement des clients.

—Ah, parce que vous avez l'habitude d'entraîner vos clientes dans des cabines obscures !

—Ah, je vois ?... C'est donc ça !

—Ça, quoi ?

—Rien : je réfléchissais.

Un très long silence suivit, qui mit à rude épreuve la patience de Sara.

—Est-ce seulement pour me parler de ça que vous m'avez amenée ici ?

—Non, dit-il. Je crois le moment venu pour vous de me raconter toute votre histoire. Pourquoi vous avez épousé Tim et ce qui s'en est suivi. Puisque vous persistez à prétendre que je vous ai mal jugée, prouvez-moi que j'ai tort.

Maintenant que cet instant qu'elle avait attendu avec impatience était là, elle était pétrifiée.



—Me croirez-vous ? soupira-t-elle.

—C'est un risque à courir.

Si elle lui disait la vérité et qu'il ne la crût pas, ce serait la fin... Une fin cruelle ! Elle quitterait la maison dès le lendemain. Elle ne le reverrait jamais.

—Très bien, dit-elle.

Perdue, dans l'obscurité, des milliers de lumières scintillantes à ses pieds, elle lui raconta tout. La mort de son père, puis le remariage de sa mère avec Ralph.

—Nous devons avoir une certaine aisance. Nous habitons une belle maison près de Londres, lorsque j'étais jeune. Je me rappelle, il y avait un grand jardin. Après le remariage de ma mère, tout a changé. Je fus envoyée en pension ; c'est là que j'appris la mort de ma mère. J'ai d'abord voulu mourir, mais, à sept ans, on surmonte plus facilement la douleur.

—Votre beau-père s'occupait-il de vous ?

—Il est venu une fois pour me dire que je resterais à l'école parce qu'il ne pouvait m'emmener avec lui. J'étais toute seule, sans famille. Il disait qu'il avait juste assez d'argent pour payer la pension, je ne devais rien attendre de plus de sa part.

—Ainsi, il a payé vos études.

—J'ai découvert... des années après, que mon père avait souscrit une assurance pour payer mes études. Je ne dois vraiment rien à Ralph. D'ailleurs, je ne le revis pas pendant des années.

Elle lui raconta comment il était réapparu pour lui faire quitter l'école. Comment il l'avait emmenée vivre et voyager avec lui dans des endroits merveilleux. Comment aussi il lui avait acheté des vêtements pour la présenter à ses relations.

—Je n'ai jamais deviné l'homme qu'il était, continua-t-elle. A la fin, il m'a accusée d'être naïve, et il n'avait pas tort. On ne vous apprend pas grand-chose à l'école. Il était si charmant avec moi, si amusant, que tout le monde l'aimait. Lui, en revanche, n'aimait pas me voir fréquenter des jeunes gens; il les écartait toujours. Il disait que, si je tombais amoureuse, je l'abandonnerais. Puis, à Acapulco, j'ai rencontré Tim...

—Continuez, ordonna-t-il.

—Tim est tombé amoureux de moi... Il m'a demandé de l'épouser ! Ou, du moins, d'accepter des sortes de fiançailles secrètes. Je lui ai répondu qu'il n'en était pas question... Je l'aimais beaucoup, sans être vraiment amoureuse ! Je ne savais d'ailleurs pas ce qu'était l'amour...

—Continuez...

Elle prit une profonde inspiration avant de parler de leur visite chez Carlos Sorano. Elle évoqua l'étrange sentiment qu'elle avait commencé de ressentir.

—Je le considérais comme un vieil homme. Je n'avais jamais imaginé ce qui allait se passer. Dans son jardin, il y avait la reproduction énorme d'un dieu Jaguar !

—Ensuite ?

—Rien, en fait, jusqu'à notre retour à l'hôtel. Là, Ralph m'a annoncé qu'il n'avait plus un sou, et que Carlos voulait m'épouser... Je ne le reconnaissais plus. Il me disait que, si je n'acceptais pas, il disparaîtrait. Il m'abandonnerait seule et sans argent. Sans personne pour m'aider ! Il m'a enfermée dans ma chambre pour me laisser le temps de prendre une décision.

—Et Tim vous a découverte ?

—Oui. Il a trouvé une clé à la réception et m'a délivrée. Au début, je n'ai rien voulu lui expliquer... C'était si dégradant ! Il m'a tout fait avouer avant de m'affirmer qu'il me tirerait de là : nous nous marierions pour que Ralph ne puisse plus rien contre moi. Je n'étais plus moi-même. De toute façon, Tim avait tout pris en main. Il a été merveilleux... Nous nous sommes mariés le lendemain, à Mexico, et puis... Vous savez le reste !

Le profond silence de la nuit retomba à l'intérieur de la voiture.

—Il m'aimait vraiment, reprit-elle ensuite d'une voix tremblante. Et je... je l'aimais beaucoup ! Je l'aurais aimé vraiment, avec le temps, j'en suis sûre. Je lui aurais tout donné...

Elle tenait les yeux fixés devant elle sans rien voir. C'était fait. Tout était dit. S'il ne la croyait pas, elle ne pourrait plus rien faire !

—Que lui avez-vous vraiment donné ? demanda-t-il d'une voix étrange.

—Rien...

—Vous voulez dire que... Vous n'avez jamais dormi avec Tim ?

—Est-ce bien important ?...

—Oui, dit-il. C'est très important pour moi.

—Eh bien, alors, c'est non. Il disait que j'étais trop fatiguée... Il ne voulait pas m'ennuyer !

Elle commença de pleurer calmement, pressant son poing contre ses lèvres comme une enfant. Jason attendit qu'elle eût retrouvé un peu de son calme.

—Ainsi, il n'y a pas eu de complot pour mettre la main sur une partie de la fortune Knight ?

—J'ignorais qu'il y eût une fortune ; est-elle importante ?

—Oh, oui ! répondit-il comme s'il parlait d'une autre famille. Mon père a hérité d'une très grosse somme venant de son propre père. Il l'a investie dans notre société de construction de bateaux. Quand il est mort, il y a dix ans, il nous a laissé le tout, à Tim et à moi. La part de Tim, que vous pouvez maintenant revendiquer, représente une somme considérable. Si vous décidez de la retirer de l'affaire, vous me mettrez dans une position difficile. J'ai investi dans l'expansion. Je voulais m'attaquer à d'autres continents. C'est d'ailleurs pourquoi nous étions au Mexique...

Sara, essayant de s'y retrouver, cligna des yeux.

—Je ne retirerai pas cet argent ! Je n'ai jamais pensé à prendre l'argent de Tim. Ce ne serait pas loyal !

—La loyauté n'est pas à la mode, de nos jours, répliqua-t-il sèchement. Surtout quand il est question d'argent.

—Je ne toucherai pas à l'argent de Tim.

Jason se renfonça dans son coin. Elle devina, dans cette obscurité, ses yeux dirigés vers elle.

—C'est donc là votre histoire : pas de complot ! Pas d'arrangement pour rencontrer votre répugnant beau-père et partager le magot ?

—Non ! Pas d'arrangement ! J'espère ne jamais revoir Ralph de ma vie !

Il ne bougea, pas, ne parla pas. La faible lueur qui arrivait jusqu'à la voiture permit à leurs regards de se croiser. Le silence semblait vibrer de la tension ambiante. Sara retint son souffle jusqu'à ce que

sa poitrine fût prête à éclater. Elle fixait la tache pâle de son visage. Son cœur battait à tout rompre. Elle commença de trembler.

— Je veux vous croire, dit-il d'une voix enrouée par l'émotion... Vous avez envahi ma vie, Sara. Votre beau visage, vos cheveux couleur de lumière et votre corps sont faits pour être aimés. Vous m'avez troublé dès que je vous ai vue...

Sara sentit une vague de chaleur l'envahir. Il l'aimait ! Dans un instant, il s'approcherait d'elle et la prendrait dans ses bras. Ses lèvres s'entrouvrirent doucement, comme si celles de Jason étaient déjà sur sa bouche. Elle entendit son souffle court, puis le monde sembla basculer. Il tendit sa main d'un mouvement rapide et tourna la clé de contact.

— Nous rentrons à la maison ! Je crois que ça vaudra beaucoup mieux...

Il parcourut les derniers kilomètres en proie à une étrange fureur. Il était légèrement penché en avant, les yeux fixés sur la route étroite, les mains crispées sur le volant. Sara était éperdue de bonheur. Il l'aimait ! Elle pourrait donc attendre ses baisers. Ils avaient toute la vie devant eux ! Elle se laissa bercer par cet ineffable bien-être qui survenait après une tension insupportable.

Ils traversèrent le village plongé dans la nuit, avant de descendre en direction de la mer. Quand ils pénétrèrent dans le parc de la maison de pierre grise, Sara pensa avec une joie immense qu'elle ne la quitterait plus.

Tante Vera, qui avait entendu la voiture, était sortie sur le perron.

— Mes enfants, je suis contente que vous arriviez de bonne heure. En rentrant, j'ai trouvé une voiture qui attendait, lorsque le taxi m'a déposée. Il y a un homme qui se prétend votre beau-père, Sara. Un monsieur Francis... Je ne savais que faire. Comme il a dit que vous l'attendiez, je l'ai fait entrer. Il est dans le salon !

Ralph avait pris ses aises sur l'un des confortables fauteuils recouverts de cretonne. Parcourant l'un des magazines de Jason, il avait l'air d'être chez des amis intimes. Son costume de tweed brun lui donnait une allure prospère. Il se leva sans hâte lorsque Sara, suivie de Jason, pénétra dans le salon.

— Sara, ma pauvre petite chérie ! Tu m'as donné bien du fil à retordre !

Le sourire charmeur, mais faux. Le ton désapprobateur de sa voix, suffirent à rendre Sara malade de dégoût. Ses mains, sous l'effet du choc, étaient froides et sans force. Il s'en saisit, tout en la regardant droit dans les yeux.

—Pourquoi, dit-il gentiment grondeur, as-tu éprouvé le besoin de t'enfuir comme ça, romantique et folle enfant? Et puis cette tragédie. Il m'a fallu beaucoup de temps pour tout reconstituer morceau par morceau. Pourquoi n'es-tu pas revenue vers moi ? Tu savais que je comprendrais...

Elle avala péniblement sa salive.

—Vous n'auriez pas dû venir ici ! Je ne veux pas vous voir !

La voix de Jason lui parvint de derrière elle. Elle avait un ton glacial.

—C'est entièrement mon sentiment, monsieur Francis. Je vais mettre les choses au point. Vous n'êtes pas le bienvenu ; je souhaite que vous partiez immédiatement.

Ralph prit une expression de profonde affliction.

—Mais, mon cher, pourquoi...

—Vous avez entendu ce que j'ai dit. Je ne vous dois aucune explication.

Jason regardait Sara ; son visage semblait taillé dans la pierre.

—Si vous voulez partir avec votre beau-père, Sara, il pourrait peut-être attendre que vous ayez fait votre valise. Si vous préférez remettre votre départ à demain, je n'y vois pas d'inconvénient.

Il s'arrêta avant de franchir la porte.

—Vous aurez besoin de l'adresse de mon notaire à Pod. Bryant et Bryant ; ils sont dans l'annuaire.

Sara sembla reprendre vie. Elle le suivit en courant et le rattrapa comme il ouvrait la porte d'entrée. Elle s'agrippa à son bras.

—Arrêtez, je vous en prie ! Ce n'est pas ce que vous pensez. Je ne lui ai pas demandé de venir. Je ne l'attendais pas.

L'expression de Jason figea les mots sur ses lèvres.

—Assez de mensonges, dit-il. Vous avez eu un bon professeur !

Il posa la main sur la poignée. Sa bouche se tordit dans ce sourire

méprisant qu'elle connaissait si bien,

—J'étais si près de vous croire !

Il sortit. Un instant plus tard, elle entendit sa voiture démarrer.

## *Chapitre 8*

Sara revint dans le salon. Ralph se versait un verre. Il lui sourit.

—Enfin parti ! C'est qu'il n'est pas commode, ton beau-frère !

—Vous avez entendu ce qu'il a dit ! Il est chez lui...

—Mais tu as épousé son frère...

En découvrant son visage, il s'interrompt avant de reprendre, comme s'il parlait à un enfant :

—Voyons, c'est puéril ! Pourquoi ne pas nous asseoir et parler ? Il y a une méprise au sujet de Carlos. J'ai vite compris que ça n'aurait pas marché. Tu as bien fait d'épouser ce pauvre type. A l'époque, je n'avais aucune idée de la fortune de cette famille... J'avais toujours dit que tu ferais une magnifique veuve !

Sara se sentit perdre son contrôle. Elle lui enleva le verre de whisky des mains, et le lança sur le sol où il s'écrasa en éclaboussant le parquet ciré.

—Dehors, cria-t-elle. Allez-vous-en ! Je ne veux plus vous revoir !

—Très bien, ma chérie ! Mais tu ne pourras rester avec ce type ! Voici une adresse où tu pourras me joindre pendant une semaine ou deux... Tu téléphones, et nous repartons ensemble.

—Adieu, Ralph.

Il sortit en conservant un air avantageux. Elle le surveilla jusqu'à ce que sa voiture eût disparu. Tante Vera pénétra dans l'entrée au moment où elle fermait la porte.

—Où sont-ils ? Votre beau-père est déjà parti ? Je montais justement préparer la chambre d'amis.

—Il a dû partir, dit Sara en souriant.

Maintenant que tout était fini, elle se sentait extraordinairement calme.

—Jason est probablement retourné chez les Forbes, continua-t-elle. Il était venu me reconduire...

Elle entra dans le salon.

—Je suis terriblement confuse, tante Vera : mon beau-père a eu un accident avec son verre.

Elle continua à bavarder en balayant les morceaux de verre.

—Je cirerai demain, précisa-t-elle d'un ton enjoué.

—Sara, intervint tante Vera, il y a quelque chose ! Que s'est-il passé ?

—Rien. Tout va très bien, répondit Sara avec un sourire éclatant.

—Ça n'a pas d'importance, soupira la vieille dame. Mais vous avez l'air exténuée. Allez vous coucher, je vous porterai une boisson chaude.

—Vous me gêtez...

Elle remporta le balai dans la cuisine. Elle avait l'impression que ses membres appartenaient à une poupée articulée. Elle se mit ensuite au lit. Tante Vera lui apporta un lait chaud. Elle s'assit au bord du lit pendant que Sara continuait à bavarder, racontant la soirée à bord du « Diana ». Les mots jaillissaient d'eux-mêmes. A l'intérieur, elle ne ressentait qu'un grand vide. Elle ne voulait pas penser, pas éprouver de sentiments, pas faire de projets. Elle voulait juste partir avant d'avoir revu Jason.

Puis le silence tomba.

—Tante Vera, j'ai peur d'être obligée de partir demain, dit-elle soudain.

—Oh, non ! Je pensais... J'espérais... Vous allez évidemment rejoindre votre beau-père ? Jason ne m'avait jamais dit que vous aviez encore des parents.

—Vous avez été gentille avec moi, reprit la jeune fille sans répondre à la question. Je suis désolée de vous quitter.

—Vous reviendrez nous voir souvent ?



—Bien sûr... s'exclama-t-elle, en sachant parfaitement qu'il n'en serait rien.

Elle devinait que tante Vera attendait quelque chose de plus. Une explication, par exemple. Elle aurait voulu lui raconter toute l'histoire pour s'assurer de sa sympathie et de sa compréhension, mais c'était impossible pour l'instant.

—Je crois que vous aviez raison ; je suis terriblement fatiguée !

—Je le savais bien...

Elle recouvrit Sara avec la couette et l'embrassa sur la joue avant de sortir.

Ce fut la première fois de sa vie que Sara passa une nuit complète sans dormir. Même à Mexico, avec Jason de l'autre côté de la porte, elle avait dormi.

La chambre de Jason était, cette fois-ci, située à l'autre extrémité de la maison, mais elle entendrait la voiture rentrer. Elle ignorait ce qu'elle ferait à ce moment-là. Elle espérait que, lorsqu'elle le verrait, ses idées s'éclairciraient. Elle s'était assise dans un fauteuil près de la fenêtre. Bien qu'enveloppée dans la couette, elle grelottait. Elle vit le soleil se lever sur la mer grise et froide : Jason n'était pas rentré de la nuit !

Quand il fit tout à fait jour, elle se lava et s'habilla.

Elle emballa le peu qu'elle avait depuis Mexico. Elle résolut de tout lui rendre lorsqu'elle aurait un peu d'argent.

A neuf heures, elle descendit. La maison était calme et déserte. A cet instant, le courrier du matin fut jeté dans la boîte aux lettres ; il tomba sur le carrelage de l'entrée. Elle lui lança un regard distrait. Rien pour elle, bien sûr ; il était trop tôt pour que Miss Glyn prît contact avec elle, pensa-t-elle.

Mais il y avait une lettre pour elle, et elle provenait bien de Miss Glyn !

« Vous serez surprise d'avoir si rapidement de mes nouvelles, Sara, écrivait la directrice, mais, après votre passage, une idée m'a traversé l'esprit. Il vous est impossible de commencer des cours de secrétariat au milieu du trimestre, mais vous pourriez certainement nous être de quelque utilité ici, à l'école. Notre secrétaire est en ce moment surchargée de travail; vous pourriez venir nous aider. Je

vous assure, nous vous en serions toutes deux extrêmement reconnaissantes. Je pourrais vous réserver une chambre. Vous seriez logée et nourrie et vous pourriez ainsi acquérir les rudiments. Faites-moi savoir si cela vous convient. Sincèrement vôtre. L. Glyn.

»

Sara monta la lettre dans sa chambre ; elle la rangea soigneusement dans son sac à main. Elle voulait disparaître sans laisser de traces. La rupture serait totale.

Elle frappa à la porte du fond. Tante Vera était assise dans son lit, buvant son café. Elle sourit avec tant d'affection que, pendant un moment, la résolution de la jeune fille faiblit. Mais il ne fallait pas !

—Je suis venue vous dire au revoir. J'ai juste le temps !

—Je ne pensais pas que vous partiriez si tôt : sinon, je me serais levée. Passez-moi ma robe de chambre, vous serez gentille. Avez-vous déjeuné ?

Sara la rassura. Elle retourna dans sa chambre chercher sa valise. Elle jeta un dernier coup d'œil; c'était, parmi les endroits qu'elle avait connus, celui qui ressemblait le plus à un foyer.

Tante Vera l'attendait dans l'entrée.

—Tout va trop vite : êtes-vous sûre que ça va bien ? Vous allez prendre un train ? Votre beau-père est à Londres ?

—Oui, dit Sara avec sincérité. Je vous téléphonerai dès mon arrivée.

—Je vous en prie !...Bien sûr, Jason sait que vous partez ? Il n'est pas rentré, la nuit dernière...

—Nous avons arrangé tout ça hier.

« *Si vous voulez rester jusqu'à demain, vous le pouvez.* » En se rappelant la façon dont il l'avait regardée en disant cela, elle sentit un frisson glacé la parcourir.

Vera la serra dans ses bras et l'embrassa.

—Dépêchez-vous. J'aurais tant voulu... ajouta-t-elle avec un air de profond regret, que vous n'ayez jamais à partir.

Parvenue à la grille, Sara se retourna pour un dernier adieu de la main. Elle pensa que sa mère, qu'elle n'avait pas réellement connue, devait ressembler à Vera.

Dès qu'elle arriva à l'école, Sara se dirigea tout droit vers le bureau de la directrice. Elle frappa. La réponse ne venant pas, elle resta à attendre sous les regards curieux des élèves.

L'une de celles-ci, qui revenait d'un cours de gymnastique, fit une remarque flatteuse sur sa tenue.

Ce fut alors qu'apparut Miss Glyn. Elle inspirait une légère crainte aux élèves. La toge noire qu'elle portait en classe flottait autour d'elle.

—Ah ! Sara Tildesley, entrez ! Ainsi vous avez reçu ma lettre...

—Oui, merci, dit timidement Sara. Je vous suis très reconnaissante; j'aimerais commencer dès maintenant...

—Mais bien sûr ! Nous avons beaucoup de travail, en ce moment ; la pauvre Miss Barret s'en plaint amèrement. Les dossiers d'entrée à l'université, vous comprenez ? Notre actuelle secrétaire est arrivée après votre départ. Je vais vous présenter.

Elle regarda le tailleur corail.

—Ou peut-être préféreriez-vous vous changer d'abord ? Je vais demander à l'économe de vous montrer votre chambre. Petite et au dernier étage !

—Ce sera magnifique, dit Sara d'un ton passionné.

Miss Glyn l'observa ; son expression austère s'adoucit un peu.

—Vous avez des problèmes ?

—Tout va mal ! C'est une trop longue histoire pour que vous ayez le temps de l'écouter... Il faut pourtant que je vous dise que je ne suis plus Sara Tildesley. Je m'appelle désormais Sara Knight. Je me suis mariée au Mexique et... mon mari a été tué le jour même dans un accident de chemin de fer. Je suis restée quelque temps à l'hôpital, mais je n'étais pas sérieusement blessée.

—Pauvre enfant ! Quelle tragédie... Vous n'êtes pas enceinte ?

—Oh, non! Simplement... Je n'ai pas d'argent et aucun endroit où aller.

—Votre nom de femme mariée est donc Knight ? demanda la directrice avant de l'inscrire.

—Verriez-vous un inconvénient, se renseigna timidement Sara, à

ce que je n'en parle à personne ? Je préférerais être connue ici sous mon nom de jeune fille. Je vais retirer mon alliance.

—Comme vous voulez...

—Et... Peut-être me laisserez-vous chercher, parmi les vêtements oubliés, quelque chose qui ne soit pas susceptible d'être réclamé. Mon tailleur corail ne convient pas très bien...

—Pas vraiment... Allez-y vite !

—Merci pour ce... sauvetage !

La directrice la suivit pensivement des yeux lorsqu'elle sortit...

L'école était un havre et une bonne cachette. Le travail était une drogue. Pendant les quinze jours qui précédèrent les vacances de Pâques, le travail emplît chacun des instants de Sara. Durant la journée, elle était installée devant une petite table dans le bureau de la secrétaire.

Miss Barret était une femme active, aux cheveux d'un blond roux, qui portait d'énormes lunettes aux montures épaisses. Elle était assez agréable dans le travail, mais ce n'était pas quelqu'un à qui il était possible de se confier.

Sara s'était rapidement mise au courant. Elle apprenait à taper à la machine avec deux doigts. Elle faisait les innombrables courses de Miss Barret dans tous les coins de l'école. Elle connaissait par cœur chaque centimètre carré du vieux bâtiment. Cela l'aidait beaucoup.

Ses anciennes compagnes étaient parties l'été précédent. En revanche, beaucoup d'élèves plus jeunes se souvenaient d'elle. Elles étaient surprises de la voir là. Les membres du personnel enseignant avaient un mot gentil pour elle; ils avaient de toute évidence été informés par Miss Glyn de certaines difficultés que rencontrait Sara. Mais tout le monde était tellement occupé par les examens d'entrée à l'université que l'on ne prenait pas le temps de se poser des questions à son sujet. La pâle jeune fille à la jupe grise, au chemisier blanc, dont les cheveux blonds étaient retenus par un ruban, était assise dans un coin du bureau. Elle tournait le dos à la pièce. Son alliance avait quitté son doigt pour être attachée par un ruban autour de son cou. Les vieux chemisiers, boutonnés jusqu'en haut, dissimulaient ce collier.

Cette tenue austère était la seule qu'elle avait trouvée dans le placard des vêtements perdus. Elle devrait faire l'affaire pour l'instant. Quand Sara toucherait son premier salaire, elle s'aventurerait en ville pour acheter une robe toute simple. La seule pensée de rencontrer Jason Knight à Poole l'empêchait de sortir. Elle craignait trop de le voir !

C'était une vie pâle et terne. Quelquefois, elle avait l'impression de s'être enfermée dans une coquille. Plus rien ne la touchait. C'était ce qu'elle avait souhaité, en venant demander son aide à Miss Glyn. Dès qu'elle aurait suffisamment économisé, elle prendrait des cours de secrétariat. Peut-être l'aiderait-on à obtenir une bourse, lorsque tout le travail de fin de trimestre serait achevé. Elle pourrait alors obtenir une place dans un collège lointain. A Londres, Bristol ou Birmingham.

Dans une grande ville, tout danger de rencontrer Jason Knight serait écarté. Elle était résolue à le chasser aussi bien de sa vie que de son esprit. Elle savait que le combat serait dur. La nuit surtout, quand elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. Le besoin de le voir était parfois si fort qu'elle se levait et marchait dans sa chambre, comme elle l'avait fait pendant une autre nuit, à Mexico. Mais, à présent, il n'était pas de l'autre côté de la porte. Que se serait-il passé, cette nuit-là, si elle était allée vers lui ?

Puis la vieille maison trouva le calme de l'été. Le dernier « au revoir » avait retenti le long des corridors ; la dernière portière de voiture avait été claquée. Tout était si familier à Sara qu'elle avait l'impression d'un retour en arrière.

Il ne restait plus une seule élève pour passer ses vacances à l'école. Elle, elle les avait toutes passées ainsi, sauf les fois où elle avait été invitée chez des amies. La plupart des professeurs étaient partis. Seul, celui qui s'occupait des carrières était encore là. Sara décida de lui parler.

Avant qu'elle ne pût mettre son projet à exécution, Miss Glyn l'envoya chercher. Elle était beaucoup plus humaine et détendue, maintenant que le trimestre était terminé. Mais Sara ressentit ce vieux sentiment d'angoisse qui l'accompagnait lorsqu'elle était appelée par la directrice.

—Asseyez-vous. Dites-moi ce que vous avez pensé de votre travail. Miss Barret m'a dit que vous lui aviez été d'un grand secours.

—Ça m'a beaucoup plu, répondit Sara poliment. Je crois que j'ai beaucoup appris.

—Vos projets, maintenant ?

—Je voudrais obtenir une bourse.

—Avant de faire quoi que ce soit, vous devriez lire ceci.

Elle poussa devant elle un exemplaire d'un journal de Londres. A la rubrique « personnel » une annonce était cochée d'une croix,

« Mme Sara Knight, veuve de M. Timothy Knight, décédé au Mexique en mars dernier pourrait-elle prendre contact avec Bryant et Bryant, notaires à Poole, Dorset, le plus rapidement possible, pour une affaire d'extrême urgence ? »

Suivaient une adresse et un numéro de téléphone.

—J'aimerais mieux ne pas y aller, dit-elle. Je préférerais n'avoir aucun contact avec la famille de mon mari.

La directrice la regardait attentivement. Sara eut l'impression d'être encore une élève de quatrième.

—Je pense que vous devez y aller, dit Miss Glyn d'une voix ferme. Vous avez des responsabilités à assumer. Vous êtes désormais adulte. Et une femme mariée. Bien sûr, je ne sais rien des détails, mais c'est un message que vous ne pouvez absolument pas ignorer.

Les paroles du Dr Mac Nab, à l'hôpital de Mexico, lui revinrent en mémoire : « *Ne vous laissez pas écraser.* » Elle n'avait aucune arme à utiliser contre Miss Glyn. C'était une école démodée. L'obéissance était la première règle en vigueur ici. Elle était admise au même titre que la nécessité de se laver les dents le soir, avant d'aller se coucher.

Sara acquiesça.

—Oui, je suppose que je devrais y aller.

Miss Glyn sembla satisfaite.

—Je vais à Poole, ce matin. Je vous y conduirai moi-même. Voyons si nous pouvons vous obtenir un rendez-vous.

Elle attrapa le journal et attira le téléphone vers elle. Sara l'observait avec l'horrible sensation d'avoir été prise dans un piège dont la porte se refermait lentement sur elle.

Une heure plus tard, lorsque Miss Glyn la déposa devant les bureaux du notaire, elle avait réussi à reprendre un peu confiance

en elle. Elle n'allait pas rencontrer Jason. Elle allait juste voir ce notaire. Jason ne souhaitait certainement pas plus qu'elle une rencontre. Tout pourrait être réglé par l'intermédiaire de Me Bryant. Cela ne lui prendrait pas grand temps de dire qu'elle ne voulait pas de la fortune de Tim.

—Vous retrouverez votre chemin toute seule ?

La main gantée de Miss Glyn était posée sur le levier de changement de vitesse.

—Je dois m'en aller, maintenant : je n'ai pas le droit de m'arrêter ici.

Sara la remercia. Elle poussa la porte vitrée. La fille assise à la réception avait des cheveux frisés et de petits yeux en trous de vrille.

—Je suis Mme Knight, annonça Sara. J'ai rendez-vous avec Me Bryant.

Les petits yeux l'examinèrent avec curiosité. Sara trouva cela naturel. Dans ses vêtements, on ne pouvait vraiment pas la prendre pour une dame. Elle portait encore la jupe de flanelle grise et le chemisier blanc, boutonné jusqu'au cou, recouvert d'un cardigan gris bien chaud. Elle avait renoncé à l'idée de monter en voiture avec Miss Glyn en portant son tailleur corail. Miss Glyn avait des idées bien arrêtées sur la mode.

—Je vous en prie, asseyez-vous... Madame Knight. Je vais avertir Me Bryant de votre arrivée.

Sara prit place sur une banquette recouverte de velours, placée près de la fenêtre. Elle ne s'était pas vraiment attendue à voir apparaître Jason, son regard glacé tourné vers elle. Mais Poole n'était pas une grande ville. De plus, son chantier n'était pas tellement loin.

L'interphone grésilla.

—Me Bryant va vous recevoir maintenant. Voulez-vous monter au premier ?

Elle gravit l'escalier, suivit d'un étroit couloir et pénétra enfin dans l'étude.

Me Bryant Senior vint à sa rencontre. Il lui tendit la main. C'était un petit homme rond, chauve, l'air aimable. Il cacha la surprise que lui causait la vue de Sara dans l'uniforme du collègue. Il l'installa

courtoisement sur un siège qui lui faisait face. Il la traitait comme une femme d'âge mûr, et non comme une écolière.

—C'est très aimable à vous d'avoir fait le voyage de Londres, madame Knight. Mais peut-être séjournerez-vous dans de la famille ?

—Non, dit Sara. Mais je pensais... N'avez-vous pas fait publier cette annonce à l'instigation de M... Knight ?

Elle avait bégayé en prononçant ce nom.

—Oh, non ! Je n'ai pas vu, M. Knight depuis plusieurs semaines. Pas depuis son retour du Mexique. Je lui ai téléphoné pour avoir votre adresse, mais il a été incapable de me la fournir. Il a simplement précisé qu'il vous croyait à Londres.

—Oui, bien sûr...

Tante Vera avait pensé qu'elle allait à Londres rejoindre Ralph. Quand elle lui avait téléphoné pour annoncer qu'elle était bien arrivée, elle n'avait rien dit qui pût infirmer cette impression.

—Puis-je vous offrir mes très sincères condoléances, madame Knight ? dit le notaire d'un ton professionnel.

Sara cligna des yeux en le remerciant. Il y eut un court moment de silence. Elle ressentit une sorte de soulagement : Jason n'avait pas demandé à son notaire de la découvrir ! Il ne lui avait pas tendu un piège. Il ne la savait pas là.

—Maintenant, voyons...

Il ouvrit un gros dossier jaune clair avec en grosses lettres l'inscription : « Succession de Timothy Knight, décédé ».

—Nous avons plusieurs raisons de vous rechercher, avant de pouvoir nous occuper de cette succession avec l'administration. Cela peut vous sembler un peu rébarbatif, mais vous pouvez me poser toutes les questions que vous voudrez. Surtout lorsque vous ne comprendrez pas un point que je pourrais mentionner.

Sara n'y comprit rien. A la demande du notaire, elle lui donna un certificat de naissance et son certificat de mariage, qu'elle avait conservés dans son sac à main. Elle cessa presque d'écouter. Des mots comme « intestat », « lettres de l'administration », « biens personnels » flottaient dans sa tête. Lorsque cela eut duré un certain temps, elle interrompit son interlocuteur :



—S'il vous plaît...

Il leva les yeux de ses papiers.

—Je n'y comprends vraiment rien. Et je ne pense pas que je le pourrais, même si vous m'expliquiez davantage. Je n'ai pas la bonne tournure d'esprit. Je crois qu'il serait beaucoup mieux de tout régler sans moi. Je ne veux accepter aucun argent de mon... défunt mari. En fait, c'est décidé. Je signerai tout ce que vous voudrez. Et maintenant, s'il vous plaît, puis-je m'en aller ?

Il était évident que la conscience professionnelle de Me Bryant était outragée.

—Mais... Mais, même quand le partage sera fait, madame Knight, vous aurez droit à une grosse somme. Une très grosse somme ! ajouta-t-il avec respect.

Sara se leva.

—Je ne veux pas un centime, dit-elle, entendant avec satisfaction la fermeté de sa voix.

Le Dr Mac Nab aurait été contente d'elle, Me Bryant marmonna quelque chose au sujet d'un choc. On aurait dû s'y attendre, selon lui. Il n'était pas décidé à céder à son caprice. Il lui demanda son adresse. Puisqu'elle n'en avait pas d'autre, elle donna celle du collègue.

—Je devrai vous demander de revenir, expliqua-t-il en ouvrant la porte.

—Ne pourriez-vous pas régler cela par courrier ?

Il marmonnait encore en descendant l'escalier étroit et sombre.

—Je verrai ce que je peux faire, madame Knight, mais vraiment...

Il l'attendit au pied de l'escalier ; ils tournèrent ensemble dans le couloir qui conduisait au vestibule. Appuyé au comptoir de la réception, Jason bavardait amicalement avec la secrétaire. Il portait des vêtements de travail; son pantalon était glissé dans ses bottes en caoutchouc. Son épaisse chemise bleue était largement ouverte sur sa poitrine. Avec sa peau bronzée et sa haute stature, il était magnifique. Il occupait tout le petit vestibule de sa présence. Me Bryant le salua respectueusement.

—Monsieur Knight... On ne m'avait pas averti de votre présence !

Voulez-vous...

Il jeta un coup d'œil vers l'escalier. Jason lui répondit sans quitter Sara des yeux.

—Je vous remercie, pas aujourd'hui. Je vous téléphonerai plus tard pour prendre rendez-vous. Venez, Sara : vous et moi avons beaucoup à nous dire.

Elle ne bougea pas. Dans ses pires cauchemars, elle n'avait jamais imaginé qu'elle le reverrait en de pareilles circonstances ; son cœur battait comme s'il allait éclater ; sa peau était moite, ses jambes en coton. S'il ne l'avait pas tenue fermement par le bras, elle n'aurait jamais pu atteindre la porte.

Dehors, la brise venant de la mer lui fit l'effet d'une douche froide. Après une profonde inspiration, elle se dégagea de l'emprise de Jason.

—Je vous en prie ! Laissez-moi !

Ils étaient arrêtés devant la porte de l'étude. Sara commençait à retrouver son sang-froid. Elle parla avec colère.

—Ainsi, c'était bien un piège ! Me Bryant m'avait dit que vous ne viendriez pas.

La bouche de Jason se plissa ironiquement.

—Me Bryant ne s'imagine évidemment pas comme il est facile de circonvenir sa réceptionniste. C'est incroyable ce que peut faire une écharpe de soie.

—Vous êtes écœurant !

Elle vit son visage esquisser une grimace et un muscle battre dans sa joue. Elle éprouva un sentiment de triomphe : elle pouvait enfin lui tenir tête !

—Où avez-vous mis votre beau-père ?

Il examina la rue de haut en bas.

—Je suppose qu'il est avec vous ?

—Vous supposez mal, répliqua-t-elle d'un ton cassant.

—Où est-il alors ?

—Je n'en sais rien. Mais devrais-je le savoir ?

Il ne répondit pas. Ses yeux s'attardaient sur la jupe grise, le

cardigan, le chemisier boutonné jusqu'au cou.

—Et pourquoi portez-vous ce déguisement ridicule ?

Elle lui lança un regard furieux.

—Si vous voulez seulement me poser des questions auxquelles je n'ai pas l'intention de répondre, je peux aussi bien partir.

Elle tourna dans ce qu'elle supposait être la direction de la gare routière. En trois longues enjambées, il fut devant elle, lui barrant le chemin. A part lutter avec lui au milieu du trottoir, il n'y avait rien d'autre à faire que de s'arrêter. Grand, sombre, il était infiniment dur et menaçant.

—Vous n'irez nulle part tant que nous n'aurons pas bavardé.

Elle haussa les épaules avec mépris.

—Vous auriez fait fureur dans un mauvais film de gangsters. Alors, allons-y, mais je vous préviens...

—Venez ! Ma voiture est juste au coin de la rue.

Elle s'assit, raide et droite, à côté de lui. Elle n'essaya pas de voir où il l'emmenait. Quand ils s'arrêtèrent, elle découvrit qu'ils se trouvaient sur le front de mer. Après être descendu, il vint lui ouvrir la porte.

—J'aimerais avoir votre opinion, dit-il en la prenant par la main.

Il la conduisit vers une volée de marches taillées dans la digue ; elles aboutissaient à un petit canot pneumatique.

—Qu'est-ce ? demanda-t-elle, alors qu'il commençait à ramer vers le large. Un enlèvement ? Je ne vous serai pas d'une grande utilité : je n'ai pas de quoi payer la rançon.

Il ferma à demi les yeux pour se protéger des reflets du soleil.

—C'est ce que vous croyez ?

Elle sentit une vague d'effroi l'envahir. Elle observa ses bras musclés lorsqu'il lança la corde. Une sauvage exaltation s'empara d'elle. Elle ne savait pas ce qui allait arriver et elle s'en moquait ! Tout ce qui lui importait, c'était que Jason était là avec elle. En levant les yeux, elle voyait son visage, bronzé et farouche, ses cheveux noirs ébouriffés et ses étranges yeux gris vert.

—Allons-nous visiter un bateau ? demanda-t-elle.

—Où pourrions-nous aller ? répliqua sèchement Jason. Je suis un homme de bateaux.

Il y en avait des douzaines, amarrés dans le port. Lorsqu'ils s'approchèrent d'une coque bleu pâle, Sara put lire le nom « Diana ».

« Oh, non ! pensa-t-elle. Pas le bateau d'Oliver. Il ne va pas. m'emmener là ! »

Jason ramait vigoureusement. Il passa près du « Diana » pour se diriger vers un autre bateau, aussi neuf, aussi brillant, mais beaucoup plus gros, et blanc comme une mouette. Une ligne d'un bleu profond courait tout au long de la coque.

—Bienvenue à bord, dit-il.

Après être grimpé, il lui tendit la main pour l'aider. Sara resta immobile sur le pont, à regarder autour d'elle.

—Je suis très impressionnée, dit-elle calmement. C'est vous qui l'avez construit ?

C'était un bateau de rêve... Mais ce n'était pas le moment de rêver ! La voix de Jason était aussi calme que la sienne.

—Je suis content que vous l'aimiez, c'est mon bébé. Un bébé de quarante mètres... Descendons dans la cabine.

Elle le suivit dans le luxueux intérieur.

—Il est beaucoup plus grand que celui d'Oliver, dit-elle.

—C'est que celui-ci a été dessiné et construit pour mon usage personnel. Je choisis toujours le meilleur !

Quelque chose, dans le son de sa voix, la fit frissonner intérieurement.

—Mais pouvez-vous toujours être sûr d'avoir ce qu'il y a de mieux ?

—Jusqu'à présent, je l'étais. Maintenant, je doute...

Elle traversa la cabine pour regarder par le hublot au-dessus d'un panneau de bois. L'eau verte, les bateaux et la ligne du quai au loin se brouillèrent devant ses yeux. Jason s'approcha d'elle par derrière ; il posa ses mains sur ses épaules. Il lui imposa un demi-tour. Il la poussa sur le divan moelleux recouvert de velours.

—Comme je l'ai déjà dit, nous avons à parler.

Il la regarda d'un air maussade avant de s'intéresser à la fenêtre, à l'autre bout de la cabine.

—Je ne m'attends pas à ce que vous soyez passionnée par le récit de ma vie, car elle n'est pas particulièrement intéressante... Les choses semblaient aller très bien pour moi. Je faisais un métier que j'adorais ; les affaires marchaient bien. Cette nouvelle idée d'exportation était stimulante, et j'étais sûr qu'elle serait un succès. Je me félicitais d'être resté en dehors de tout engagement sérieux vis-à-vis d'une jeune fille. J'ai été un démon trop sûr de lui. Je méprisais les hommes qui faisaient de leurs vies des problèmes sentimentaux.

Il se retourna pour la regarder sous la ligne épaisse de ses sourcils.

—Et tout m'est tombé dessus ! Ça m'a frappé immédiatement à Acapulco. Lorsque vous m'avez jeté ce chèque à la figure, je vous ai regardée et je vous ai désirée comme je n'avais jamais désiré une femme !

Les yeux de Sara s'agrandirent ; le message sans fard qu'elle lut sur son visage amena une bouffée de chaleur au sien. Il continua de la regarder en parlant.

—Après ça... Je n'ai pas besoin de revenir sur tout ce qui s'est passé. Je pense que tous les démons devaient m'attendre, prêts à frapper. La jalousie, la colère, la souffrance, la culpabilité... Mon Dieu, on dirait la liste des péchés capitaux... Ces dernières semaines, je me suis penché là-dessus. J'ai essayé de discuter avec moi-même, d'user de raisonnement ! Mais cela ne m'a guère aidé. La même réponse revenait chaque fois...

Son regard était sombre et profond.

—Je vous aime, Sara, et je veux... vous chérir jusqu'à la fin de nos jours !

Son visage s'assombrit.

—Je me suis mal conduit avec vous ! Ai-je causé-des dommages irréparables ?... Vous êtes encore une enfant.

La joie qui envahissait Sara la submergeait ! La joie, et un sentiment presque insupportable d'exaltation ! Ses yeux se fermèrent sous le regard de Jason ; elle avala sa salive et murmura :

—Pardon ! J'étais une enfant ! Cette nuit-là, à Cancoûn, vous m'avez appris ce que ressent une femme.

Elle se rendit à peine compte qu'elle avait tendu les bras. L'instant d'après, elle était serrée contre lui. Sa joue était humide lorsqu'il la pressa contre la sienne.

—Est-ce que vous pleurez, ou est-ce moi ? murmura-t-elle en tremblant.

—C'est moi, j'espère, s'il y a une justice en ce monde.

Il détourna la tête pour la regarder dans les yeux, en tenant son visage entre ses mains.

—Mon Dieu ! Je ne m'attendais pas à ça ! Je croyais que vous me haïssiez.

—J'ai tout fait pour, admit-elle ; mais je n'ai jamais réussi.

Elle vit son visage s'approcher du sien. Lorsque sa bouche prit la sienne, elle ferma les yeux et ouvrit les lèvres sous son baiser. Ses mains se nouèrent autour de son cou, s'enfouissant dans sa chevelure brune à mesure que son baiser devenait plus exigeant.

Il l'allongea près de lui sur le lit de velours, essayant de déboutonner son chemisier.

—Est-ce grave si je déchire cette horrible chose ? demanda-t-il d'une voix rauque...

Elle sourit.

Elle se sentait faible, pressée contre lui, son corps incapable de résister à la caresse de ses mains. Elle aurait voulu que cela ne finît jamais. Quand Jason s'écarta d'elle, des larmes lui montèrent aux yeux. Il était debout, la regardant tristement, en rajustant sa chemise.

—Je ne dois pas vous effrayer à nouveau.

Elle sourit intérieurement en pensant que plus rien ne l'effraierait.

—Remontons sur le pont.

L'air était doux ; il rafraîchit leurs joues brûlantes. Le bras de Jason entourait Sara ; ils regardèrent au-delà du vaste espace de la Marina, en direction de la mer. Elle sentait le cœur de son compagnon battre encore très vite. Son propre cœur battait à l'unisson. Ils restèrent un long moment sans parler.

—Mon Dieu, il était temps ! Mais je mets un point d'honneur à ne jamais séduire les belles jeunes filles dans la cabine de mon bateau.

—Jason ?

Elle darda sur lui un regard interrogateur, mais il rit à nouveau.

—Soutiens-moi, Sara ! Je suis en train de livrer un dur combat pour ne pas te porter en bas... Ce ne serait pas mal de passer notre lune de miel à bord !

—Ce serait le paradis, murmura-t-elle d'une voix rêveuse. Mais nous n'avons jamais fini cette discussion ! Penses-tu toujours que je suis repartie avec Ralph, le soir de sa réapparition ?

—Tu ne semblais pas être de mèche avec Ralph, dans ce complot. Mon sens commun, bien faible à ce moment-là, me disait que tu n'en étais pas. Peut-être, un jour, pourras-tu me dire où tu es allée ?

—Tu crois toujours que je cours après cet argent dont tu n'as cessé de me parler !

—Une fois, dans une vie antérieure, je me suis cru un type cynique à la tête froide. Plus maintenant ! Si nous rencontrons à nouveau ton horrible beau-père, nous l'emmènerons faire une croisière...

Il la regarda. Un large sourire, presque déjà un rire, découvrait ses dents blanches. Il laissa un temps sa phrase en suspens, avant de continuer :

—Puis nous le jetterons par-dessus bord, dit-il enfin en partant d'un grand rire.

Cette hilarité ne dura pas. Bientôt, son visage redevint sérieux. Les étranges yeux gris vert, dont la dureté l'avait toujours effrayée, brillaient maintenant de tendresse. D'un geste grave, il saisit la main gauche de Sara où brillait son alliance. Elle l'avait remise pour se rendre chez le notaire. L'or neuf étincelait sous le soleil. Avec une infinie délicatesse, il frotta les doigts de la jeune fille contre sa joue. Puis il y déposa un chaste baiser. Une étrange douceur les envahissait.

—Tim aurait été content, estima-t-il avec une grande sérénité. Je crois que son plus grand bonheur dans la vie, c'était de voir les gens heureux ! C'était ainsi qu'il l'était...

—Oui, reconnut Sara.

Ses grands yeux violets s'étaient soudain assombris. Elle se glissa au creux des bras de Jason ; il la serra contre lui. En silence, ils regardèrent vers l'avenir par-delà l'eau qui scintillait !

FIN